

LA NUIT,
TOUS LES CHATS SONT GRIS

ROMAN

ANDRÉE SAURIOL

Elle fuyait, fuyait... courait, courait... sentait derrière elle le souffle...
han.... han... le monstre allait la rattraper. *Non... nooo...* Elle allait mourir.
Le noir... noir... ténèbres... à jamais... éternité... Mal... Elle avait très mal.
Fermer les yeux... ne plus rien voir, rien sentir... pour toujours... dix- sept
ans... c'est triste de partir si tôt... papa... maman... pardon...

1

"Bonsoir à tous. Ici, Kim Lemelin. Vous écoutez l'émission, *La nuit, tous les chats sont gris*. Heureuse de vous retrouver. J'espère que vous avez passé une belle fin de semaine. Je compte sur vous pour me la raconter. C'est sujet libre, comme d'habitude."

À la barre de la tribune téléphonique de nuit depuis bientôt six mois, Kim éprouvait toujours la même excitation en entrant en studio. Elle aimait ce qu'elle faisait et le faisait avec brio.

Elle avait la répartie facile, de l'empathie, de l'humour, (pas le noir, l'autre). Elle possédait assez de connaissances pour ne pas confondre la gauche de la droite, le nord du sud et l'ouest de l'est. Ce qui était déjà nettement mieux que la moyenne des ours. Elle était instruite, politisée, cultivée et un tantinet impertinente, mais juste ce qu'il fallait.

Quand de passage dans la région où elle travaillait comme reporter à la télévision locale, le directeur de la station de radio lui avait proposé le poste, elle avait accepté sans hésiter. L'horaire ingrat ne l'emballait pas mais elle avait vu là une occasion en or de faire carrière à Montréal. Un rêve qu'elle caressait depuis l'enfance.

Ambitieuse, elle savait qu'elle n'en resterait pas là. Elle visait plus haut et se voyait déjà chef d'antenne à la télévision dans une des émissions dites "sérieuses". Elle en avait le potentiel et nul doute, elle y arriverait un jour.

Son embauche en avait surpris plus d'un. Un poste d'animateur de radio, ne fut-ce que la nuit, conférait toujours un certain prestige. À son arrivée, des rumeurs avaient vite couru.

Comment une *nobody*, venue de Saint Glinglin, était-elle arrivée là ? D'aucuns croyaient qu'elle avait obtenu le poste grâce aux pressions exercées par son père, député à l'Assemblée nationale.

Certaines langues, plus malveillantes encore, prétendaient qu'elle avait couché avec le patron. Le truc classique, quoi ! Autant de bobards dont Kim se souciait comme d'une guigne. Sûre d'elle et de son talent, elle avait vite compris que pour se tailler une place de choix dans ce milieu impitoyable, il lui faudrait avoir une solide carapace.

En lui proposant le poste, le directeur avait été clair. Il procédait à une restructuration de la station et désirait en rajeunir l'image. Le dynamisme de Kim lui avait plu. Il comptait sur elle pour donner un nouveau souffle à la tribune de nuit qui périclitait sous la férule d'un animateur ringard.

Le défi était de taille et pouvait facilement se révéler un casse-gueule monumental. Mais Kim était déterminée à transformer l'expérience en succès. Et depuis six mois qu'elle était à l'antenne, les cotes d'écoute montaient en flèche et semblaient lui donner raison.

.....

"Bonsoir, quel est votre prénom... ? "

"Moi, c'est Joe."

"Et vous m'appellez de quel endroit ? "

"Je suis dans mon camion, en route pour Sept-Îles. Mon chargement doit être livré demain dans la journée..." Les camionneurs comptaient parmi les auditeurs les plus fidèles et Kim appréciait beaucoup leurs interventions toujours colorées et souvent empreintes de philosophie. Leur expérience de vie lui paraissait à la fois étrange et fascinante.

Elle avait un très grand respect pour ces routiers (hommes et femmes parce que des femmes, il y en avait aussi), qu'elle qualifiait de héros méconnus. En effet, l'animatrice raffolait des télé réalités telles : *Les Convois de l'extrême* et *les Routes de l'impossible* mettant en vedette des routiers qui sillonnent les routes de la Sibérie et de Dieu sait où.

Un plaisir coupable qui lui attirait les commentaires ironiques de quelques-uns de ses amis, mais elle persistait et signait : "Je m'en fous, j'aime ça, moi ! "

L'appel suivant venait d'un autre habitué qui s'amusa à lui faire du plat. Il n'était d'ailleurs pas le seul et ces Don Juan de pacotille la faisaient sourire. Kim ne manquait pas de noter qu'au-delà de leurs tentatives de séduction plutôt maladroitement, certains de ces apprentis tombeurs s'avéraient assez intéressants dans leurs propos.

"Merci pour votre appel." Kim prit un nouvel appel : " Bonsoir Jeanne, de quoi allez-vous nous entretenir cette nuit ? "

Jeanne, une habituée de l'émission était une fervente souverainiste. Elle ne ratait jamais une occasion d'en découdre avec le gouvernement fédéral. Ses propos enflammés suscitaient de nombreuses réactions dans l'auditoire.

Les souverainistes applaudissaient et en rajoutaient allègrement alors que les fédéralistes offusqués s'empressaient de loger des appels de protestation. Prise entre ces feux croisés, l'animatrice devenait rapidement le bouc émissaire des uns et des autres. Chaque camp l'accusant de prendre parti pour l'autre camp.

Mais qu'à cela ne tienne : "Ça fait de la bonne radio !" lui avait dit le grand patron. Propriétaire de plusieurs stations de radio et d'une chaîne de télévision, il était de ceux qui croient à une radio populiste et à l'information spectacle. Selon lui, plus on se chamaillait en ondes, mieux c'était pour les cotes d'écoute.

Bien qu'elle n'adhérât pas à cette façon de voir les choses, Kim savait d'instinct qu'il était dans son intérêt de s'y conformer. Et puis, ce n'était pas la fin du monde dans la mesure où elle restait maîtresse de la situation. Ce qui parfois s'avérait être tout un défi. Kim travaillait en solo. Les appels se succédaient à un rythme qui ne lui permettait pas toujours d'en vérifier la qualité avant de les mettre en ondes.

Les fins de nuit étaient souvent propices aux appels de fêtards éméchés ou, pis encore, à des interventions de pervers en mal d'écoute : "Bonjour, quel est votre prénom ?"

"JE TE SURVEILLE... TU NE PERDS RIEN POUR ATTENDRE... JE VAIS T'AVOIR MA MAUDITE..." Kim coupa rapidement la communication. Elle se refusait à toute discussion avec ce genre d'énergumènes. Elle regarda l'horloge. Cinq heures moins deux minutes. Il était temps de clore l'émission et pour éviter de la terminer sur une note discordante, elle fit quelques blagues avant de donner rendez-vous aux auditeurs pour le lendemain soir, minuit.

N'empêche que le ton étrangement agressif du dernier appel l'avait laissée perplexe, vaguement inquiète... d'autant que c'était la deuxième fois que le type appelait. La première fois, elle avait réussi à bloquer l'appel avant de le mettre en ondes.

Mais cette nuit, l'hystérie dans la voix du forcené avait monté de plusieurs crans. C'était assez dérangeant et bien différent des appels du plaisantin standard, inévitables dans son métier. Oui, très différent. Et elle n'appréciait pas du tout ça. Alors là, vraiment pas !

2

Les jours de semaine, Kim se levait vers midi et consacrait une partie de l'après-midi à éplucher les journaux. Ensuite, elle s'installait à l'ordinateur, histoire de regarder ses courriels, sans pour autant, négliger sa page Facebook et son compte Twitter. Pour elle, les médias sociaux représentaient un fil de presse extraordinaire.

De plus, sa présence assidue sur le Net contribuait à attirer toute une génération de nouveaux auditeurs. La génération des iPod, des téléphones intelligents, des jeux vidéo. La génération de ceux pour qui, écouter la radio relevait de la préhistoire. Tout juste bon pour les vieux croûtons !

Ces nouveaux auditeurs trouvaient en Kim Lemelin une interlocutrice qui parlait leur langage et savait les écouter. Il faut en convenir leur contribution à l'émission apportait un vent de fraîcheur dont personne ne songeait à se plaindre. Sauf bien entendu, quelques dinosaures (il en restait dans l'auditoire mais de moins en moins) qui n'aimaient pas trop recevoir des leçons des plus jeunes. .

Inutile de mentionner que le directeur de la station était aux anges. Il avait voulu rajeunir l'image de la station, et bien c'était dans la poche !

.....

Vers dix-sept heures, Kim descendait au sous-sol de l'immeuble pour faire une série de longueurs dans la piscine. Elle venait tout juste d'enfiler son maillot quand le téléphone sonna.

"Bonjour Kim, c'est Frédéric. Je me demande si tu as un peu de temps pour une réunion d'urgence."

Une réunion d'urgence ! Que pouvait-il y avoir de si urgent ?

À son arrivée à Montréal, Kim avait repris le condo d'une amie qui avait quitté le Québec pour vivre à l'étranger. L'appartement faisait partie d'un complexe domiciliaire, géré par un conseil d'administration, et quand on lui avait demandé si elle voulait y siéger, Kim avait accepté. Pour elle, c'était une façon comme une autre de s'intégrer à son nouveau milieu de vie.

L'immeuble, familièrement appelé la CO-OP, comprenait une trentaine d'unités résidentielles. Situé aux pieds du Mont-Royal, en plein quartier Milton-Parc, il offrait à ses habitants la possibilité de jouir des avantages de la vie au centre-ville tout en profitant de l'îlot de verdure qui l'entourait.

"On a un très sérieux problème, continuait l'interlocuteur. Imagine-toi qu'une conduite d'eau a cédé et le sous-sol est en partie inondé. Il nous faut voter un budget spécial et voir ce qu'on peut faire avec les assurances. On peut se retrouver chez-moi, disons... dans... une demi-heure, si ça te conviens ?"

"C'est d'accord Frédéric, j'y serai. Mais il me faudra quitter rapidement, tu comprends... le travail."

.....

Les autres étaient déjà là quand Kim arriva chez Frédéric. Paul Gendron, soixante-cinq ans, fonctionnaire à la retraite faisait office de trésorier. La vice-présidence était assumée par Claire Toupin, costumière pour le cinéma. Alain Grandbois, prof de philosophie et sympathisant du mouvement altermondialiste, prenait les minutes de la réunion.

Frédéric Dumas, quarante ans, présidait le conseil d'administration. Avocat de formation, il avait quitté le cabinet d'avocat de son père, pour faire un doctorat en histoire de l'art. Kim, la nouvelle, agissait en qualité de conseillère et au besoin prêtait main forte à la tenue de livres, à la prise de notes ou à "Dieu sait quoi". La gestion d'un immeuble de cet envergure ne manquant pas de "Dieu sait quoi" à régler !

"Cet entrepreneur ne me dit rien qui vaille et puis, il va sans doute gonfler ses prix."

Comme à l'accoutumée et de l'avis de ses collègues, Paul Gendron prenait sa tâche de grand argentier un peu trop au sérieux. Sa formation de comptable le rendait prudent. Soucieux d'éviter des dépenses qu'il jugeait superflues, il s'objectait souvent à des améliorations qui s'imposaient aux yeux de tous, sauf aux siens. Et ça faisait suer tout le monde.

Ainsi, il paraissait évident que le problème actuel était causé par la vétusté de la tuyauterie. Il y avait urgence et ce n'était le moment de tergiverser. Mais Paul s'obstinait. La séance durait depuis une heure environ quand une vive altercation s'engagea entre Paul et Alain qui avaient sur le sujet, comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs, des vues diamétralement opposées.

Frédéric voyant le temps filer et craignant que la prise de bec ne dégénère en mêlée générale, que tous regretteraient après, se décida à intervenir :

"Écoute Paul, je pense que nous n'avons pas le choix. Il nous faut agir rapidement. L'eau s'infiltré partout au sous-sol. Il y en aura bientôt dans la zone de rangement. Tu te rends compte de la réaction des autres quand ils verront leurs lieux de rangement inondés. Les pertes encourues risquent d'être considérables. Et qui va-t-on blâmer ? On sera aux premières loges, mon vieux."

Frédéric avait tranché et c'était sans appel. Il était le seul à pouvoir contenir les crises de "comptabilité extrême" qui affligeaient régulièrement le trésorier. Il le faisait toujours avec le calme imperturbable qui le caractérisait.

Sa haute taille, sa voix grave et convaincante d'ancien plaideur lui conféraient une autorité naturelle au sein du groupe. La séance fut rapidement levée et Alain, qui était en congé, hérita de la surveillance des travaux.

Ayant fait son devoir d'administratrice, Kim Lemelin se hâta de se préparer pour sa nuit en studio, où l'attendait son auditoire et... autre chose aussi.

3

À son arrivée à la station de radio, Kim fut accueillie par Steve, le gardien de nuit. Il la salua en lui tendant, comme à l'accoutumée, son courrier ainsi qu'une pile de journaux et de revues. Dans le paquet de lettres, Kim remarqua une enveloppe non timbrée. Son nom y était inscrit en grosses lettres moulées.

"Qu'est-ce que c'est que ça ? "

"Ben, j' sais pas ! Quand les gens de l'accueil quittent à dix-huit heures, ils laissent toujours ton courrier à la réception pour que je te le remette." Percevant le léger trouble de l'animatrice, Steve ajouta : " Veux-tu l'ouvrir immédiatement au cas où... ?"

"Non, Steve. C'est gentil à toi de me le proposer mais ça ne sera pas nécessaire. J'en prendrai connaissance à la maison. En ce moment, je n'ai pas le temps. Je dois me concentrer sur l'émission."

Les locaux de la station de radio étaient situés rue Bonsecours, dans un vieil édifice qu'on avait restauré. Le cachet historique avait été préservé et Kim s'en réjouissait. Mais la nuit, le coin était désert et n'eut été de la présence rassurante de Steve, l'animatrice s'y serait sentie bien seule. En fait, elle aurait eu une fichue trouille.

Que Steve soit un karatéka (ceinture noire) en plus d'être grand, fort et gentil, contribuait pour une bonne part à renforcer chez-elle un sentiment de sécurité plutôt fragile. Ce jeune homme de vingt-cinq ans aux allures de punk rebelle travaillait la nuit pour payer ses études de guitare classique au Conservatoire de musique. Il était de commerce agréable et très vite, une certaine forme de complicité s'était établie entre l'animatrice et le gardien de nuit.

Steve ne cessait d'étonner l'animatrice. Doué d'une sensibilité hors du commun, il avait pour elle des attentions quasi maternelles. Son allure et sa conversation ne cadraient en aucune façon avec l'idée préconçue qu'elle avait d'un veilleur de nuit.

Il est vrai que des idées toutes faites, Kim en avait plus d'une. Issue d'un milieu assez conventionnel, elle avait eu une sorte de choc culturel en arrivant à Montréal. Dans bien des cas, les gens qu'elle côtoyait avaient, à ses yeux du moins, des parcours qu'elle jugeait atypiques, parfois même dérangeants.

Cependant, en femme intelligente et réceptive, elle s'était vite aperçue que ce milieu foisonnant de comportements nouveaux pour elle, comblait son besoin d'aventure, la stimulait intellectuellement et peut-être autrement aussi. Mais ça, c'était une autre histoire qu'elle n'avait pas envie de se raconter pour l'instant.

.....

Cette nuit-là, les appels téléphoniques portèrent surtout sur les événements tragiques qui venaient de se produire aux États-Unis. Un tireur fou avait fait irruption dans une école primaire et avait tué une vingtaine d'enfants.

C'était horrible et les médias avaient, comme d'habitude, exploité le triste événement en rivalisant d'interviews avec des criminologues, des psychologues, des sociologues et autres... logues..., sans oublier les sempiternels témoignages de badauds recueillis par les équipes dépêchées sur place.

De l'avis de plusieurs, cette surabondance de couverture médiatique pouvait avoir certains effets pervers : "Une banalisation de la violence, fit un auditeur.

Kim réagit vivement en prenant la défense de ses camarades reporters. Elle était journaliste et comme beaucoup de ses confrères et consoeurs, elle montait aux barricades à la moindre critique. Eh ! oui, tous ces as du reportage et du micro étaient plutôt chatouilleux quand on osait s'en prendre à eux.

Parfois avec raison, mais pas toujours.

Les appels rentraient nombreux. Un des intervenants ne manqua pas de souligner qu'on portait beaucoup plus d'attention aux événements qui se produisaient en sol américain qu'à ce qui se passait ailleurs dans le monde : "On est inféodé. Pas vrai !"

Une réflexion assez pertinente qui fit sourire l'animatrice. De toute évidence, le sujet faisait beaucoup jaser. Les lignes téléphoniques clignotaient sans cesse et Kim faisait de son mieux pour que tout le monde puisse exprimer son point de vue.

À juste titre, une auditrice déplora l'influence du puissant lobby des armes à feu au USA. Une autre, qui semblait bien au fait de la vie chez les voisins du sud, parla de la militarisation des corps policiers dans plusieurs villes américaines. Selon elle, à cause de la politique du "*Home land Security*", on équipait les flics avec du matériel de guerre qui dépassait largement leurs besoins.

Quand cette même auditrice s'emporta et qualifia les américains de "bande de crétins", Kim, anticipant un dérapage, se vit forcée de la rappeler à l'ordre : " Restons polis, s'il vous plaît ! "

Quoiqu'il en soit, ce drame ne laissait personne indifférent et malgré l'enflure verbale de certains auditeurs, une véritable réflexion sur le monde actuel s'était opérée tout au long de la tribune téléphonique. Dans l'ensemble Kim Lemelin était plutôt satisfaite de sa nuit de travail.

.....

Ce ne fut que quelques heures plus tard que l'animatrice prit connaissance du contenu de l'enveloppe mystérieuse. C'était la photographie d'une poupée éventrée, dont on avait arraché les yeux. Il n'y avait rien d'autre. Qu'est-ce que... ? Le premier réflexe de Kim fut de jeter le cliché à la poubelle. Puis sans trop savoir pourquoi, elle se ravisa . Se pouvait-il qu'il y ait un lien avec la tuerie d'hier ? Un tordu que les meurtres d'enfants innocents auraient inspiré. Si tel était le cas, Kim trouvait que ça allait bien au-delà du mauvais goût. C'était tout bonnement atroce. À moins que... ?

Kim repensa aux deux appels de menaces qui l'avaient ébranlée. Une coïncidence ? Peut-être, mais c'était tout de même étrange.

Autrement, qui donc pouvait lui en vouloir au point de... et pour quelle raison ? Devrait-elle en parler au patron ou peut-être à la police ? La menace était-elle suffisante pour justifier de telles démarches ? Allait-on lui rire au nez en insinuant qu'elle souffrait de paranoïa ? Pis encore, allait-on lui dire qu'on avait d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'une petite animatrice en mal d'attention ?

Que faire ? À qui se confier ?

Plus tard, beaucoup plus tard, elle se demanderait si c'était à ce moment-là que tout avait commencé. Que sa belle aventure montréalaise avait lentement viré au cauchemar.

4

Le reste de la semaine se déroula sans nouvel incident déplaisant. On était à quelques jours de Noël et comme tant d'autres, Kim se rua dans les magasins pour les achats de dernière minute. Les boutiques étaient bondées, et une fois de plus, elle regretta de s'y être prise si tard. Mais la perspective des quelques jours de congé qui l'attendaient l'aida à supporter la cohue.

D'autant qu'elle les passerait chez ses parents en Mauricie. Dans sa famille. Avec les siens dont elle n'avait jamais imaginé qu'ils pourraient lui manquer autant.

La veille de son départ, elle accepta par pure politesse de prendre un verre chez Frédéric Dumas qui réunissait quelques amis pour un cinq à sept. Parmi les invités, il y avait quelques confrères de l'université, les membres du conseil d'administration de la CO-OP ainsi que certains copropriétaires que Kim connaissait vaguement. Le vin coulait à flot et les invités rivalisaient de propos brillants et parfaitement superficiels.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, l'animatrice ne raffolait pas de ce genre de soirée. Elle préférait de beaucoup les rencontres plus intimes qui permettaient des échanges plus en profondeur. Dès son arrivée, elle fut prise d'assaut. Sa qualité de vedette montante du monde des communications agissait comme un aimant. Dans certains milieux, pensa-t-elle avec ironie, il suffit d'être un peu connu pour que des gens, qui ne vous accorderaient même pas un regard en temps normal, se rendent subitement compte que vous existez.

"Bonsoir Kim, j'écoute régulièrement ton émission, prétendit un petit barbu à lunettes qui se ruait sur elle en la tutoyant comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Le type la lorgnait d'un œil rendu égrillard par l'ingestion de beaucoup d'alcool. Kim ne savait trop quelle attitude adopter. Elle ne voulait pas faire d'esclandre mais le type était vraiment insistant. Percevant son embarras, Claire Toupin, avec laquelle elle s'était liée d'amitié, se précipita à sa rescousse : "Viens donc prendre un verre, lui dit-elle en l'entraînant vers le buffet.

Quand les deux femmes se furent un peu éloignées, Claire ajouta : "Tu ne le croiras pas, mais ce type a deux doctorats et il est titulaire de la chaire d'études asiatiques à l'université. C'est un homme brillant mais complètement mésadapté socialement."

"Ah bon !" Kim se rappela la voix qui lui disait : Je te surveille... tu ne perds rien pour attendre. Se pourrait-il que... ? Non quand même pas, voyons. Malgré son état d'ivresse avancée, le prof s'était exprimé dans un langage châtié. Ça n'avait rien à voir avec la grossièreté des appels anonymes. Mais sait-on jamais ? *Ma parole, je deviens folle !*

"Kim, qu'est ce qui se passe, tu es toute pâle. Tu ne te sens pas bien ? lui demanda son amie, inquiète.

"Mais non, je vais bien, je t'assure... Je pense que j'ai faim tout simplement, rétorqua l'animatrice en prenant une assiette et y empilant quelques bouchées, histoire de prouver ce qu'elle avançait.

"Bonsoir Kim, comment vas-tu ? "

En se retournant, Kim Lemelin vit Paul Gendron, le trésorier du Conseil d'administration, accompagné d'une très belle fille dans la jeune vingtaine. Une fille qui lui était complètement inconnue.

"Bonsoir Paul, je vais bien. Et toi ? s'enquit l'animatrice en jetant un regard curieux à la jeune fille. Que faisait cette jeune déesse en compagnie de Paul ? Sa conjointe ? Elle le croyait veuf. Une maîtresse ? Paul, un petit homme dans la soixantaine avec trois poils sur la tête et sans une once de charisme, n'avait certainement rien du playboy. Une parente, peut-être ?

"Je te présente ma fille."

Stupéfaite, Kim tenta en vain de voir une ressemblance entre le père et la fille. Elle n'arrivait pas à comprendre comment ce gratte-papier à l'apparence insignifiante avait pu produire une fille d'une aussi grande beauté : "Ravie de faire ta connaissance, fit-elle en tendant la main à la jeune femme.

Celle-ci, boudeuse, murmura quelques mots à peine audibles.

Confus de l'attitude peu engageante de sa progéniture, Paul s'empressa de préciser : "Diane se cherche du travail. Elle est comédienne, et ce n'est pas facile de trouver de l'emploi dans ce domaine. De nos jours, c'est dur pour les jeunes, tu comprends ? "

Kim se demanda quelle était la véritable raison du malaise qu'elle percevait chez ces deux-là. Elle en était à chercher un moyen élégant de mettre fin à cet entretien qui s'annonçait assez pénible quand Frédéric Dumas s'approcha du trio : "Kim, je suis content que tu sois là ! s'exclama-t-il. Puis s'adressant aux deux autres : " Me permettez-vous de vous l'enlever quelques instants ? "

"De toute manière, nous allons quitter, répondit Paul Gendron en le remerciant pour son hospitalité. Après avoir échangé les formules de politesse d'usage avec ses deux invités, Frédéric prit Kim par la taille et lui chuchota : " Je constate que ton arrivée n'est pas passée inaperçue."

C'était la première fois qu'il se montrait aussi familier avec elle. Kim n'en fut pas vraiment surprise. Les regards appuyés qu'il lui lançait depuis quelque temps, allaient bien au-delà des rapports de "bon voisinage" que les copropriétaires se devaient de maintenir entre eux.

Bien qu'elle le trouvât séduisant, elle n'avait jamais répondu à ses avances plus ou moins déguisées. Trop occupée à se frayer un chemin dans la jungle des médias montréalais, Kim s'était jusque-là refusée à toute aventure amoureuse. Mais sa carrière n'était pas la seule raison de sa prudence.

Avant de venir à Montréal, elle avait dû mettre fin à une longue relation avec un jeune notaire de Trois Rivières. Une rupture douloureuse pour elle et très... très amère pour son ex-conjoint. Guy Laplante lui en avait voulu et lui en voulait toujours. Il la relançait encore sur son portable, avec des phrases lapidaires empreintes de rancœur.

Récemment devenu échevin, Laplante était vu par plusieurs dans le monde municipal trifluvien comme le futur maire de la ville et il n'avait pas compris que Kim préférât mousser sa propre carrière plutôt que de le seconder dans la réalisation de ses ambitions.

Le politicien en herbe ne s'était pas gêné pour la traiter d'arriviste alors que bien sûr, lui ne l'était absolument pas ! Il l'avait également gratifiée de toutes sortes de noms d'oiseaux qu'elle n'oserait jamais répéter. Certaines oreilles délicates auraient du mal à s'en remettre !

Oui, ça n'avait pas été du tout cuit. Se pouvait-il, se demanda l'animatrice, que ce soit son ex, qui la harcèle en ondes ? Avait-il suffisamment d'imagination pour l'effrayer avec un cliché d'une poupée éventrée ? *Pas sûr mais, connaît-on vraiment les gens qu'on croit si bien connaître ?*

5

La voix de Frédéric tira l'animatrice de sa rêverie : "Tu as fait la connaissance de mon bon ami Vincent Trottier ? s'enquit-il, avec un sourire légèrement moqueur.

"Je présume que tu veux parler du spécialiste en études asiatiques ? questionna Kim avec une moue de désapprobation qui n'échappa pas à son interlocuteur :

"Il est un peu bizarre j'en conviens, fit celui-ci, mais je pense que ta beauté et ton esprit l'impressionnent et lui font perdre toute mesure. Il t'a vue récemment à la télé et il a eu le coup de foudre. Depuis qu'il a appris que nous habitons le même immeuble, il n'a cessé d'insister pour te rencontrer."

Il se trouvait que quelques semaines auparavant, Kim s'était prêtée à un reportage télévisuel à la demande de son patron. Il s'agissait de donner un coup de pouce supplémentaire à la popularité croissante de l'émission. On y voyait l'animatrice en plein travail dans le studio de radio.

Le reportage avait fait grand bruit dans les médias sociaux. Quelques articles de journaux y avaient également fait allusion. C'était sans doute à ce moment-là que Vincent Trottier, comme des milliers d'autres téléspectateurs, avait pu mettre un visage sur la voix de l'animatrice.

Il faut dire que le physique de Kim retenait l'attention. Elle était le "presque parfait prototype" de la belle blonde. Les traits fins et réguliers, la bouche bien dessinée. Une grande fille toute en jambes. Des envieuses, l'avaient critiquée : "*Trop mince, pas assez de poitrine pour être vraiment sexy !*" avait écrit une chroniqueuse qui aurait mieux fait de se regarder avant de juger les autres.

Par ailleurs les commentateurs mâles, eux, n'avaient pas manqué de souligner :

"... son abondante crinière de cheveux blonds qui roulent en cascade sur ses épaules. Kim Lemelin, une vraie blonde qui n'a nullement besoin d'avoir recours aux teintures et autres subterfuges comme la plupart des fausses blondes qui pullulent à la télé !"

Ayoye !

C'était écrit noir sur blanc : *"Avec ça, de la classe, de l'intelligence à revendre, du chien et un merveilleux sourire témoignant d'une nature saine et joyeuse. Sans apprêt. Une fille qu'on aimerait avoir comme voisine de palier."* Ces coquins de chroniqueurs mâles se gardant bien de préciser ce qu'ils avaient réellement envie de faire avec la "voisine de palier".

N'empêche que sur certains sites Internet, quelques grossiers personnages avaient été beaucoup plus directs : *"On a envie de la sauter et plus vite que ça !"*

Kim Lemelin avait donc suscité diverses réactions. Les unes plus sympathiques que les autres. Or, à en croire les dires de Frédéric Dumas, son ami le prof en études asiatiques aurait été conquis d'emblée. Au point d'en devenir obsédé ? Kim se posa la question et l'espace d'un instant, elle pensa confier à son interlocuteur les soupçons que faisait naître en elle le comportement de l'éminent professeur.

Mais, jugeant que ce n'était ni le moment ni le lieu, elle fit dévier la conversation sur Paul Gendron et sa fille Diane : *"Je ne savais pas que Paul avait une fille aussi jeune. En fait, j'ignore à peu près tout de la vie des gens ici, je..."*

"L'histoire de Paul et Diane est un peu pénible, lui expliqua son interlocuteur. La femme de Paul est morte en couches. Diane était leur unique enfant. Elle n'a donc jamais connu sa mère. Paul l'a élevée seul et probablement gâtée plus qu'il ne le fallait. Diane est une fille magnifique et talentueuse, mais instable. Elle n'a aucune autonomie et..."

Frédéric Dumas semblait en connaître un bout sur les Gendron père et fille et Kim, intriguée, en profita pour pousser son enquête un peu plus loin :

"Paul et sa fille n'avaient pas l'air d'avoir envie de faire la fête, ce soir. Ont-ils des problèmes ?"

"On peut dire ça, oui ! répondit Frédéric, la mine compatissante. Diane souffre de schizophrénie. Elle a fait plusieurs séjours en institution."

Schizophrène ! ? "Comme c'est triste, fit Kim, cherchant ce qu'elle pouvait bien ajouter d'autre. Mais elle ne trouva rien de percutant ni même de simplement ordinaire à dire. *Schizophrène !?*"

Heureusement pour elle, un joyeux groupe d'invités vint interrompre la conversation et l'animatrice et son hôte furent aussitôt entraînés dans une ronde endiablée.

.....

Ce qui devait n'être qu'un cinq à sept menaçait de se terminer fort tard et Kim commençait à s'ennuyer ferme. Elle profita donc d'une autre tentative de flirt du titulaire de la chaire d'études asiatiques pour s'éclipser. Avant de partir elle alla saluer Frédéric Dumas, alléguant qu'elle devait se coucher tôt en prévision de son départ pour la Mauricie : "Je vais passer quelques jours chez mes parents, et j'ai envie d'être en forme, tu comprends ?"

En l'embrassant sur la joue, Frédéric lui murmura à l'oreille : "Dommage... J'avais espéré une autre fin de soirée pour toi et moi."

Le ton ne laissait planer aucun doute sur "la fin de soirée" qu'il avait espérée.

Frédéric était un très bel homme. Des yeux de velours, bruns et brillants presque liquides, un teint mat et lisse. Il avait la grâce et la beauté d'un dieu grec. Ce soir-là, il portait un pull de cachemire qui mettait en valeur ses solides épaules et son ventre plat.

À son corps défendant, Kim éprouva soudain une folle envie de sentir sur sa peau les mains longues et fines du bel Apollon. De goûter à cette bouche sensuelle qui lui souriait langoureusement.

"Quand tes invités seront partis, viens chez moi, je t'attendrai, fit-elle simplement.

6

Frédéric Dumas frappa à sa porte vers minuit.

Pour l'occasion, Kim avait choisi de porter un kimono de soie qui ne cachait pas grand-chose de ses appas. Le message était clair, elle voulait prendre et être prise. Ici et maintenant. Pour la suite des choses, on verrait bien, s'était-elle dit, philosophe.

La porte à peine refermée, les tourtereaux s'empoignèrent tout de go. Leurs mains et leurs lèvres s'égarèrent avidement sur leurs corps vite dénudés. Il était déchaîné, elle l'était tout autant. Laissant leurs vêtements épars sur le tapis, ils passèrent dans la chambre à coucher et par la suite, de mémoire d'homme et... de femme, jamais lit *king size* n'aura subi autant d'assauts violents et répétés.

Ils firent la bête à deux têtes, réussirent plutôt bien le chien qui mord, le cochon qu'on égorge, jouèrent au loup dans la bergerie et osèrent même le singe hurleur ! Bref, vous voyez le genre ? Évidemment, la discrétion impose qu'on taise le reste. Il est tout de même permis de se demander comment tout cela aurait fini, s'ils ne s'étaient endormis d'épuisement.

.....

Ce fut une odeur de café frais qui réveilla Kim vers onze heures.

Dans la cuisine, Frédéric était déjà à l'œuvre. Ne trouvant pas ce qu'il fallait dans le réfrigérateur, il était allé chercher des croissants et des brioches à la pâtisserie voisine. Il comptait surprendre Kim au lit avec un plateau quand elle vint silencieusement se plaquer dans son dos.

" Hum... fit-il en l'embrassant amoureuxment : " Veux-tu manger tout de suite ou tu préfères prendre une douche avant ?"

"La douche est une bonne idée, à condition que nous la prenions ensemble, murmura-t-elle avec un clin d'oeil coquin.

Ils prirent donc une très longue douche et se livrèrent à une nouvelle série d'exercices périlleux jusqu'à ce que l'eau, devenue glaciale, les oblige à mettre fin à leurs étreintes.

"Peux-tu retarder ton départ ? s'enquit Frédéric.

"Impossible ! Le 23 décembre, c'est une tradition, mes parents reçoivent les employés de l'entreprise familiale. De plus, cette année, mon père a invité des gens qui l'ont aidé à se faire élire député. Nous sommes cinq enfants dans la famille mais comme je suis la seule fille, ma mère compte sur moi pour la seconder dans son rôle d'hôtesse."

Kim était très attachée à ses parents et se serait sentie coupable de leur faire faux bond à la dernière minute. Elle avait été élevée dans le respect des traditions, lesquelles demeuraient encore pour elle d'une importance capitale. On ne badinait pas avec ça !

Sans compter qu'elle n'était pas certaine de survivre à d'autres sessions du genre de celles auxquelles elle s'était livrée avec son amant. Elle était fourbue et avait un impérieux besoin de recharger ses batteries. Mais ça, elle le garda pour elle parce que Frédéric, lui, semblait avoir récupéré et affichait un air fringant comme si de rien était.

"Je serai donc condamné à compter les heures jusqu'à ton retour, soupira l'étalon en l'enlaçant.

"J'imagine que tu dois avoir des obligations familiales, toi aussi ? demanda Kim.

Frédéric lui lança un curieux regard et sur un ton qui se voulait désinvolte, avoua : "Oh ! moi, je n'ai pas de liens aussi serrés avec ma famille. Mes parents sont divorcés depuis longtemps. Ma mère s'est remariée et vit en France avec son second mari. Ils ont fait une fille, ma demi-sœur. Mais je la connais à peine. "

Frédéric Dumas avait ponctué sa narration d'un léger rire que Kim n'arriva pas à définir : "Mon père s'est remarié, lui aussi, poursuivit-il, mais je ne m'entends pas du tout avec sa bonne femme."

"Je suis désolée pour toi, Frédéric. Qu'est-ce que tu comptes faire alors ?"

Bof ! J'ai du travail en retard pour la préparation de ma thèse de doctorat et puis j'irai peut-être chez des amis dans les Cantons de l'Est." Et c'est en souriant qu'il conclut : "Bon, comme je n'arrive pas à te convaincre de passer quelques heures de plus dans mes bras, je vais te laisser à tes préparatifs de départ et... "

Kim nota que le sourire de Frédéric n'atteignait pas son regard. Perplexe, elle y vit un soupçon de dépit ou... n'était-ce pas plutôt une rage à peine contenue ? Décidément, Frédéric était un être beaucoup plus complexe qu'elle ne l'avait d'abord cru.

7

Kim Lemelin partit en début d'après-midi.

Dans l'auto, histoire de se mettre dans l'ambiance, elle mit une cassette de chants de Noël : *Ça bergers. Les anges dans nos campagnes. Sainte nuit*. En écoutant cet air familier, Kim fit automatiquement un rapprochement avec la nuit qu'elle venait de passer. Une nuit bien loin de la sainteté, pensa-t-elle, vaguement gênée.

Chemin faisant, elle se prit à se questionner sur le sentiment d'urgence qui l'avait habitée quand elle avait invité Frédéric à la rejoindre chez-elle. Elle n'avait pourtant pas coutume de se jeter dans les bras du premier venu. Bon d'accord, Frédéric Dumas n'était pas tout à fait un inconnu mais quand même... Pourquoi cette hâte à...

Était-ce à cause de l'inconfort qu'elle ressentait depuis quelques jours ? Une désagréable impression qu'une catastrophe allait se produire. Le nœud au creux de son estomac qui commençait étrangement à ressembler à de la paranoïa. Était-ce à cause de ce sentiment d'être à côté de ses pompes, qu'elle avait voulu s'étourdir ? *Et bien bravo, on peut dire que c'est réussi !*

Et elle n'avait même pas l'excuse d'avoir trop bu.

À peine deux verres de vin et pan, elle s'était transformée en bête de sexe ! À moins que... Aurait-il glissé dans son verre, une drogue quelconque ? Et bien non ! C'était en pleine possession de ses moyens qu'elle s'était livrée avec frénésie à des ébats d'une sauvagerie telle, que pour un peu elle en aurait le rouge aux joues. Un constat stupéfiant mais qui lui remit en mémoire une frasque d'adolescence.

Elles étaient quatre amies qui ne se quittaient pas. Elles avaient treize ans. L'une d'elles, Kim ne savait plus laquelle, avait subtilisé un livre dans la bibliothèque de son père. Il s'agissait d'un roman du Marquis de Sade, *Justine*. Elles l'avaient lu à tour de rôle. À l'insu de leurs parents, bien entendu. Après, les complices, un peu honteuses, avaient échangé leurs impressions avec des petits rires nerveux.

Kim Lemelin éprouva soudain une bouffée de nostalgie. Dieu qu'elle lui paraissait lointaine, cette époque de bienheureuse innocence !

Sa première expérience sexuelle avait été assez tardive. Ça s'était produit avec un camarade d'université. Et encore, c'était parce qu'une copine lui avait dit en riant : "Franchement Kim, il est grandement temps que tu de déniaises !"

Par la suite, elle avait eu quelques aventures toutes plus brèves et insignifiantes les unes que les autres. Puis, il y avait eu Guy Laplante, un ami d'enfance. Leurs études terminées, ils avaient décidé de se mettre en ménage comme si ça allait de soi.

Les quatre années de leur vie commune avaient été sans histoire. Confortables, rassurantes. Tous deux, très occupés à se faire une place au soleil, avaient peu de temps à consacrer au batifolage. Le sexe représentait une infime partie de leur vie. Ils le faisaient à la sauvette comme une gymnastique nécessaire et inévitable. Dans ce cadre bien réglé, Kim s'était ennuyée ferme.

En comparaison, la personnalité charismatique et complexe de Frédéric Dumas présentait à ses yeux une sorte de défi. Il y avait chez cet homme, une aura de mystère. Peut-être même de dangerosité, qui sait ? Mais force lui était de convenir que ça l'excitait terriblement.

Je ne sais pas grand-chose sur lui, songea-t-elle. Pourquoi a-t-il abandonné la pratique du droit ? Quelles circonstances l'ont poussé vers l'histoire de l'art ? Comment réussit-il à avoir un appartement plus que confortable, à organiser des cinq à sept sophistiqués.

Et puis, sa famille ? Il avait un drôle d'air quand il en avait parlé.

Pourquoi avait-il quitté le cabinet de son père ? Où prenait-il l'argent pour maintenir son train de vie ? Autant de questions auxquelles Kim Lemelin, la journaliste, se jura de chercher des réponses si, bien sûr, son aventure avec Frédéric Dumas avait un suite...

Mais souhaitait-elle qu'il y ait une suite à ... ? *Bah !* elle déciderait à son retour.

8

Le domaine familial était situé à mi-chemin entre Trois-Rivières et Shawinigan.

Perchée sur une colline, la maison datant des années 1920 dominait les bois environnants. Il y avait en contrebas, un lac où il faisait bon se baigner l'été. En garant sa voiture dans l'allée qui menait à la vaste demeure, Kim sourit en repensant aux baignades avec la famille et les amis.

Fous rires et étés enchanteurs !

Son père, qui l'attendait sur le seuil, vint à sa rencontre pour l'aider à sortir ses bagages. Jacques Lemelin, un homme aux traits accusés, aux cheveux gris acier, à la carrure de lutteur. Un homme qui respirait la force et la prise de décisions. Dans sa parka, il paraissait immense.

"Papa ! s'écria Kim en se précipitant joyeusement dans ses bras.

"Ma petite fille ! J'avais tellement hâte de te savoir- là. On annonce une tempête et je commençais à m'inquiéter."

La neige qui avait surpris Kim à mi-chemin tombait maintenant en petits grains serrés, poussés par un vent qui prenait de la force de minute en minute : "Cher papa, toujours le même. Toujours à te faire du souci. Je t'aime comme ça tu sais."

Père et fille pénétrèrent dans la maison bras dessus, bras dessous.

Il y avait entre Kim et son père une complicité à nulle autre pareille. Quand elle était enfant, elle le divinisait. À trente-deux ans, elle l'admirait tout autant mais d'une manière différente. Elle avait le plus grand respect pour ses succès en affaires et n'était pas peu fière de sa récente élection comme député du comté.

Il faut dire que le parcours de Jacques Lemelin n'était pas banal.

À la mort de son propre père, Jacques Lemelin, fraîchement diplômé des HEC, avait repris la direction de la modeste affaire familiale. Sous son impulsion, l'entreprise de soufflage de verre avait pris rapidement de l'expansion et avait maintenant un rayonnement international. Les commandes affluaient de partout et **Les verreries Lemelin et fils** était une entreprise, désormais cotée en bourse.

Pourquoi "**Lemelin et fils**" ? Et bien parce que Laurent, le frère jumeau de Kim, travaillait dans l'entreprise dont il assumait la direction par intérim depuis l'élection de leur père. En homme d'une parfaite intégrité, Jacques Lemelin avait même poussé le souci de transparence jusqu'à placer ses actions en fiducie sans droit de regard. Une démarche exemplaire qui avait été saluée par l'ensemble des chroniqueurs politiques.

Oui, Kim Lemelin avait tout lieu d'être fière de son père.

.....

Chez les Lemelin, la coutume voulait que le 23 décembre, on procède en famille à la décoration de l'arbre de Noël. Ainsi, quand Kim et son père arrivèrent dans l'immense salon, tout le monde était là à fouiller dans les boîtes pleines de décorations et de lumières.

Laurent, perché sur un escabeau tentait de poser l'étoile pendant que sa jeune femme surveillait leurs deux fillettes de six et quatre ans qui couraient partout et s'amusaient ferme dans tout ce brouhaha. Kim embrassa tout le monde et se tournant vers son père lui dit : " Je présume que maman est à la cuisine avec Fernande ? "

"Tu sais comment elle est. Elle tient absolument à surveiller les préparatifs pour la soirée."

Malgré leur fortune, les Lemelin n'avaient à leur service qu'un vieux couple qui était avec eux depuis la naissance des aînés, Kim et Laurent. Fernande et Lucien Gagné étaient plus que de simples domestiques, ils faisaient partie de la famille.

"Je vais les rejoindre, décida Kim avec un clin d'œil à son père.

.....

Physiquement, Kim ressemblait à sa mère. Toutes deux avaient le type nordique. Grandes, blondes, les yeux bleus. Il devait y avoir des vikings parmi nos lointains ancêtres, pensa Kim en faisant irruption dans la cuisine où sa mère s'apprêtait à mettre un gâteau au four.

À cinquante-huit ans, Michelle Lemelin était encore superbe. Chez-elle, seuls quelques fils gris dans ses cheveux et de petites rides d'expression témoignaient du passage du temps : "Ah ! ma chérie enfin toi, s'écria-t-elle, ravie de pouvoir serrer sa fille dans ses bras.

"Je lui ai dit que sa place était à vos côtés dans le salon, bougonna Fernande qui tolérait mal toute intrusion dans ses casseroles. Kim, heureuse de retrouver l'odeur et la chaleur rassurante de la maison familiale, pouffa de rire en embrassant affectueusement la vieille domestique : "Où est Lucien, s'enquit-elle.

"Il est à la cave, en train de faire j' sais pas quoi, fit Fernande miraculeusement radoucie. De tous les enfants Lemelin, Kim était sa préférée : "Allez ouste, sortez d'ici toutes les deux, ajouta-t-elle en souriant.

Kim et sa mère obtempérèrent et quand elles furent dans le hall, Kim ne put s'empêcher de remarquer, une fois de plus, à quel point sa mère était belle : "Maman, tu es magnifique, s'exclama-t-elle, quand j'aurai ton âge, j'aimerais être comme toi."

Michelle étreignit sa fille et lui dit, l'air inquiet : "Tu as de bons gênes ma chérie, mais présentement je te trouve un peu pâlotte. Ton horaire de travail, je suppose ?"

S'il n'y avait que ça ! Kim frissonna. Sa mère serait épouvantée si elle savait pour les appels de menaces et le cliché de la poupée aux yeux crevés.

Il faut dire que Michelle Lemelin avait plutôt mal pris le départ de sa fille. Son choix de "s'expatrier" à Montréal, comme elle l'avait décrit. Elle aurait préféré voir son unique fille s'établir dans la région, tout comme le faisait son frère jumeau, Laurent.

Issue d'une vieille famille de grands bourgeois de la région, Michelle comprenait mal qu'on veuille faire sa vie ailleurs.

Mariée jeune, elle s'était consacrée à son mari et à ses enfants et s'attendait à ce que sa fille suive ses traces. Sa déception avait été d'autant plus vive, que quelques mois auparavant, Bernard, le frère cadet de Kim, avait annoncé qu'il abandonnait ses études de droit à l'Université Laval pour aller vivre à Boston avec son amant.

Apprendre, du même coup, que son fils renonçait à une carrière prometteuse et partait vivre avec un homme, avait été un choc pour Michelle. Au début elle avait même refusé de rencontrer le conjoint de son fils. Mais comme elle désirait par-dessus tout le bonheur de ses enfants, elle avait fini par tout accepter en bloc. L'éloignement de sa fille et le fait d'avoir un fils gay.

"Tu as l'air plus sereine, maman, fit Kim. Et puis, tantôt dans le salon, j'ai constaté avec plaisir que Bernard est ici avec Thomas !"

"Mais oui ma chérie, que veux-tu ! Je me suis résignée. Et... je l'avoue, je trouve Thomas charmant. Tu sais que Bernard et lui veulent adopter un enfant. Bon, j'ai un peu de difficulté avec ce projet-là mais je m'y ferai. C'est comme pour toi, j'avais espéré que tu te maries avec Guy Laplante qui me plaisait bien, mais j'ai compris que tu attendais autre chose de la vie."

"Je t'aime maman, tu es merveilleuse !"

Kim imaginait, sans peine, les efforts que sa mère avait dû faire pour secouer les préjugés de son milieu. Et tout cela, alors que son époux était en pleine campagne électorale et qu'elle avait encore à la maison les deux plus jeunes de la famille. Des jumeaux de quinze ans, rebelles, comme on peut l'être à cet âge. Face à tous ces bouleversements, Michelle faisait preuve d'une souplesse de caractère que Kim ne lui connaissait pas. Elle éprouva une grosse bouffée d'amour pour cette mère-là. Il faut croire, pensa-t-elle en se serrant contre elle, que les gens changent avec le temps.

Et c'était pour le mieux !

9

La réception fut une réussite en dépit du fait que plusieurs invités avaient dû se décommander à cause de la tempête qui faisait rage et menaçait de se transformer en blizzard.

Parmi ceux qui avaient bravé les éléments, Kim fit la connaissance d'Élise Denis, une belle femme dans la quarantaine, qui s'occupait du bureau de comté de son père.

"Élise m'est d'une aide précieuse. Quand je pars pour Québec, je peux me reposer sur elle pour veiller au grain dans le comté. Au fond, c'est elle la patronne ! fit Jacques Lemelin en souriant.

"Jacques, la flatterie ne vous mènera à rien, rétorqua Élise avec un grand rire communicatif. Celle que Jacques Lemelin désignait comme, "la patronne", était accompagné d'un homme que personne ne semblait connaître. Qui était-il ? On allait pas tarder à le savoir.

"Je vous présente mon frère cadet, le lieutenant-détective Alexandre Denis. Il est enquêteur principal à l'escouade des Crimes majeurs du Service de police de Montréal et... " Pendant qu'Élise Denis déclinait les titres de son frère, Kim détaillait l'homme.

Très grand, athlétique. Il avait le genre de maintien qu'on obtient à force d'entraînement régulier. La mâchoire carrée, une bouche aux lèvres pleines et bien dessinées, des yeux incisifs d'un gris de soir d'orage. Une gueule d'acteur hollywoodien, diraient certains. Mais en moins léché, en plus brut et c'était définitivement à l'avantage de l'homme, pensa Kim. Un curieux mélange de magnétisme animal et de force tranquille. Beaucoup de testostérone. *Hum !*

"Ma sœur ne rate pas une occasion de me mettre à l'aise, blagua le lieutenant. Le ton plaisamment badin dissipa le léger malaise qu'éprouvent souvent les gens en face d'un représentant des Forces de l'ordre.

En effet, même les plus innocents se demandent s'ils n'auraient pas par hasard contrevenu à quelque règle, écrite ou même non écrite. Cela s'appelle, un réflexe conditionné !

"Mon frère, continuait Élise Denis, a pris quelques jours de repos pour venir célébrer Noël à la maison. Ça le change des enquêtes qu'il mène en ce moment. Vous savez, depuis la sortie de prison du chef de la mafia sicilienne, il y a une série de règlements de compte et... "

"Mon fils adore sa tante et il avait hâte de voir ses cousins et cousines, l'interrompit le policier. Quant à moi, je ne pouvais résister à l'envie d'être taquiné par ma grande sœur et surtout de savourer son légendaire ragoût de boulettes, fit ce dernier en souriant. Visiblement et malgré son sourire, le policier n'avait aucune envie de parler boutique. Ce qui, en soi, était sans doute une bonne idée.

Cependant, Kim nota, qu'à aucun moment, il n'avait pas été question de la mère de l'enfant. Elle se surprit à s'interroger au sujet du statut matrimonial du beau lieutenant de police.

.....

La réception se voulait informelle. Elle le fût.

Était-ce le contraste entre la chaleur du grand feu de cheminée et les rafales de neige qui s'abattaient rageusement sur les larges baies vitrées du salon ? Ou peut-être les effets du champagne qui coulait à flots ? Toujours est-il que la fête prit rapidement des allures d'une soirée canadienne d'antan.

Il n'y a pas à dire, les Lemelin savaient recevoir.

Et personne dans leur entourage ne songeait à se plaindre du discret mélange de luxe et de simplicité qu'on retrouvait chez-eux. Sauf bien sûr, quelques envieux. Mais ceux-là n'étaient pas invités ce soir-là, non plus qu'aucun autre soir, d'ailleurs.

On fit des farandoles, on chanta à tue-tête des airs folkloriques en tapant du pied. Jeunes et moins jeunes fredonnèrent en chœur des refrains de Noël accompagnés à la guitare par Thomas, le compagnon de Bernard. Même les plus sérieux, comme le frère d'Élise Denis, semblaient y prendre plaisir. À un moment donné, Kim aperçut le policier et son père en grande conversation.

Que pouvaient-ils se raconter ? En s'approchant discrètement, elle comprit qu'ils parlaient politique et vit que les deux hommes avaient l'air d'être sur la même longueur d'onde.

Et ben, dis donc !

La fête continua pendant un bon moment mais, comme toute bonne chose doit avoir une fin, c'est à regret qu'on se sépara un peu plus tôt que prévu à cause des conditions météorologiques désastreuses.

Ce soir-là, Kim Lemelin se sentit étonnamment légère. Montréal lui paraissait très loin, quasiment aux antipodes...

10

Le lendemain de Noël, le temps s'était enfin mis au beau. Kim offrit d'emmener ses nièces glisser au parc. Proposition qui fut acceptée avec enthousiasme par leurs parents qui n'en pouvaient plus de prévenir les frasques des "deux petits anges".

Il y avait foule au parc. Les cris joyeux des enfants retentissaient sur les pentes pendant que parents et grands-parents venus en grand nombre les surveillaient d'un oeil attendri. Kim faisait partie des adultes qui avaient choisi de se joindre aux ébats des petits en glissant avec eux.

Au bout de deux heures de glisse échevelée, elle ressentit tout de même une certaine fatigue et proposa à ses nièces d'aller prendre un goûter au restaurant. La perspective du chocolat chaud et des brioches à la confiture coupa court à leurs protestations.

"Bonjour Kim."

Elle connaissait la voix, mais mit quelques secondes à replacer la tête de l'homme qui l'abordait.

"Oh ! bonjour Alexandre, sur le coup je ne vous avais pas reconnu."

Et c'était un fait. En jeans, parka et verres fumés, le lieutenant Alexandre Denis avait une allure juvénile et insouciant qui faisait de lui un tout autre homme.

"Je suis avec mon fils, fit-il. Le petit voulait profiter de notre dernière journée avant le retour à Montréal." Le lieutenant chercha son fils des yeux pour le présenter à Kim. Mais avec la facilité qu'ont les enfants à faire connaissance, le garçon était déjà à jouer avec les deux nièces de Kim : "C'est fou, j'avais l'impression que votre fils était un peu plus âgé, s'étonna l'animatrice.

"Il aura bientôt six ans, répondit simplement le lieutenant.

"Papa, papa, elles vont prendre un goûter au restaurant, vint dire le petit en désignant ses nouvelles amies : "Est-ce qu'on peut y aller avec elles ?"

"Je ne sais pas si leur tante est d'accord, fit le père en interrogeant Kim du regard.

"Mais pourquoi pas, répondit Kim avec un enthousiasme quasiment exagéré. Et comme pour s'assurer que le lieutenant accepterait, elle se crut obligée d'ajouter : "Vous savez, qu'à l'endroit où nous allons, il y a même des jeux pour occuper les enfants après le goûter."

"Merveilleux ! Dans ce cas allons-y, sourit le lieutenant.

Et la petite troupe se mit en marche.

.....

Après avoir engouffré des tonnes de brioches, leurs minois sommairement débarbouillés des restes de chocolat au lait chaud, les enfants se lancèrent à l'assaut des différents jeux mis à leur disposition.

"Ouf ! firent Kim et Alexandre à l'unisson.

Aussitôt, l'animatrice et le policier furent pris d'un fou rire qui modifia le ton de leur conversation, laquelle en avait bien besoin, car jusque-là, leurs échanges avaient été assez guindés, merci ! Du coup, ils passèrent du vous au tu.

"Il m'arrive de temps à autre de prendre des bribes de ton émission, fit le lieutenant. Certaines interventions d'auditeurs me paraissent très pertinentes. En revanche, il y en a qui sont un peu farfelues. J'admire la manière dont tu t'en sors avec ceux qui, ma foi, ne sont pas toujours en possession de tous leurs moyens !"

Kim était flattée du compliment et surtout, étonnée de l'attention que portait à son travail, un homme dont le boulot lui semblait tellement plus difficile que le sien : "J'ignorais qu'un lieutenant à l'escouade des Crimes majeurs du SPVM avait le loisir d'écouter une tribune téléphonique de nuit, fit-elle avec un brin de coquetterie.

"Je ne suis pas toujours branché sur les ondes de la police, lui rétorqua le lieutenant en riant.

"Tu fais un métier qui m'intrigue. Tu n'es pas sans ignorer les reproches qu'on fait souvent aux policiers. Abus de pouvoir, violence gratuite, matraquages inutiles. Surtout avec les manifs qu'on a connues l'été passé. Enfin, je ne sais pas mais, je... "

Brusquement Kim Lemelin se tut, gênée. Quelle mouche la piquait ? Elle n'avait pourtant pas l'habitude de s'attaquer ainsi aux gens. Au fond, cet homme était une énigme pour elle. Elle n'arrivait pas à faire l'équation entre ce père qui prenait placidement un café en sa compagnie et l'homme qu'elle imaginait, armé jusqu'aux dents, traquant les pires criminels.

Ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver une furieuse envie de jouer avec les mèches de cheveux noirs qui bouclaient sur le front du séduisant lieutenant. Que lui arrivait-il donc depuis quelques jours ? Du calme. Un peu de retenue, voyons. Après Frédéric, Alexandre ! *Ma parole je suis en passe de devenir une obsédée sexu...*

La voix du lieutenant vint interrompre ses cogitations : "Il y a des pommes pourries dans nos rangs comme partout ailleurs. Tu faisais allusion aux récentes manifs, je pense qu'il y a eu des dérapages de part et d'autre. Mais je suis quand même en partie d'accord avec toi, Kim. Certains policiers, et c'est la minorité crois-moi, prennent un malin plaisir à exercer une autorité démesurée. Je le déplore autant que toi."

"Pourquoi as-tu choisi cette carrière qui ne me semble pas de tout repos ? fit Kim, désireuse de faire oublier au plus vite l'agressivité dont elle avait fait preuve.

"J'y suis venu indirectement si l'on veut. Je suis diplômé en sociologie et en criminologie. Je me dirigeais vers la recherche et l'enseignement. À la fin de mes études, le hasard a voulu qu'on me propose de travailler comme consultant pour le service de profilage au SPVM."

Kim, très sensible à la qualité des voix, nota au passage que celle du lieutenant avait de riches sonorités. Une voix qui lui donnait l'envie de se laisser bercer indéfiniment entre deux draps.

Bon Dieu ! C'est pas possible...

"J'y ai pris goût, continuait la voix, et ce qui ne devait n'être qu'un stage est devenu un emploi régulier. Le profilage est une technique très répandue en Europe et chez nos voisins américains. Il s'agit de dresser un portrait psychosocial du criminel. C'est très utile, tu sais."

Le lieutenant décrivait son parcours professionnel sans emphase, mais sans fausse modestie, non plus. C'était un homme sûr de ses capacités physiques et mentales. Il n'avait rien à prouver à qui que ce soit. C'était clair et infiniment séduisant, même pour une femme comme Kim qui se prétendait libérée.

Avec sa voix profonde de baryton, Alexandre Denis poursuivait : "Au bout d'un certain temps, j'ai eu envie d'être plus près de l'action. Faire du terrain, comme on dit dans la police. Pour devenir enquêteur, j'ai dû compléter une formation en techniques policières, et puis voilà."

En quelques phrases, le lieutenant venait d'ébranler les idées préconçues de Kim Lemelin. Et mine de rien, ou peut-être était-ce intentionnel, il lui signalait que les policiers n'étaient pas tous, une bande de mal dégrossis et de mangeurs de beignes, comme le voulait la croyance populaire :

"Parle-moi de toi, fit-il. Comment es-tu devenue animatrice à la radio de nuit ?"

Kim parla un peu d'elle mais pas trop. Ne lui avait-on pas seriné depuis l'enfance, qu'une femme devait préserver un certain mystère, non ? Une blague ! Mais la vérité vraie, c'était qu'elle n'aimait pas tellement parler d'elle. Son métier de journaliste lui avait appris à poser les questions et à laisser les autres se raconter. Pas le contraire.

Ils bavardèrent de tout et de rien pendant un bon moment. Leur conversation ressemblait à toutes celles que deux adultes peuvent tenir tout en surveillant du coin de l'oeil une marmaille surexcitée. C'était, ce qu'on appelle communément, une conversation à bâtons rompus.

Finalement, Kim risqua la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début : "Ta femme est-elle restée à Montréal ? demanda-t-elle sur un ton qu'elle espérait neutre.

"Je suis veuf, répondit Alexandre, soudain assombri. Ma femme Sophie est décédée d'un cancer, il y a bientôt trois ans. Je vis seul avec mon fils."

De toutes les hypothèses mesquines qu'elle avait échafaudées, c'était la seule qui ne lui était pas venue à l'esprit. *Veuf ! Sa femme, morte d'un cancer...* Honteuse, Kim finit par murmurer : "Je suis vraiment désolée. Je n'avais aucune idée." Puis, sentant bien qu'elle ne pouvait en rester là, elle enchaîna : "Mais comment fais-tu pour ton fils ? J'ai cru comprendre que ton horaire de travail est chargé et que..."

"La mère de ma femme habite à deux pas et elle me donne un sérieux coup de main avec le petit. Peu de temps avant la mort de Sophie qui était sa seule enfant, Louise avait perdu son mari dans un accident de la route. Ces deux épreuves auraient suffi à abattre la plupart des gens. Pas Louise ! "

Il était clair qu'Alexandre tenait sa belle-mère en haute estime : "C'est une femme remarquable. C'était souvent elle qui me remontait le moral pendant la maladie de Sophie. Désormais, je crois que sa principale raison de vivre, c'est mon fils."

"Tout de même, cette période... ça n'a pas dû être facile pour toi ?"

"Tu sais, c'est triste à dire, mais quand tu vois quelqu'un que tu aimes mourir à petit feu dans des souffrances inimaginables... ç'a presque été un soulagement quand elle est partie. Je... notre fils n'avait même pas trois ans. Au début, il la cherchait mais ça n'a pas duré. Les très jeunes enfants font preuve d'une résilience étonnante."

.....

Ils en étaient là dans leur conversation quand les petits vinrent réclamer leur attention.

"Je crois qu'il est l'heure de rentrer chez tante Élise, mon gars. Elle nous attend pour le souper," fit Alexandre en ébouriffant les cheveux de son fils.

"Nous devons rentrer aussi. Ma mère va s'inquiéter, ajouta Kim.

Il y eut un moment de flottement qui risquait de se prolonger si personne n'y mettait bon ordre. Les enfants s'en chargèrent. Ils avaient fait le plein de jeux et maintenant, ils étaient prêts à passer à un autre appel. Les quatre petits étaient déjà à la porte du restaurant et attendaient impatiemment que les adultes en finissent avec leurs salamalecs.

Kim et Alexandre échangèrent une cordiale poignée de mains et les banalités d'usage : "Ce fut très agréable. On a passé un bon moment. Peut-être pourrons nous remettre ça un de ces jours avec les enfants. À Pâques peut-être ?"

Ou à la Trinité !

L'animatrice de radio et le policier reprirent le chemin de leurs vies, si différentes l'une de l'autre. Entre eux, une porte s'était entrouverte et vite refermée.

11

Vers la fin de la semaine, le temps se gâta à nouveau. Une autre tempête d'envergure s'annonçait. Craignant d'avoir des ennuis avec sa petite auto qui prenait de l'âge, Kim dut abréger son séjour en Mauricie. De plus, comme elle devait reprendre le travail dès le lendemain du jour de l'an, elle devait se replonger dans l'actualité qu'elle avait quelque peu négligée dans l'ambiance festive de la maison familiale.

Et puis, il y avait Frédéric. Le souvenir de leur folle nuit ne l'avait pas quittée. Sa raison lui dictait de mettre fin à cette histoire mais son corps lui tenait un tout autre langage. Ainsi dès son arrivée, elle lui téléphona. Les messages qu'elle laissa chez lui et sur son téléphone portable demeurèrent sans réponse.

La veille du jour de l'an, sa nouvelle amie Claire Toupin l'invita à passer la soirée chez-elle : "Il n'y aura que toi, Giullia et moi. À moins que tu aies mieux à faire, évidemment ?"

Eh, non. Kim n'avait pas mieux à faire ! Toujours sans nouvelles de Frédéric, elle s'amena à l'appartement des deux femmes avec une bonne bouteille de vin et des fleurs. Claire et sa compagne Giullia formaient un couple depuis plusieurs années. Toutes deux au début de la cinquantaine, se complétaient étonnamment bien. Claire l'artiste, la créatrice. Courte, rondelette et gourmande. Giullia l'avocate rationnelle, cartésienne. Grande, svelte et toujours tirée à quatre épingles.

Leur intérieur, très joliment décoré grâce à l'inventivité de Claire, était des plus accueillants. Chez-elles on ne s'ennuyait jamais. Kim aimait bien deviser avec ces deux femmes intelligentes et cultivées. Et elles connaissaient des tas de choses sur des tas de gens. Ce qui ne gâtait rien, bien sûr.

Ce soir-là, Kim avait la ferme intention d'en profiter pour mener auprès d'elles une petite enquête sur l'énigmatique Frédéric. Au cours du repas, elle crut habile d'aborder le sujet d'une manière détournée. Elle les questionna d'abord sur des voisins de palier, les Letellier. Un couple qu'elle croisait à l'occasion mais avec lesquels, elle se bornait à échanger quelques mots très brefs. La femme lui paraissait plutôt timide. Pour ce qui est du mari, Kim mentionna qu'elle n'appréciait pas du tout son regard fuyant.

"Les Letellier, tu dis, grimaça Claire. Ces deux-là ne sont pas très communicatifs. Lui surtout. Il est à peine poli quand on le croise. Ils habitent ici depuis deux ans environ et tout ce qu'on sait sur eux, se résume à pas grand-chose. Elle est infirmière et lui travaille à Revenu Canada."

"Dans ce cas, j'imagine qu' il doit en connaître long sur les finances personnelles de tout un chacun, plaisanta Kim.

"Sans aucun doute, et brrr... ça me donne froid dans le dos ! s'exclama Giullia en riant.

Kim se fit insidieuse : "Au fond, je connais très peu de choses sur la plupart habitants de l'immeuble."

Kim avait eu le pif car Claire mordit aussitôt à l'hameçon : "Il est grandement temps qu'on te mette au parfum, ma chère." Et comme quelques coupes de vin l'avaient rendue encore plus volubile qu'à l'accoutumée , elle y alla de remarques de son cru :

"Si tu grattes un peu la surface, certains nous réservent des surprises. Pas besoin de chercher très loin. Prenons l'exemple le plus flagrant. Le président du conseil d'administration, Frédéric Dumas, que tout le monde admire pour sa pondération et la sagesse de ses jugements. On lui donnerait le bon Dieu sans confession, n'est-ce pas ?"

L'amie Claire ne dédaignait pas faire languir son auditoire. Elle marqua une pause. Ce qui lui permit de caler un énième verre de vin avant de poursuivre : "Et bien, c'est un coureur de jupons notoire. Il consomme les femmes comme d'autres la coke."

"Ah, bon !" Kim était tout ouïe.

"Tiens par exemple, depuis plusieurs années, il a une liaison avec Diane la fille de Paul. Il la prend et la jette selon l'humeur du moment." Autre pause, puis : "Imagine-toi qu'une fois de plus, il a remis ça avec elle. À Noël, ils sont partis je ne sais où en laissant Paul réveillonner tout seul. Paul m'a affirmé que depuis lors, il n'a aucune nouvelle d'eux."

"QUOI !" Kim n'avait pu retenir une exclamation de dépit. Claire lui coula un regard : "Ça te surprend à ce point ? C'est vrai qu'il cache bien son jeu avec ses airs de faux sage et oh !... Kim, ne me dis pas qu'il t'a séduite ?"

La réponse fusa, un peu trop rapide : "Que vas-tu imaginer ! Si j'ai réagi aussi fortement, c'est que Frédéric a fait allusion à certains troubles mentaux chez cette fille. Il a parlé de séjours en institution et de... "

"Penses-tu sérieusement que ça le dérange ! D'abord, il ne s'agit pas de clinique psychiatrique mais de cures de désintoxication. Diane est une droguée. Frédéric le sait parfaitement. Je me demande même s'il ne profite pas de sa dépendance pour mieux la manipuler."

De toute évidence, le sujet passionnait Claire et Kim ne le savait pas encore mais elle venait d'ouvrir une boîte de Pandore. Claire fit alors une remarque qui lui parut étrange sur le coup : "Kim, j'étais sous l'impression que tu connaissais sa réputation de séducteur."

"Absolument pas !"

"Myriam ne t'a donc rien dit ?"

Myriam étant la copine dont Kim avait racheté le condo. Elles avaient étudié ensemble en sciences politiques à l'UQTR. Très proches l'une de l'autre à l'époque, elles s'étaient plus ou moins perdues de vue, puis retrouvées via les réseaux sociaux. Kim expliqua : " À dire vrai, nous ne étions pas vues depuis longtemps. Nous communiquions via Facebook et par courriel et nos derniers échanges ont surtout porté sur la vente de son condo. "

Claire hésita un court instant avant de se lancer dans une autre tirade : "Je ne pense pas trahir un grand secret, dit-elle. Ici, tout le monde sait ce qui a causé le départ de Myriam. Ton amie est tombée follement amoureuse de Frédéric Dumas. Et arriva ce qui arriva, le cher homme l'a engrossée. Elle voulait garder l'enfant, pensant que peut-être il allait l'épouser. Il l'a obligée à se faire avorter mais après, elle a quand même continué à le voir."

Kim tombait des nues. Ce n'était pas une belle histoire...

"Le coup final lui a été porté par une "âme charitable" qui lui a chuchoté que Frédéric la trompait et n'avait jamais cessé de le faire. Avec Diane et beaucoup d'autres. C'est alors que la pauvre Myriam a craqué. Elle a fait une tentative de suicide et..."

Pause, puis : " ... franchement, je ne pensais pas qu'elle s'en remettrait. Et ne voilà-t-il pas que brusquement nous avons appris qu'elle vendait le condo et qu'elle partait vivre au loin. Je lui souhaite d'oublier ce bellâtre et, surtout d'être un peu moins naïve à l'avenir."

Claire se resservit du vin. Kim Lemelin lui tendit son verre pour qu'elle le remplisse à ras bord. L'animatrice avait soudain très soif ...

12

"Mais Claire, fit Kim tentant de reprendre ses esprits, tu traces-là le portrait de quelqu'un de complètement amoral. J'ai peine à croire à autant d'insensibilité chez un homme qui m'est apparu extrêmement juste dans nos réunions du Conseil d'administration."

"Il est vrai que Frédéric Dumas fait un excellent président. Ses qualités de leader sont indéniables. Il adore être à l'avant plan. S'il se présentait en politique, ce serait pour devenir premier ministre, y a pas de doute. L'homme carbure à l'emprise qu'il exerce sur les autres, et ce n'est pas pour rien que je l'ai surnommé l'irrésistible."

Kim se demandait si Claire, émoustillée par l'ingestion d'une quantité impressionnante de vin, n'exagérerait pas un peu : "Je m'explique mal, comment Paul tolère que sa fille le fréquente s'il est si terrible que ça." Kim se tourna vers Giulia, plus rationnelle que sa compagne et disons-le, moins saoule.

"Paul estime sans doute qu'il a une dette d'honneur envers Frédéric, répondit Giulia. Il y a quelques années, Paul qui était haut fonctionnaire à la ville a été impliqué dans une affaire de pots-de-vin et accusé de malversation. C'est Frédéric, alors avocat qui l'a défendu et obtenu son acquittement, puis..."

Claire, qui n'entendait pas céder le crachoir aussi facilement, lui coupa la parole : "De toute manière, Paul n'a aucune autorité sur sa fille qui n'en fait qu'à sa tête. Diane ne pense qu'au sexe, à la drogue et aux fringues. Et en prime, c'est une fauteuse de trouble. Je la soupçonne même d'avoir été, par pure malice, l'âme charitable qui a ouvert les yeux de Myriam."

Déchaînée, Claire continuait à enfoncer le clou :

"C'est aussi à cause d'elle, que les Dandurand ont vendu leur condo, l'an passé. Tu te souviens. Giulia ? Madame Dandurand était allée avec les enfants visiter ses parents à Québec. Elle a décidé d'avancer son retour d'une journée. En arrivant, elle a surpris son petit mari chéri et la belle Diane en pleine action dans le lit conjugal. Imaginez le drame ! "

L'intermittente Claire s'arrêta quelques secondes pour offrir du vin aux deux autres. Cette fois Kim déclina. Elle avait réussi à retrouver un peu de sang-froid et tenait à le conserver.

"Peu de temps après, poursuivit Claire, la belle Diane jetait son dévolu sur Alain Grandbois, notre collègue du Conseil d'administration. Une liaison torride qui dure encore, m'a-t-on dit. Alain Grandbois, un drôle de zigoteau, celui-là ! Il se prend pour un gourou. Quand il parle de ses étudiants en philo, il les appelle ses disciples !"

"Mais... je ne comprends pas. Il me semble que Frédéric et Alain s'entendent relativement bien."

"Bien sûr Kim, qu'ils s'entendent, voyons. Ces gens-là se croient très évolués. Ils n'ont que faire des conventions. Partager la même femme ne leur pose aucun problème et vivre en dehors des normes est une sorte de religion pour eux !"

Complètement ahurie, Kim commençait à trouver ce déballage oppressant. Toutes ces histoires de coucheries lui donnaient la nausée. Elle se demanda dans quel guêpier elle était tombée. Un petit monde fermé, incestueux. Elle éprouva une soudaine envie de prendre ses jambes à son cou. De s'enfuir très loin comme l'avait fait Myriam.

Mais la curiosité l'emporta. Elle avait voulu savoir et bien, elle saurait : "Il y a un autre mystère que j'aimerais éclaircir, fit-elle. Pourquoi, Frédéric a-t-il quitté la pratique du droit pour entreprendre un doctorat en histoire de l'art ? Les deux disciplines me paraissent diamétralement opposées, non ?"

Ce fut Giulia qui répondit : "Ah ! c'est une question très pertinente. Comme tu le sais Kim, je suis membre du Barreau et dans notre milieu tout finit par se savoir. Alors..."

Claire tenta de s'interposer mais cette-fois, Giullia avait la parole et s'y cramponna :

"Frédéric aurait été mis à la porte du cabinet d'avocat dont son père est l'associé principal, pour deux raisons. La première et non la moindre serait parce que Dumas père aurait surpris son fils au lit avec sa nouvelle épouse." Comme il se devait dans sa profession, l'avocate prenait bien soin de s'exprimer au conditionnel : "La deuxième et je tiens à le préciser, ce ne sont que des rumeurs, Frédéric Dumas aurait tenté d'introduire une clientèle mafieuse au bureau de son père. Et comme le cabinet d'avocats, Dumas, Deyglun et Fradette, jouit d'une excellente réputation, disons que Serge Dumas et ses associés n'avaient pas l'intention de la compromettre."

Giullia usait de beaucoup de circonspection et aux yeux de Kim, ça valait mieux que les débordements avinés de sa compagne. L'avocate continuait d'une voix pondérée : "Maintenant, parlons de l'intérêt de Frédéric pour l'histoire de l'art. Il se trouve que peu de temps après avoir quitté son emploi d'avocat, il a hérité de la fortune de la sœur aînée de son père. Une veuve multimillionnaire et sans enfant."

Giullia parut hésiter. Visiblement, l'avocate était plus ou moins à l'aise avec ce qu'elle allait dire mais le dit quand même : "Cette femme a été happée par un chauffard qui a pris la fuite. Elle est morte sur le coup. Et comme Frédéric était son filleul, elle lui laissait tout. Ses millions, sa maison des Cantons de l'Est ainsi qu'une galerie d'art tout près d'ici, rue Sherbrooke. Voilà pourquoi, Frédéric, dont on peut penser ce qu'on voudra, mais qu'on ne peut accuser de faire les choses à moitié, a décidé d'approfondir ses connaissances en histoire de l'art."

On aurait pu croire le sujet clos, mais ç'aurait été sans compter une autre intervention de Claire qui revint sur l'accident mortel : "Une mort survenue à point nommé, hem... La spécialité de la galerie étant l'art précolombien, Frédéric fait de fréquents voyages au Mexique. Pour approvisionner la galerie, prétend-il. À ce sujet, des rumeurs courent également. N'est-ce pas Giullia ?"

"Oh, Claire, tu vas-trop loin ! s'exclama sa compagne.

"Toujours aussi prudente, maître Orsini ! répliqua Claire qui nuança quand même un peu son propos : "Bon, c'est du oui-dire, j'en conviens, mais n'empêche qu' on chuchote que la galerie d'art servirait de façade à un trafic de drogue, plutôt lucratif, merci !"

"Ma parole, tout ça ressemble à un mauvais feuilleton ! s'écria Kim avec un rire qui sonnait faux, y compris à ses propres oreilles.

"C'est bien connu, la vie dépasse souvent la fiction, ma chère Kim. Particulièrement quand ça concerne l'irrésistible, lui lança Claire en la regardant avec insistance.

Kim cachait très mal son intérêt pour le personnage. Ses amies n'avaient pas été dupes. Même Claire, malgré ses nombreuses libations s'en était rendu compte. Kim était dans la mire du séducteur, et Claire et Giullia, chacune à sa manière, tentaient de la mettre en garde.

Quand elle les quitta ce soir-là, Kim les remercia pour tout, en insistant sur le "tout". Ce faisant, elle leur signalait qu'elle avait bien saisi leur message.

13

Le retour au travail fut un moment de grâce pour Kim Lemelin.

Son auditoire, ravi de la retrouver, lui fit la fête : "Enfin de retour " (...) "Vous nous manquiez terriblement." (...) "Sans vous, mes nuits d'insomnie sont interminables, disaient les insomniaques beaucoup plus nombreux qu'on pourrait le supposer. Par ailleurs, des équipes entières de travailleurs de nuit se relayaient au téléphone pour chanter ses louanges et parfois même lui conter fleurette.

Après avoir dit à ses auditeurs son bonheur de les retrouver, Kim Lemelin leur parla de ses vacances en Mauricie, de la beauté exceptionnelle de cette région si chère à son cœur. Et c'est avec entrain qu'elle décrivit les traditions du temps des fêtes dans sa famille.

Les quatre heures d'émission passèrent très vite. Chacun avait une histoire de Noël à raconter. Réelle ou imaginaire, ça n'avait pas d'importance. À peine quelques notes discordantes dans ce concert de joyeux récits. Les inévitables mauvais plaisantins dont la spécialité était l'émission de borborygmes qui en disaient long sur leur âge mental : "*BOU... HOU... HOU... GRRRR... HA... HA... COUIN... COUIN... HIN... HIN...*"

.....

Kim venait tout juste de rentrer chez-elle quand la sonnerie du téléphone se fit entendre.

Sur le répondeur, la voix de Frédéric : "Kim, réponds-moi s'il te plaît. Tu me manques terriblement. J'ai passé les derniers jours au lit, avec une grippe qui m'a littéralement terrassé. Je vais beaucoup mieux et j'ai très envie de te prendre dans mes bras et blablabla... "

Une grippe ! Je t'en ficheraï moi, une grippe. Non mais, il a du front tout le tour de la tête !

Kim résista à l'envie de décrocher l'appareil et de dire son fait au fieffé menteur. Mais non, elle ne lui ferait pas cet honneur. *Certainement pas. Cours toujours mon lapin !*

Pour qui la prenait-il ? Une gourde ? Elle ne lui pardonnait pas sa désinvolture envers les femmes en général et envers elle en particulier. Pis encore, elle s'en voulait d'être sottement tombée dans ses filets. Eh, oui, elle s'était comportée comme une gourde : *alors, pas étonnant que...*

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonnait à nouveau. *Décidément, ce présomptueux ne doute de rien.* Kim coupa la sonnerie. Puis calmement, elle alla se coucher. Une piètre revanche mais une revanche tout de même.

.....

La première semaine de janvier se passa sous un ciel plombé. Une neige fine tombait un peu tous les jours. Vers le milieu de la semaine, Kim reçut à nouveau des appels menaçants. Elle qui avait presque réussi à surmonter ses craintes d'avant Noël, ne voilà-t-il pas que le cirque recommençait ! C'était la même voix contrefaite, avec les mêmes inflexions discordantes. À la différence près, que maintenant l'énergumène téléphonait directement chez elle : "**JE TE SURVEILLE ET JE VAIS TE TUER, MA MAUDITE...**"

Chez-elle ! Kim avait fini par se persuader que les appels devaient être le fait d'un auditeur un peu fêlé et en mal d'attention. Or, maintenant qu'il téléphonait directement chez-elle, ça changeait la donne. Son numéro de téléphone était confidentiel et seuls ses intimes et quelques membres de la CO-OP l'avaient. *Alors comment ?*

Kim essayait encore de rationaliser. Bien sûr, tout était possible dans un monde de haute technologie. N'y avait-il pas eu récemment un jeune informaticien de la NSA qui avait mis les grandes puissances mondiales dans l'embarras en brisant les codes les plus secrets. Donc personne n'était à l'abri. Pas plus elle que les autres. N'empêche qu'elle ne pouvait plus jouer à l'autruche.

Et même si elle s'efforçait de se convaincre du contraire, la menace était bien réelle et dangereusement près d'elle. Beaucoup plus près d'elle, qu'elle ne le souhaitait. L'animatrice n'arrivait plus à chasser de son esprit l'impression d'être observée à son insu. C'était Big Brother revisité.

L'odieuse et persistante impression que quelqu'un la guettait au détour d'une porte, tapi dans un coin sombre, caché derrière une tenture. Sans oublier le mystérieux cliché de la poupée aveugle et déchiquetée. N'y avait-il pas dans cet envoi une intention terriblement malicieuse ? Infantile et perfide ? Y avait-il un lien avec les appels qu'elle recevait ?

Kim n'en pouvait plus de chercher des réponses à des questions qui la dépassaient. Qui ? Pourquoi ? Qu'avait-elle fait ? Peu à peu, elle en était venue à raser les murs. Tiens par exemple, craignant de croiser quelqu'un de mal intentionné, elle ne se rendait plus à la piscine, ne prenait plus l'escalier de service pour monter à son appartement.

Ceux qui n'ont jamais subi de harcèlement ne savent pas ce que c'est, se disait-elle. Ce sentiment de n'être nulle part à l'abri. Bref, la panique la gagnait à la vitesse grand V.

.....

N'y tenant plus, Kim Lemelin résolut de porter plainte. Elle se présenta donc au poste de police de son quartier. Quand elle eut décliné son identité, l'agent de service s'écria : "Ah, **La nuit, tous les chats gris !** C'est donc vous ! Les gars du poste sont tous des fidèles auditeurs. Et moi, je suis le président de votre fan club !"

Son admiration exprimée avec enthousiasme, le président du fan club perdit son sourire et redevint le digne représentant des Forces l'ordre : "Qu'est-ce que je peux faire pour vous, madame Lemelin ? questionna-t-il d'un ton neutre. L'atmosphère s'étant considérablement refroidie, Kim déballa quand même son histoire sans faire mystère de son affolement grandissant.

Un affolement dont elle n'était pas fière, *mais bon, c'était comme ça.*

Puis, elle montra la photo de la poupée qu'elle se félicitait de ne pas avoir jetée à la poubelle. L'expression du visage du flic ne laissait rien transpirer de ce qu'il pensait réellement, si bien entendu, il pensait quelque chose. Toutefois, à défaut de témoigner de l'empathie, il écoutait attentivement.

Quand Kim eut terminé sa déposition, l'agent lui dit : "Nous allons devoir mettre votre téléphone sur écoute, madame Lemelin. C'est ennuyeux mais c'est la procédure à suivre pour découvrir d'où proviennent les appels. Sachez une chose cependant, les individus qui logent ce genre d'appels passent très rarement à l'acte."

Ensuite, désignant la photo de la poupée : "Ça, c'est une autre affaire. Je pense que ça vient d'une autre source. Beaucoup plus inquiétante, à mon avis. Je vais communiquer le dossier au service des enquêtes. Ils sont mieux équipés que nous pour ce genre d'investigation."

"En attendant, qu'est-ce je fais ?"

Plus qu'une simple question, Kim lançait un véritable cri de détresse.

Devant le désarroi grandissant de la plaignante, le policier retrouva un peu de sa chaleur initiale : "En ce qui concerne la provenance des appels, j'espère être en mesure de la découvrir assez rapidement. D'ici là, soyez sur vos gardes. Avant d'ouvrir, assurez-vous de l'identité de la personne qui frappe à votre porte. Et pour le travail, idéalement vous devriez vous faire accompagner par quelqu'un de sûr."

Oui, idéalement ! Sauf que Kim travaillait la nuit et doutait fortement que qui que ce soit ait envie de passer des nuits blanches à faire le ou la gardienne uniquement pour ses beaux yeux. C'est ce qu'elle fit valoir au flic, lequel lui promit d'augmenter la cadence des patrouilles de nuit dans le secteur : "C'est malheureusement ce qu'on peut faire de mieux pour l'instant, chère madame Lemelin."

Au moins il avait dit, "pour l'instant et chère madame" dans la même phrase.

Est-ce que cela rassurait la madame ? Pas vraiment... Kim avait bien vu que le flic préférait l'écouter à la radio plutôt que d'entendre ses jérémiades et se demanda s'il l'avait crue.

De guerre lasse, elle le remercia et quitta le poste plus ou moins rassurée. En fait, plutôt moins que plus. Qu'avait mentionné le président de son fan club en parlant des maniaques qui s'amuse à effrayer les honnêtes femmes ? Il avait dit : "ils passent très rarement à l'acte".

Oui mais, pensa-t-elle, cela impliquait que certains de ces malades pouvaient passer à l'acte.

Donc... !?!

14

Au cours de la semaine qui suivit, les appels anonymes se multiplièrent. De plus en plus menaçants et obscènes. Le sentiment d'appréhension qu'éprouvait Kim Lemelin atteignit des sommets. Qui pouvait lui en vouloir à ce point ? Et puis, cette voix odieuse, maquillée. C'était tout bonnement insupportable.

L'officier de police du poste de quartier avait-il pris sa plainte au sérieux ? Avait-il mis son téléphone sur écoute, comme il l'avait promis ? Si oui, ça ne semblait rien donner, pensait l'animatrice. Et puis la photo de la poupée, l'avait-il fait parvenir au Centre d'enquête ? Une chose lui paraissait s'être légèrement améliorée, cependant. Elle voyait un peu plus de voitures de police sur son chemin quand elle se rendait au travail. Et après ? *Qu'osse ça donne, comme dirait l'autre.*

Par ailleurs, et au moins de ce côté-là, Kim n'avait plus de souci à se faire, Frédéric Dumas paraissait avoir compris qu'elle ne voulait plus le voir. Ses appels répétés demeurant sans réponse, le bellâtre avait cessé de lui laisser des messages énamourés.

À cause de son horaire de travail, Kim pouvait facilement éviter de le croiser dans l'édifice et c'est exactement ce qu'elle faisait. Et jusqu'à maintenant, ça fonctionnait. Elle ne l'avait pas revu et c'était très bien comme ça.

Autrement, elle n'aurait pas su quelle attitude adopter. Lui arracher la moitié du visage ou l'ignorer totalement, ou encore... ? Bref d'une manière ou d'une autre, elle aurait eu l'air d'une imbécile et... *non merci.* Elle se sentait suffisamment humiliée comme ça.

.....

Comme si ce n'était pas assez, une pluie verglaçante avait succédé aux chutes de neige du début janvier. La ville était devenue une vaste patinoire. La télévision présentait, en boucle, des images de piétons s'étalant sur le derrière. Chutes spectaculaires qui auraient pu être drôles, s'il n'y avait pas eu autant de blessés. Les urgences débordaient d'estropiés. Bras et jambes cassés, chevilles foulées, hanches fracturées. On signalait également quelques traumatismes crâniens !

Bien entendu, les médias avaient dénoncé l'incurie de l'administration municipale.

En guise de réponse au tollé de protestations, le président du Comité exécutif n'avait rien trouvé de mieux que de conseiller à l'ensemble de la population, l'achat de crampons ! Déclaration malheureuse qui valut à l'édile municipal d'être la risée de tous et ultimement d'être démis de ses fonctions. Bien fait pour lui ! Personne ne pleurerait sur son sort.

Pour ajouter à la morosité ambiante, des pannes d'électricité avaient plongé une grande partie de l'île de Montréal dans l'obscurité. C'était le chaos !

Et c'est précisément à ce moment-là que la CO-OP et ses habitants basculèrent dans le drame.

.....

Vendredi, cinq heures le matin...

Sa nuit de travail terminée, Kim Lemelin rentrait chez-elle en taxi quand elle vit plusieurs voitures de police garées dans la rue, gyrophares allumés. Un large périmètre de sécurité était dressé autour de l'immeuble. Dès qu'elle voulut s'approcher, elle fut interceptée par un mastodonte à gueule de bulldog : "Madame, on ne passe pas."

"Mais j'habite ici."

"Faites voir vos papiers." Le ton tranchant du policier l'avait tellement énervée qu'elle n'arrivait pas à trouver les fichus papiers si aimablement réclamés. L'animatrice fouillait désespérément dans son sac à main, lorsque derrière elle une voix, qui ne lui était pas inconnue, se fit entendre.

"Duclos, laisse tomber et vas rejoindre les autres. Je m'en occupe."

Kim se retourna, et à son grand soulagement, reconnut le lieutenant Alexandre Denis.

"Oh ! bonjour Alexandre. Ç' est bon de te revoir! Que se passe-t-il donc? Je..."

Manifestement, le chef- enquêteur n'avait pas l'intention de faire causette. Sans répondre directement à sa question, il lui dit d'un ton poli mais distant : "Suis-moi, je t'accompagne à l'intérieur." L'attitude et le ton du lieutenant Denis établissaient clairement que l'heure n'était pas à la remémoration d'une rencontre sur les pentes enneigées d'un parc en Mauricie.

Quelque chose d'extrêmement grave s'était produit, mais quoi ?

Dans le hall d'entrée, plusieurs résidents réveillés par le bruit des sirènes tentaient en vain de savoir ce qui se passait. Des policiers les refoulaient vers les ascenseurs en leur enjoignant de regagner leurs logements : "Nous ne pouvons rien vous dire pour l'instant. Nous avons la situation bien en main. Nous vous contacterons en temps et lieu. Rentrez chez-vous." Laconiques et autoritaires, leurs directives finirent par avoir raison des plus récalcitrants.

Le lieutenant avait saisi le bras de l'animatrice : "Je te reconduis à ton logement, fit-il sur un ton qui ressemblait davantage à un ordre qu'à une invitation.

À la porte de l'appartement, Kim se tourna vers lui et belliqueuse, lança : "Je conçois que la police ait ses méthodes, mais permets-moi de les trouver plus que discutables quand il s'agit de fournir aux gens des informations auxquelles ils ont droit. En ma qualité de citoyenne, j'apprécierais une réponse polie à une question élémentaire. **Que se passe-t-il chez-moi ?** "

Esquissant ce qui pouvait passer pour un sourire, son interlocuteur rétorqua : "J'étais certain que tu avais du caractère et ça me plaît !"

Kim crut un instant qu'il se moquait d'elle. Que voulait-il insinuer par cette boutade facile ? Que sa petite "crise de vedette" ne l'impressionnait pas ? Elle s'apprêtait à riposter vivement quand le policier enchaîna : "On nous a signalé la présence d'un cadavre dans votre stationnement."

Une partie du terrain, sur lequel était construit l'immeuble avait été aménagée en parking pour les copropriétaires. Un luxe en plein centre-ville de Montréal ! avait pensé Kim Lemelin quand elle avait pris possession de son condo.

"Un cadavre, fit-elle, dans notre parking ? Mais qu'est-ce que... ?"

"Nous ne sommes ici que depuis une demi-heure à peine, lui expliqua le lieutenant. Il eut une courte hésitation avant de donner un détail supplémentaire qu'il aurait sans doute mieux fait de garder pour lui : "... et pour l'instant, tout ce que je peux te dire, c'est qu'il s'agit d'un meurtre."

"Un meurtre ! C'est horrible. Qui ? Comment ?" Kim Lemelin était bouleversée.

Était-ce la fatigue après une longue nuit en studio ? Était-ce l'affreux sentiment d'être épiée qui ne la quittait plus ? Elle ne sut pas exactement pourquoi mais, à sa grande honte, elle se mit à pleurer.

Le policier fit alors un geste qu'elle n'eût pas cru possible quelques minutes auparavant. Il la prit dans ses bras et lui parla doucement : "Là, là, je sais... je sais... c'est un choc. "

"Je suis désolée... je me conduis comme un bébé, hoqueta-t-elle en se mouchant bruyamment dans un papier mouchoir qu'il lui avait tendu : "Je ne sais pas ce qui me prend, je... "

"Dans les circonstances, ta réaction n'a rien d'anormal, crois-moi. La plupart des gens ne sont jamais confrontés à une telle situation. Quand ça se produit, chacun réagit comme il peut."

Puis, la voyant un peu plus calme, le lieutenant ajouta comme à regret : "Je dois y aller, on m'attend sur la scène de crime. J'en saurai davantage dans une couple d'heures environ et je pourrais revenir te voir... si tu ne dors pas, évidemment ? "

"J'en serais incapable, s'écria-t-elle. Je ferai du café. Tu en prendras peut-être ? "

"J'en aurai sans doute bien besoin ! Ah ! j'allais oublier. Ta voiture est dans le parking, n'est-ce pas ? Peux-tu de me donner le numéro de ta plaque d'immatriculation ?"

"Mais pourquoi ? "

"Simple formalité."

15

Violemment éclairé par les puissants projecteurs de la police, le parking grouillait d'activité. Les techniciens en scènes de crime s'affairaient à recueillir des indices pendant que Réjean Bourque, le médecin-légiste, terminait un premier examen du corps de la victime. Une très jeune fille, pour autant qu'on puisse en juger.

Alexandre Denis s'approcha...

Dans son métier, des corps violentés et torturés étaient monnaie courante. Mais bien qu'il s'efforça de n'en rien laisser paraître, le lieutenant redoutait toujours le moment où il lui fallait constater l'étendue du carnage. Penché sur le cadavre, il écoutait attentivement Réjean Bourque décrire avec une indifférence clinique l'état du cadavre.

"Lacérations multiples, nez écrabouillé, mâchoire disloquée, brûlures de cigarettes sur tout le corps, la..." Selon Bourque, la mort pouvait remonter à quarante-huit heures. Peut-être un peu plus. Manifestement la victime avait été tuée ailleurs. L'absence de sang sur la scène de crime en faisait foi.

Bougonnant comme toujours quand on le réveillait en pleine nuit, le pathologiste poursuivait : "Comme tu peux le constater, on distingue des signes de strangulation autour du cou. Je pense que c'est ce qui a finalement causé la mort."

"Bon Dieu !" Les yeux rivés sur le corps exsangue qui gisait nu sur le sol glacé, le lieutenant cherchait déjà des réponses. *Dis-moi qui t'a fait ça. Parle-moi. Qui es-tu ?* Questions silencieuses qui ne trouvaient pas d'écho mais qu'il espérait pouvoir résoudre un jour. Pour la morte et pour tous ceux et celles à qui on avait retiré le droit de parole, de manière aussi atroce.

La voix de Réjean Bourque le fit sursauter : "À ce stade, je ne peux confirmer si toutes les blessures ont précédé la mort. On verra pour ça et pour les dommages internes à l'autopsie."

Dans la mesure du possible, le lieutenant évitait d'assister aux autopsies. L'odeur de formaldéhyde du laboratoire de médecine légale, la vue des entrailles et des crânes ouverts, tout ça le rebutait au plus haut point. *La nausée !* C'est à cet amas de chairs putréfiées qu'on finit tous par ressembler, pensait-il à chaque fois qu'il devait assister à une autopsie. L'image de sa propre fin ne l'enchantait guère. En fait, ne l'enchantait pas du tout.

Dans une enquête, ce qui le passionnait, c'était le processus de déduction. À sa manière, Alexandre Denis était beaucoup plus près d'un Sherlock Holmes que de la flopée de détectives machos que l'on voyait dans les séries télévisées : "Réjean, pour l'autopsie, peux-tu faire vite ? demanda-t-il, anxieux.

"Donne un coup de fil au labo, disons... vers seize heures demain. Je devrais avoir terminé. À moins que tu veuilles y assister ?" Réjean Bourque connaissait bien l'aversion du lieutenant pour les autopsies et prenait un malin plaisir à entendre les prétextes que ce dernier inventait pour se défilier. Cette fois, Bourque n'eut droit qu'à un regard d'une froideur qui rivalisait d'intensité avec la température glaciale de cette fin de nuit de janvier.

Constatant que son petit jeu tombait à plat, le pathologiste en prit son parti. Il haussa les épaules, retira méthodiquement ses gants de latex et fit signe aux deux paramédics qui attendaient avec la civière et le body bag : "OK, les gars, vous pouvez emballer ça."

Emballer ça ! Le lieutenant n'en revenait jamais de la désinvolture de Bourque devant la mort. Il l'avait même déjà vu bouffer un sandwich au beau milieu d'une autopsie. Ça prend tout un estomac, avait-il pensé, le cœur au bord des lèvres.

Alors que le lieutenant se faisait ces réflexions, Bourque lui dit : "Ça me rappelle l'affaire de l'été passé. Tu te souviens, Alexandre ? La fille du terrain vague."

Alexandre Denis ne s'en souvenait que trop.

Une enquête qui n'aboutissait toujours pas malgré les efforts déployés. Une fille très jeune aussi. Une fille qu'on n'avait toujours pas réussi à identifier. Des portraits-robots avaient été montrés à la télévision et dans les journaux. Personne ne l'avait reconnue.

"Mouais, à la différence près que..." Le lieutenant désigna les mots tracés grossièrement avec de la peinture blanche sur la voiture à côté de laquelle le corps avait été jeté.

KIM, TON TOUR VIENDRA

"Probable qu'on s'est servi de peinture en aérosol. Ça te dit quoi tout ça, Sherlock ? As-tu une hypothèse ? questionna Bourque.

"Non, pas d'hypothèse pour l'instant. Mais je sais à qui appartient l'auto. Elle s'appelle Kim Lemelin et elle habite ici."

"Kim Lemelin ! s'exclama le pathologiste : "C'est pas la nouvelle animatrice- chouchou de la radio de nuit, par hasard ? Ma femme ne jure que par elle. Tu comprends, Mimi fait de l'insomnie et..."

Alexandre Denis n'avait aucune envie d'entendre parler de l'insomnie de l'épouse du pathologiste. Réjean Bourque était une vieille connaissance et il l'aimait bien, mais *franchement ce n'était vraiment pas le moment de...* : "C'est bien elle, en effet, coupa-t-il sèchement.

"Eh ben dis donc ! Je sens déjà la pression que le bureau du procureur va mettre sur tes épaules. Et c'est pas tout. Quand la presse va s'emparer de l'histoire. Je vois d'ici les gros titres. *UNE VEDETTE MENACÉE DE MORT !* "

"Mouais." Le lieutenant savait que tôt ou tard il devrait affronter les journalistes. Déjà, les caméras de télévision étaient sur place de l'autre côté du cordon de sécurité et la meute piaffait d'impatience. Chacun espérant avoir le *scoop* du jour.

Et plus ce serait scabreux, mieux ce serait. Le sang et le drame faisaient toujours couler beaucoup d'encre et donnaient de bonnes images.

Tous des assoiffés de *gore*. Des vampires !

Le lieutenant était passé maître dans l'art de leur jeter quelques détails en pâture, sans pour autant compromettre une enquête. Mais ce coup-ci, il devrait redoubler de subtilité. Éviter à tout prix que la presse à potins ne s'empare de la nouvelle concernant Kim Lemelin.

.....

Réjean Bourque et les membres de l'équipe médico-légale partis, le lieutenant Denis demeura sur place un bon moment encore.

D'abord, il répondit à quelques questions des médias. Tâche qu'il expédia en quelques phrases. Et fort heureusement pour lui, personne n'insista pour en savoir plus. Probable que les journalistes trouvaient qu'ils s'étaient suffisamment gelé le cul comme ça. Du moins, ce fut ce que se dit le lieutenant en les voyant remballer leur matériel en vitesse.

Ensuite, il vérifia certains éléments d'enquête auprès des spécialistes en scène de crime qui s'affairaient à trouver de rares indices. Tout devait être fait selon les règles et ce n'était pas de la tarte. Les scènes d'hiver n'étaient jamais faciles à ratisser, pas plus d'ailleurs que celles de l'été, de l'automne et du printemps. En clair, c'était un boulot très ingrat que le leur.

Le lieutenant ne quitta les lieux que lorsqu'il se fut assuré qu'un agent irait au dépanneur chercher du café pour toute l'équipe. Ma tournée, fit-il. Il pouvait se montrer très exigeant pour les policiers sous ses ordres, mais il avait aussi pour eux des attentions de papa-gâteau prouvant qu'il se souciait toujours de leur bien-être.

Comme en ce petit matin froid, humide et si triste...

16

Quand le lieutenant revint chez Kim Lemelin, l'aube se levait sur un ciel blafard, lourd de nuages promettant d'abondantes chutes de neige.

L'animatrice avait préparé du café bien fort et bien chaud. Elle avait pris le temps de se démaquiller et portait un survêtement de jogging. Elle avait aux pieds de ridicules pantoufles roses en peluche, ornées de têtes de lapins jaunes. Alexandre Denis la trouva charmante ainsi accoutrée.

L'espace d'un instant, il eut envie de lui dire qu'il n'avait pas oublié leur première rencontre en Mauricie. Il y avait même repensé très souvent. Mais il était en service et ne pouvait absolument pas se permettre ce genre de réflexion. Ni maintenant, ni plus tard, songea-t-il.

Et comme il n'y avait pas trente-six façons d'annoncer à quelqu'un qu'il fait l'objet de menaces de mort, le lieutenant lui résuma la situation avec le plus de ménagement possible. Kim l'écouta en le fixant de ses grands yeux d'un bleu presque violet. Quand il eut terminé, elle eut une drôle de réaction.

"Mon Dieu ! Jamais je n'aurais cru que ça irait jusque-là."

Alexandre Denis fronça les sourcils : "Que veux-tu dire exactement ? "

Comprenant que sa remarque pouvait porter à confusion, Kim décrivit alors les appels anonymes, la photographie de la poupée, sa visite au poste de quartier. Sa voix était calme, mais son langage corporel témoignait d'une tension extrême. Ses épaules s'étaient affaissées. Elle s'était tassée sur sa chaise et avait joint les mains comme pour une prière silencieuse.

Une incantation pour conjurer le mauvais sort. Cette grande fille si vibrante avait soudain l'air très frêle. Le lieutenant dut se faire violence pour ne pas l'étreindre de toutes ses forces. La bercer,

enfouir son visage dans ses cheveux à l'aspect si soyeux. Il sentait bien qu'il ne lui était pas indifférent et que peut-être, elle aurait accueilli ses caresses sans opposer de résistance. La tentation était forte mais il était hors de question qu'il profite de sa vulnérabilité.

De toute manière, un policier en service ne pouvait en aucun cas s'impliquer émotionnellement avec un témoin. Encore moins, avec une victime potentielle. Un code de conduite qu'Alexandre Denis avait toujours respecté. Cependant cette fois-ci, il devrait doublement et même triplement écouter sa conscience professionnelle.

"Penses-tu qu'il y a un lien entre ce que je viens de te raconter et l'horreur de... du... dans... le stationnement ? " Le regard implorant de l'animatrice en disait long sur son état d'esprit. Une part d'elle-même se refusait à admettre l'évidence. Ça n'était qu'un mauvais rêve et pour sûr, Alexandre le lui confirmerait.

Le lieutenant aurait aimé être en mesure de la rassurer. Malheureusement, il ne le pouvait pas. Les appels anonymes, la photographie de la poupée, un cadavre près de son auto, et pour couronner le tout, le graffiti sur sa voiture, autant de signes qui ne présageaient rien de bon. *Comment le lui faire comprendre ?*

"Quelque chose ne colle pas dans cette histoire, dit-il. Je ne suis pas certain qu'il y ait un lien direct entre le meurtre et les menaces dont tu as fait l'objet jusqu'à maintenant. A-t-on affaire à un seul individu ou à plusieurs ? Je n'en sais rien. Veux-t-on simplement t'effrayer ?" Un silence, puis... : "J'ai tendance à penser que nous n'en sommes plus là, hélas. "

"Je suis bel et bien en danger de mort, c'est ce que tu impliques ?"

Hochant la tête, le lieutenant acquiesça.

"Dans tout bon polar qui se respecte, reprit Kim avec un petit rire narquois, c'est le moment où le détective pose à la victime désignée des questions embarrassantes sur son entourage immédiat."

L'animatrice possédait cette rare capacité de passer de la gravité à l'ironie en un clin d'œil.

Intéressant, songea Alexandre Denis. Sauf qu'il n'avait pas besoin qu'on lui dise comment procéder. Il aurait pu lui en faire la remarque, mais il choisit de se taire. Il avait compris que le sarcasme lui servait d'exutoire.

Qu'attendait-elle de lui ? Il n'était pas Superman et à la vérité, en ce moment, il avait plutôt l'impression d'être le Petit Poucet. Comment allait-il s'y retrouver dans ce fatras d'indices, quand en plus, il avait un meurtre à résoudre. *Mine de rien !*

Le lieutenant appréciait les casse-tête, mais à ce point ? *Pas vraiment...* Dans toute cette histoire, il n'avait qu'une certitude. La femme magnifique et déroutante qui le défiait présentement du regard courait un grand danger. Il savait que, si par malheur il lui arrivait quelque chose, il ne se le pardonnerait pas.

17

En temps normal, la tâche de recueillir des renseignements incombait aux sergents-détectives. Mais était-on en temps normal ? *Non*. Kim lui faisait confiance et... *elle avait de si beaux yeux*. Le lieutenant n'avait pas le cœur de la décevoir. Le lieutenant prit un calepin et un crayon et se mit donc en frais de la questionner. D'abord, sa situation au travail.

Qui voyait-elle ? Dans quelles circonstances et pourquoi ?

"Tu sais la nuit, il n'y a pas foule. À l'exception de Steve, le garde de sécurité, je ne vois pratiquement personne. Il y a bien les gens de l'équipe d'entretien, mais quand j'arrive à la station, ils sont sur leur départ, la plupart du temps."

"La plupart du temps ou tout le temps ? "

"En fait, tout le temps."

"Le garde de sécurité. C'est bien lui qui t'a remis l'enveloppe avec la photo ?"

"Oui."

"Et il t'a dit qu'il l'avait trouvée dans la pile du courrier qui t'était destiné. C'est bien ça ? "

"En effet."

Alexandre Denis nota : *Steve dit-il la vérité ?*

"Le type dont tu as pris la place à la barre de la tribune téléphonique, qui est-ce ? "

"Son nom ? Raymond Préfontaine... mais je ne l'ai jamais rencontré. Il avait déjà quitté quand je suis arrivée. C'est Guillaume Sauvé, l'animateur du week-end, qui m'a montré les ficelles du métier. Un gars très sympathique."

Un gars très sympathique, ouais. Le lieutenant se méfiait des gars très sympathiques. Son métier lui avait appris qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Les gens les plus avenants cachaient parfois bien des vices.

"C'est un touche-à-tout, continuait Kim Lemelin : "Pour lui, l'animation de la tribune téléphonique n'est qu'une corde de plus à son arc. Guillaume est comédien de formation. On le voit fréquemment dans des rôles secondaires à la télévision. Il m'a dit qu'il enseigne le théâtre également."

"Il n'aurait donc aucune raison de convoiter ton poste ? "

"Je ne le pense pas."

Le lieutenant se promit d'examiner, deux fois plutôt qu'une, l'emploi du temps du gars très sympathique, touche-à-tout et comédien de formation. *Un comédien, ça peut jouer la comédie, non ?*

"Sais-tu ce que l'ancien animateur, Préfontaine fait maintenant ? "

"On m'a dit qu'il a une émission dans une télé communautaire de banlieue."

De banlieue. Oups ! À coup sûr, Raymond Préfontaine avait de sérieuses raisons d'en vouloir à Kim. Au point de désirer sa mort... ?

.....

Dans une enquête, toutes les pistes devaient être explorées. Une longue pratique du métier et quelques erreurs avaient prouvé au lieutenant Denis que les détails les plus insignifiants pouvaient parfois mener à la capture d'un coupable. Ses questions portèrent ensuite sur la CO-OP.

Kim parla de ses collègues du conseil d'administration, de leur rôle au sein de la petite communauté. Elle évoqua le cinq à sept d'avant Noël chez Frédéric Dumas en insistant sur la présence du titulaire de la chaire d'études asiatiques à l'Université : "Un homme un peu bizarre qui m'a importunée une partie de la soirée. Comme il disait être un fidèle auditeur, j'ai même cru un instant qu'il pouvait être l'auteur des appels anonymes mais..."

Le lieutenant Denis sourcilla.

Des fidèles auditeurs, Kim Lemelin en avait des milliers. Et probablement tous entichés d'elle. Ça serait comme chercher une aiguille dans une botte foin. Il entendait déjà les hauts cris que certains de ses coéquipiers ne manqueraient pas de pousser en apprenant qu'il leur faudrait se dépatouiller avec tout ça.

"... bien sûr, c'est le genre d'idée qui vous traverse l'esprit et qu'on rejette..." L'animatrice hésitait à pointer quelqu'un du doigt, comme ça, sans preuves : "... parce qu'on se rend vite compte que ça ne tient pas la route. Et puis, le type était très éméché, alors... "

Le lieutenant l'interrompit : "De toute manière, nous allons devoir vérifier tous les noms qui figuraient sur la liste des invités de monsieur Dumas, ce soir-là."

C'était la procédure et il la suivrait. Mais d'instinct, Alexandre Denis pensa que ce n'était ni dans le milieu de travail, ni chez les gens croisés dans une soirée qu'il lui faudrait chercher : "Parle-moi des autres habitants de l'immeuble."

Kim Lemelin hésita : "... Mmmm ... peut-être un certain Letellier. C'est un voisin de palier... Il a un drôle de regard. Une manière de dévisager les gens qui vous glace le sang. Je sais que c'est mince, mais... "

"Letellier... Letellier ? L'appel logé au 911 cette nuit provenait d'une Marie Letellier. Une infirmière qui venait de terminer son service à l'Hôtel Dieu et c'est elle qui a découvert le cadavre."

"C'est sa femme."

Le couple Letellier. *Hum...*

Le lieutenant se demanda s'il n'y avait pas là un début de piste : "Et les autres ? Il y a une trentaine de condos dans l'édifice. Vous êtes au moins une centaine d'habitants, peut-être même un peu plus. Tu n'as rien remarqué ? "

"Je te rappelle que je n'habite ici que depuis six mois à peine. Je ne connais pas tout le monde."

"En qualité de membre du conseil d'administration, tu dois bien en connaître quelques-uns ?"

Kim Lemelin se troubla : "Que veux-tu savoir exactement ?"

"Tu fais partie d'une petite communauté, ça crée forcément un certain sentiment d'appartenance, non ? Du genre, nous contre le reste de la planète ? J'imagine qu'on fraternise un peu, qu'on s'entraide à l'occasion ?"

"Ah ! si, tout de même, heu..." L'animatrice mentionna alors les noms de Claire Toupin et de Giullia Orsini : "Elles sont plus âgées mais leur compagnie m'est très agréable. Je crois même pouvoir affirmer qu'elles sont devenues de véritables amies."

Dès qu'il avait été question de son milieu de vie, Kim Lemelin s'était faite réticente. Elle avait rougi, s'était brusquement mise à bouger sur sa chaise et avait répondu du bout des lèvres. Des réactions qui n'avaient pas échappées à l'oeil exercé du lieutenant. Un comportement étonnant chez une femme qui paraissait lui faire confiance et qui avait certainement tout intérêt à jouer franc jeu.

Alors, pourquoi ces hésitations, cette gêne soudaine ? Que cachait-elle ?

Le lieutenant résolut de ne pas insister pour l'instant.

18

Appartement de Kim Lemelin, le samedi dans l'après-midi.

Kim s'affairait dans la cuisine. Déjà une odeur de poulet rôti embaumait la pièce. Quelques jours auparavant, elle avait invité Claire et Giullia à dîner et en dépit des événements, elle avait décidé de maintenir son invitation. D'instinct, elle avait compris qu'elle ne devait pas se laisser abattre.

Et ce samedi-là, plus que tout autre jour, la banalité des tâches à accomplir la reconfortait. Préparer les hors-d'œuvre, peler les pommes de terres et les légumes, disposer les couverts. Elle s'était même surprise à turluter. Il faut dire que la perspective d'avoir ses amies auprès d'elle lui donnait, momentanément du moins, un sursaut de bravoure. *Quelqu'un voulait sa peau, bien elle avait des p' tites nouvelles pour lui !*

La veille, avant de la quitter, Alexandre Denis l'avait en partie rassurée. Des policiers allaient circuler toute la fin de semaine dans l'immeuble et aux alentours pour recueillir des témoignages. La nuit, deux agents seraient postés aux entrées de la CO-OP. Ensuite, il verrait ce qu'il pourrait faire pour lui assurer une protection adéquate, avait-il dit. Il tenterait de débloquer un budget pour une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Toutefois, il l'avait prévenue qu' il doutait que ça passe comme une lettre à la poste auprès de ses patrons. S'il essayait un refus, ce dont il était à peu près certain, il avait peut-être une solution de rechange. Laquelle ? Kim serait bientôt fixée puisqu'elle l'attendait d'un instant à l'autre.

"Je ferai un saut en fin de journée demain, avait-il promis, en ajoutant qu'il connaissait quelqu'un qui pourrait peut-être accepter un contrat de surveillance :

"Une personne en qui j'ai pleinement confiance. Évidemment, ça ne sera pas gratuit ... "

"Je suis prête à payer ce qu'il faudra, Alexandre, lui avait-elle répondu. Tu sais, je ne suis pas de celles qui prétendent s'en sortir seules. S'il y a une chose qui m'exaspère dans certains films à suspense, c'est quand l'héroïne, se sachant menacée, persiste à s'engager, le soir, dans une ruelle sombre et déserte. Très peu pour moi ! "

En repensant à la futilité des propos qu'elle avait tenus la veille, Kim se trouva parfaitement idiote. Qu'avait-elle besoin de dire pareilles sottises ! *Qu'allait penser Alexandre ?*

.....

18h00. L'apéro.

L'animatrice venait tout juste de mettre Claire et Giullia au courant des menaces de mort qui pesaient sur elle quand le lieutenant Denis frappa à la porte. Kim courut lui ouvrir et aussitôt l'invita à prendre un verre. D'abord, il hésita puis finit par accepter. Quand elle le présenta à ses amies, on découvrit que Giullia et lui se connaissaient de vue.

"Nous nous croisons dans les couloirs du Palais de justice, fit Giullia. Avocate en droit de la famille, elle était, travail oblige, une habituée des cours de justice. Quant au lieutenant, de par ses fonctions, il devait souvent témoigner en cour dans une cause ou une autre. Une coïncidence que Kim trouva de bon augure : "Claire et Giullia sont les copines dont je t'ai parlé hier, expliqua-t-elle au lieutenant.

"Très heureux de faire votre connaissance, mesdames, fit celui-ci en s'inclinant aimablement.

La conversation s'engagea. À bâtons rompus d'abord, puis vint un moment où Claire étant Claire et personne d'autre, crut bon devoir faire allusion aux menaces à l'endroit de Kim : "Lieutenant, fit-elle, vous pouvez être assuré que nous allons la surveiller de très près."

Allait-elle en rester là ? Et bien non.

Tout de suite elle enchaîna : "Avec ce cadavre dans le parking et Kim qui est menacée, ça va devenir intenable ici. Déjà que l'atmosphère est à couper au couteau et..." Il était évident que Claire brûlait d'envie d'en dire davantage.

Se méfiant de l'imagination débordante de sa compagne, Giullia intervint en souriant : "Claire, je t'en prie, tu ne vas tout de même pas nous faire le coup de Miss Marple, ce soir. Nous ne sommes pas dans un roman d'Agatha Christie, tu sais."

"Je suis persuadée que ce que nous sommes en mesure de raconter sur la vie dans notre soi-disant havre de paix peut être très éclairant, rétorqua Claire en coulant vers le lieutenant un regard lourd de sous-entendus.

À la fois amusé et intrigué, Alexandre Denis se promit de revoir les deux femmes.

Détenaient-elles des renseignements qui pourraient lui être utiles ? *Possible* : " Nous pourrions prendre rendez-vous au début de la semaine prochaine, mesdames. Et à ce moment-là, je serai très heureux d'écouter ce que vous avez à dire, fit-il poliment mais fermement. Le message était clair. Pas tout de suite, les ragots.

Se tournant vers Kim, le lieutenant en vint à l'objet de sa visite : "Comme je te l'ai laissé entendre hier, on m'a refusé le budget nécessaire pour une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des restrictions budgétaires, il y en a partout et nos services n'y échappent pas. Voilà pour la mauvaise nouvelle. La bonne maintenant. La personne que j'ai mentionnée accepterait le contrat de surveillance."

"Ah ! oui... Bon, qui est-ce ? " Kim avait hâte de savoir et ça paraissait. Qui était cette mystérieuse personne qui allait la protéger ?

"C'est une amie de longue date. Une ex-policieère qui a maintenant sa propre agence de sécurité. Tireuse d'élite, championne de tir à l'arc et experte en arts martiaux. Tu peux lui faire confiance."

Parfait mais encore... ?

Kim Lemelin étant une femme très expressive et le lieutenant, un homme très observateur, il se hâta de préciser : "Elle peut emménager chez toi dès demain m'a-t-elle assuré. Elle te suivra partout y compris au travail."

"Je peux avoir son nom ?"

"Elle s'appelle Rita Latendresse... "

"Latendresse... Ah, bon !"

"Je sais, fit Alexandre Denis en souriant. Rita porte un nom de famille qui peut surprendre quand on a ses qualifications. Mais je t'assure qu' il n'y a rien de tendre chez-elle. Tu seras en très bonnes mains."

Réprimant à grand peine un fou rire nerveux, Kim s'empressa de dire : "Je n'en doute pas un seul instant. Mais au fait, qui va s'occuper de son agence pendant ce temps ? " L'animatrice voulait une protection pleine et entière. *Pas question de temps partiel.*

"Aucun problème. Son associé prendra la direction des opérations pour un certain temps. Oh ! et ils sont prêts à te faire un prix spécial."

"Tu as négocié, je suppose ?"

"Absolument pas ! Rita est une féministe convaincue et si elle pouvait se le permettre, elle ferait le travail gratuitement. Elle admire ton cran. Pour elle, tu as su relever un défi de taille. Devenir la première femme animatrice de tribune de nuit et surtout, contribuer à en faire une des émissions les plus écoutées au Québec." Et le lieutenant d'ajouter : "J'abonde dans son sens, tu fais un travail remarquable !"

Du coup, Kim devint cramoisie et pour dissimuler son émoi enchaîna rapidement : "Qu'est-ce que je vais dire à Steve, le garde de sécurité, quand il va nous voir arriver toutes les deux au travail ? "

"Il est déjà prévenu."

"Ah !oui ?"

Le lieutenant n'avait pas chômé depuis la veille. Désireux de ne rien laisser au hasard, il avait personnellement rencontré le Steve en question et s'était renseigné sur son emploi du temps la nuit précédente. Il en avait conclu qu'à moins d'avoir le don d'ubiquité, Steve n'avait pas pu disposer du cadavre. Quant à l'enveloppe contenant la photo, ses dires avaient été confirmés par la préposée à la réception qu'Alexandre avait également interrogée.

Elle avait trouvé la mystérieuse enveloppe sur son bureau au retour de sa pause-café et l'avait remise dans le courrier destiné à l'animatrice de la radio de nuit. Qui l'avait déposée là ? Ça pouvait être n'importe qui, avait répondu la réceptionniste. Durant la journée, la station débordait d'activité. Journalistes, chroniqueurs, invités, techniciens. Tout ce beau monde circulait librement, si bien qu'il était pratiquement impossible de trouver le ou la coupable.

En bref, le dénommé Steve était hors de cause.

Et abstraction faite de son allure dégingandée, de ses tatouages, de ses piercings et de ses cheveux hirsutes, le jeune homme avait plu au lieutenant. Son attitude spontanée, son regard franc étaient difficiles à feindre.

Rompu depuis des années à toutes les techniques d'analyse du comportement humain, Alexandre Denis savait que, même les plus rusés n'arrivaient pas à masquer complètement la part d'ombre de leur nature. Il suffisait parfois d'un simple haussement de sourcils, d'une lueur fugitive dans le regard, d'un frémissement à peine perceptible de la bouche pour qu'un œil averti soit en mesure de déceler une forme de dissimulation. Steve n'avait manifesté aucun de ces symptômes.

Certes, il pouvait se tromper. Ça lui était déjà arrivé. Mais, l'expérience aidant, le lieutenant avait compris qu'au-delà des ficelles du métier, il y avait un phénomène qui s'appelait le flair et ça, il y croyait dur comme fer. Bien sûr, tous ces détails de cuisine interne, le lieutenant n'en parla pas aux trois femmes qui attendaient son verdict.

Après tout, il n'était pas là pour se confesser.

Il se borna simplement à souligner que : "Steve est un jeune homme sensible et intelligent et de plus, il est ceinture noire en karaté. Un atout non négligeable dans les circonstances !"

Là, personne, et surtout pas Kim, ne prétendrait le contraire.

.....

Le temps filait et le lieutenant se leva pour prendre congé : "Je reviendrai demain en mi-journée, avec Rita, assura-t-il à l'animatrice. Puis, il prit rendez-vous avec Claire et Giullia pour un lunch, la semaine suivante.

Il voulait à tout prix éviter de donner à leur rencontre une allure officielle. Ce qu'il attendait des deux femmes, c'était un portrait impressionniste de la vie dans l'édifice. Si d'aventure, ce qu'elles avaient à dire était sérieux, il serait toujours temps de les faire venir au poste pour enregistrer leurs dépositions.

"Merci pour tout ce que tu fais pour moi, Alexandre, fit Kim en le reconduisant à la porte puis, se hissant sur la pointe des pieds, l'animatrice planta un baiser sonore sur la joue du lieutenant.

Celui-ci en fut tout remué. Il avait à nouveau quinze ans.

19

Après le départ d'Alexandre Denis, Claire Toupin, qui n'en ratait pas une, lança : "Le beau lieutenant en pince pour toi, ma chère Kim. Ça saute aux yeux. Et ma foi, ça n'a pas l'air de te déplaire !"

"Je le trouve plutôt séduisant, et pour ne rien vous cacher mes chères amies... je crois que j'ai un peu le béguin." En veine de confidences, Kim parla de leur rencontre chez ses parents, puis de l'après-midi sur les pentes enneigées d'un parc en Mauricie. Elle avoua s'être questionnée sur la situation matrimoniale du lieutenant, mentionna sa confusion quand elle avait su que l'épouse d'Alexandre était morte d'un cancer : "Il a un fils de cinq ans. Un adorable petit garçon, si touchant !"

"Amoureuse d'un policier, toi ! Est-ce que je rêve ? Un policier et veuf avec un enfant par-dessus le marché. Es-tu tombée sur la tête ? s'écria Claire en levant les yeux ciel.

"Quoi un policier, veuf avec un enfant. Où veux-tu en venir exactement ? "

"Déjà en partant, un homme monoparental, c'est un gros contrat. Ensuite, il me semble, que tu te situes plutôt à gauche politiquement. Les représentants de la loi et l'ordre n'ont pas la réputation de militer pour les causes sociales, que je sache. Sauf évidemment, quand ils manifestent pour protéger leur régime de retraite !" Claire s'arrêta un instant, histoire de reprendre son souffle avant de repartir de plus belle : "Et puis leurs méthodes, leur corporatisme. Leur manie du secret. Ils se protègent tous entre eux. Ça ne te gêne pas ?"

C'en était trop pour Giullia : "Claire, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas. Qu'est ce que tu connais aux hommes veufs avec enfants, toi, hein ! Et pour les flics, cesse de généraliser."

Une sortie véhémement et rarissime chez la très calme Giullia. Claire en resta bouche bée. Profitant du moment, l'avocate développa sa pensée : "En matière de corporatisme, les flics ne sont pas les seuls à appliquer ce système. Pensons aux médecins, aux pompiers, à tous les corps de métier et tiens, pourquoi pas, aux membres du Barreau. Les corporations existent depuis le moyen-âge et... "

"Bon, bon, ça va Giullia, j'ai compris ! fit Claire qui s'était ressaisie. N'empêche, ajouta-t-elle, qu'il y a tout de même lieu de se poser des questions au sujet des flics. Certains de ces matamores se croient tout permis parce qu'ils sont armés. Prenons l'affaire D, par exemple . Des jeunes un peu bruyants s'amuse dans un parc, et qu'est-ce qui s'est produit ? Et bien, un policier n'a rien trouvé de mieux, que de tirer dans le tas et de... "

"L'enquête du coroner n'est toujours pas terminée, la coupa Giullia. Attendons de connaître le fond de l'histoire."

"Oh, Giullia Orsini. **Maître Orsini !** s'il te plaît, pourquoi faut-il que tu raisonnes toujours en avocate ? C'est tout de même étrange que jusqu'à ce jour, on n'ait pas de rapport définitif sur cette affaire et... "

Une partie de bras de fer s'annonçait et Kim se prit à regretter ses confidences au sujet d'Alexandre Denis. Pendant qu'elle se demandait de quelle façon elle pouvait faire dévier la conversation, Claire poursuivait son argumentaire : "Et puis tiens, il y a aussi l'incident impliquant cet agent qui malmène un pauvre type, un peu simple d'esprit, lui casse un bras et tout ça pour une niaiserie. Et quelle est sa punition ? Il est suspendu avec solde. Non, mais ! "

"Hem... " Kim tenta vainement d'interrompre son amie, laquelle emportée par son sujet, l'ignora totalement : "Aucune accusation criminelle n'a encore été portée contre le flic en question. Doit-on s'en étonner ? Ici, c'est la police qui enquête sur la police. À quand un bureau d'enquête indépendant sur les agissements de tous ces fiers-à-bras ? "

Claire n'avait pas tout à fait tort et Giullia céda un peu de terrain, mais pas beaucoup.

"Tu as raison Claire, fit-elle. Des bavures policière, il y en a. Parfois, certains policiers, au lieu de calmer le jeu, donnent l'impression de chercher la provocation. Le problème, c'est qu'on souligne toujours leurs mauvais coups et on parle rarement de leurs bons coups."

Et l'avocate de se lancer dans une apologie du système : "Pensons au travail de proximité effectué dans les postes de quartiers. Pensons aux accouchements pratiqués d'urgence, aux vies sauvées lors de prises d'otages, aux tentatives de suicides évitées, aux enfants sortis des griffes de prédateurs. Tiens, pas plus tard que ce... "

Kim en avait assez. *Pouvait-on parler d'autre chose, s'il-vous -plaît !* Pendant qu'elle songeait à la meilleure manière d'intervenir sans blesser ses amies, Claire et Giullia continuaient à croiser le fer. Pas de doute, la discussion risquait de finir en hécatombe, pensa l'animatrice.

Et c'est à ce moment qu'elle trouva une porte de sortie. Ce n'était pas à proprement parler un changement de sujet, mais c'était en quelque sorte une mise point qui lui tenait à cœur.

Ça rimait à quoi, cette histoire de gauche-droite ?

"Mesdames, fit-elle sur un ton modéré, puis-je me permettre d'interrompre cet échange intéressant et disons-le, musclé... Claire, tantôt tu as fait allusion à mes opinions politiques. En quoi peuvent-elles nuire à une hypothétique liaison avec Alexandre ou avec qui que ce soit d'autre ? Les exemples sont nombreux de couples qui ont des idées politiques diamétralement opposées."

Kim cita alors les noms de deux commentateurs de CNN. Mari et femme. Elle, une conseillère républicaine et lui, un démocrate convaincu : "Ils n'ont pas l'air de s'en porter plus mal."

Ensuite elle parla de ses propres parents . Sa mère, issue d'une famille conservatrice bon teint. Son père, un social-démocrate de longue date : "Ces divergences de vues ne les empêchent pas de s'aimer comme au premier jour. Et puis, conclut-elle, j'ai simplement dit qu'Alexandre me plaisait. Pas que je voulais l'épouser. Si bien que..."

"Oui mais..."

Kim leva la main : "Je t'en prie, Claire, laisse-moi terminer. Vois-tu, quand un homme me plaît, je ne trouve pas essentiel de savoir s'il est à gauche, à droite ou au centre. Et pour ce qui est des méthodes de travail d'Alexandre, tu ne les connais pas et moi non plus. Alors ?"

Et Giullia de renchérir : "De toute manière, le lieutenant Denis ne me fait pas l'effet d'être un imbécile, bien au contraire. Je le crois parfaitement capable de nuancer ses opinions politiques. D'autre part, je l'imagine mal avec une matraque à la main. Il a beaucoup trop de classe pour ça !"

"Giullia a raison, fit Kim. Il nous faut éviter les clichés. Depuis que j'ai rencontré Alexandre, j'ai laissé tomber quelques-uns de mes préjugés envers les flics en général. Cela ne veut pas dire que je cautionne tous leurs agissements pour autant."

Vexée d'être en minorité, Claire bougonna : "Bon, bon, dans ce cas, oubliez ce que j'ai dit."

20

Au même moment, ailleurs dans l'immeuble, un couple buvait du champagne :

"Hum, excellent champagne !"

"Délicieux, en effet."

"Tu as l'air préoccupée ?"

"Je me demande si j'ai bien fait de..."

"Bien fait de quoi ?"

"Tu sais parfaitement de quoi je parle. Cesse de me faire marcher."

"C'était une très bonne idée. Ne t'en fais pas."

"Toi, tu ne doutes jamais de quoi que ce soit."

"Très chère, dans la vie il faut savoir être philosophe."

"Comment veux-tu que je le sois. Avec tous ces policiers qui circulent dans la place depuis deux jours."

"Ils font leur travail. C'est tout."

"Ils vont chercher à savoir."

"Mais bien sûr, voyons ! Pour une fois, ils vont devoir faire travailler leurs méninges. Ça va les changer. Eux, qui ont l'habitude de cogner d'abord et de poser des questions ensuite. C'est plutôt marrant, tu ne trouves pas, ma chérie ?"

"En tout cas, une chose me réjouit. J'en connais une qui doit être dans ses p'tits souliers ! Elle m'énerve avec ses airs de grande fille décontractée. C'est une snob qui méprise tout le monde et..."

"Tu ne serais pas un peu jalouse, ma chérie ?"

"Qu'est-ce que tu vas chercher là !"

"Je reprendrais volontiers de ce champagne. Pas toi ?... Viens t'asseoir près de moi et buvons à la santé de tu sais qui."

"TCHIN ! TCHIN !"

21

En sortant de chez Kim Lemelin, le lieutenant n'avait qu'une idée en tête. Rentrer chez-lui au plus vite pour retrouver son fils qu'il n'avait pas vu de la journée étant donné qu'il travaillait. Heureusement il n'avait pas loin à aller.

Il habitait Carré St-Louis, une vieille demeure, qu'il avait lui-même rénovée plusieurs années auparavant. Sa femme Sophie vivait alors, si jeune et si vibrante. Le cancer ne l'avait pas encore atteinte. *Sophie...* C'était elle qui avait conçu toute la décoration de la maison. Elle avait plein d'idées originales, le sens des couleurs, même qu'elle avait commencé à publier des articles dans la revue *Décor-Machin*.

Puis un jour fatidique, la terrible annonce. Quelques mois à vivre. Radio, chimio- thérapie. Comme elle avait été courageuse sa Sophie. Jamais elle ne s'était plainte. Il l'avait vue perdre ses cheveux, devenir exsangue. Sa peau si lisse et rose était devenue toute grise et fripée. Son pauvre sourire resterait à jamais gravé dans sa mémoire.

Avant de le quitter pour toujours, elle lui avait fait promettre de refaire sa vie. Depuis sa mort, le lieutenant s'était limité à quelques aventures sans lendemain. Il fallait bien que le corps exulte.

Et ne voilà-il pas que Kim Lemelin avait croisé son chemin. Une rencontre qui risquait de tout chambarder. Cette femme magnifique avait réveillé chez lui une nostalgie de vie de couple. Le partage, l'intimité, les fous rires à deux, les confidences sur l'oreiller et tiens pourquoi pas : *même les querelles d'amoureux qui...* Il devait se rendre à l'évidence, son veuvage commençait à lui peser.

Il allait garer sa voiture quand son portable sonna.

C'était Vézina, le dispatcher de service le samedi soir, qui lui annonçait qu'un cadavre venait d'être trouvé sur le Mont-Royal. Adieu, la soirée pépère ! Le lieutenant soupira : "Bon, j'arrive et appelle les autres. Aussi, on va avoir besoin de l'équipement spécial."

"(...)."

"Hein ! qu'est-ce que tu marmonnes ?"

"(...)."

"Non, figure-toi que je le sais. Le Mont-Royal n'est pas l'Everest, mais fais ce que je te dis quand même."

Le jeune Vézina ! Celui-là, quand il n'était pas envoyer des textos à sa blonde, à sa mère, à sa sœur, à son grand-père et à Dieu sait qui, ça lui arrivait de se montrer efficace.

"Dix, quatre."

.....

Encore un cadavre ! Se pouvait-il que... ? Alexandre Denis soupira à nouveau. Parfois, il se prenait à rêver d'un travail de neuf à cinq. Un travail où il n'y aurait ni victime, ni assassin. Un travail qui lui permettrait de voir son fils plus souvent. *Nicolas...* Il se sentait toujours un peu coupable envers lui. L'impression de négliger son devoir de père ne le quittait pratiquement pas. Si bien qu'il avait pris la fâcheuse habitude d'en faire plus que le client en demandait pour le petit. Il lui passait bien des caprices qu'il n'aurait peut-être pas dû lui passer.

Ouais... Pas facile d'être un père monoparental... Bien sûr, Louise, la grand-mère, lui donnait un sérieux coup de pouce et il l'appréciait grandement. Mais par définition, une grand-mère n'est pas faite pour jouer les gendarmes. Et Dieu sait si Louise n'avait ni l'allure, ni les manières d'un gendarme...

Ça se bousculait sérieusement dans la tête un peu trop pleine du lieutenant et dans des moments pareils, il ouvrait tout grand les vannes.

Et quant à rêvasser, pourquoi ne pas le faire en technicolor et en trois dimensions !

Sur l'écran grand format de ses pensées, il se projetait le film d'une autre existence, quelque part dans un monde parallèle. Un monde où il aurait congé toutes les fins de semaines, où l'été, il emmènerait son fils à la pêche. *La pêche...* Pourquoi la pêche ? Il détestait la pêche. Alors, que ce fût dans un monde parallèle, avec ou sans Nicolas, *la pêche c'était hors de question.*

Toujours dans cette même vie imaginaire, il se voyait le soir après le boulot, tranquillement installé devant la télé, une bière à la main, les pieds sur la table à café. Ça faisait combien de temps qu'il n'avait pas suivi un match de hockey ou de foot à la télé ? En fait, il ne l'avait jamais fait. Pourquoi ? Et ben, tout simplement parce que ça ne l'intéressait pas.

S'écraser pendant des heures devant la télé à regarder des pions s'esquinter à pousser une rondelle ou un ballon était une activité (si on peut appeler ça comme ça) qui le laissait complètement froid. Du sport, il préférait en faire et il en faisait, pas autant qu'il aurait voulu, *mais quand même...* Quand il avait des temps libres, ce qui n'arrivait pas souvent, il préférait bricoler ou lire.

Tiens, récemment, il s'était mis à relire Zola. Juste avant, il avait eu sa période russe. *Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Pouchkine et...* Le lieutenant se livrait régulièrement à ces rêvasseries émaillées de souvenirs de lectures et de remises en question.

Et comme la plupart des êtres humains normalement constitués, il n'en était pas à une contradiction près. Pour le boulot, le questionnement ne durait jamais bien longtemps. Il avait fait son choix et à trente-huit ans, il n'allait certainement pas repartir de zéro. De plus, s'il voulait être honnête avec lui-même, et il essayait de l'être la plupart du temps, le lieutenant savait qu'une vie pépère l'ennuierait mortellement. Sauf que, ça ne réglait pas sa culpabilité chronique envers son fils. Que faire pour améliorer les choses de côté-là ?

Alexandre Denis, chef- enquêteur à la division des Crimes majeurs, soupira pour la énième fois et redémarra. Il mit le cap sur le Mont-Royal.

22

Lundi minuit, au studio de radio, rue Bonsecours.

"Bonne nuit à tous. Ici Kim Lemelin, vous écoutez *La nuit, tous les chats sont gris.*"

Cette fois, Kim n'était pas seule en studio. Elle avait avec elle Rita Latendresse, sa garde du corps. Une Rita Latendresse bouche bée devant la dextérité avec laquelle Kim manœuvrait l'impressionnante console de son tout en filtrant les appels.

Pour sa part, l'animatrice n'était pas encore tout à fait remise de la surprise qu'elle avait eue en voyant Rita apparaître quelques heures plus tôt aux côtés d'Alexandre. Rita Latendresse était une superbe noire, athlétique et musclée. En talons plats, elle avait presque la taille du lieutenant qui devait faire dans les six pieds trois ou six pieds quatre.

Une amazone ! Une déesse guerrière aux cheveux coupés très près du crâne. Une allure du tonnerre ! Une présence, un style. Elle aurait très bien pu faire la page couverture de magazines de mode. Pas banale du tout la garde du corps !

Kim savait maintenant que Rita avait été adoptée à l'âge de six mois par les Latendresse, des québécois du bas du fleuve. "Je suis une québécoise presque pure laine" avait-elle dit avec un large sourire qui laissait voir une dentition parfaite. De quoi faire pâlir d'envie la plupart des femmes ou à tout le moins, celles qui payent des fortunes pour faire aligner et blanchir leurs dents.

À peu près du même âge, les deux femmes avaient immédiatement sympathisé. Pendant que Rita déballait ses affaires dans la chambre qu'elle occuperait, elles en avaient profité pour faire plus ample connaissance. Elles s'étaient trouvées des affinités et ça les avait amusées.

Toutes deux étaient de ferventes lectrices de romans historiques, de romans de politique-fiction de romans de Stephen King et Dan Brown. Elles raffolaient des émissions de décoration et ne détestaient pas les films sentimentaux (des films de filles) qui les faisaient pleurer à tout coup. Et surtout, elles adoraient le pâté chinois qu'elles se promirent de cuisiner à la première occasion.

Kim était enchantée. Rita promettait d'être une compagne divertissante. Mais serait-elle en mesure de lui assurer la protection nécessaire en cas de danger ? L'animatrice n' avait pas tardé à être fixée à ce sujet-là.

Avant de partir pour la station de radio, elle avait vu Rita glisser à sa ceinture un pistolet et en dissimuler un second à la cheville. La précision des gestes de l'ex-policieère l'avait complètement rassurée. Rita avait la situation bien en mains et saurait la protéger. Kim n'en doutait plus.

.....

Cette première nuit passée en studio en compagnie de Rita Latendresse prit vite une allure surréaliste. Dehors la tempête, qui menaçait de s'abattre sur la province depuis deux jours, s'était enfin déchaînée. Les circuits téléphoniques débordaient d'appels d'auditeurs qui se transformaient, les uns en reporters météo, les autres en chroniqueurs de la circulation.

"J'appelle de Québec. Ça tombe dru. Un véritable blizzard !"

"Évitez de prendre la route 325. On n'y voit pas à deux pas. C'est très glissant. Je suis camionneur, et j'ai dû m'arrêter dans une halte routière. Je ne peux pas aller plus loin."

Un auditeur plus âgé se remémora la tempête du siècle : "C'était en mars 1971. À Montréal, les gens sortaient en raquettes. Certains se déplaçaient en motoneige. J'étais jeune alors et j'avais dû marcher du centre-ville jusqu'à la maison de mes parents, à Outremont. Pour me réchauffer, je m'étais arrêté dans un restaurant, au coin de Mont-Royal et avenue du Parc. C'était bondé. Tout le monde se parlait et le café était gratuit. Ce sont des beaux souvenirs !"

Pendant les bulletins de nouvelles, Steve faisait un saut en studio avec sa guitare. Il l'avait toujours avec lui, et cette nuit-là, il se transforma en ménestrel des temps modernes pour le plus grand bonheur de Kim et de Rita.

C'était une nuit hors du temps. Magique !

Tellement magique que Kim s'était vite aperçue qu'un "courant d'admiration mutuelle" s'était établi entre Rita et le jeune gardien de nuit. Nul doute là-dessus. L'ex-policier, championne de tir l'arc, tireuse d'élite, spécialiste en arts martiaux et Steve, le punk rebelle, musicien et ceinture noire en karaté flirtaient éhontément !

.....

Quand elles quittèrent le studio, le blizzard faisait rage. Au volant de sa jeep, Rita conduisait en vraie pro, n'empêche qu'elle devait se concentrer pour manoeuvrer adéquatement dans les rues encombrées de chasse-neige. Si bien que ce n'est qu'arrivée à destination qu'elle exprima toute son admiration : " Kim tu es une championne ! C'est incroyable le travail que tu accomplis en studio! Quand on t'écoute, on a l'impression que c'est facile mais quand on te voit à l'oeuvre...Whoaouh !"

"Hem, fit l'animatrice en souriant, je crois que ce n'est pas uniquement ma performance qui t'en a mis plein vue. Je me trompe ?"

"Que veux-tu dire ?"

"Il m'a semblé que Steve et toi... "

"C'est vrai, Steve me plaît. C'est un gentil garçon. Un excellent guitariste. Avec ça, pas mal du tout. Une tête peu banale et puis ... "

"Tu ne le trouves pas un peu jeune ?"

"Il a quelques années de moins que moi... après tout, ce n'est pas la fin du monde !"

"Tu as raison, Rita. Ce n'est vraiment pas la fin du monde, fit Kim, souriant de plus belle.

"Et puis... continua Rita, il possède une maturité étonnante et... j'aime son esprit."

"Ah, seulement son esprit ? fit Kim, en sortant son trousseau de clefs pour ouvrir la porte du condo.

"Bon, d'accord. Je le trouve très sexy. C'est ça que tu veux entendre, hein ? répondit la garde du corps en riant aux éclats. Bien sûr, il aurait intérêt à changer sa coupe de cheveux mais c'est un détail, et je... " Rita s'arrêta net.

Kim venait d'ouvrir la porte et s'appêtait à entrer dans l'appartement quand...

23

"Ne bouge pas, lui intima la garde du corps.

Appelons ça de l'intuition, une impression subliminale ou un sixième sens, on avait pénétré dans le logement en leur absence, Rita en était certaine. Elle dégaina, et son arme à la main, procéda à une inspection complète des lieux avant d'autoriser Kim à entrer.

"Me diras-tu enfin ce qui se passe ? demanda celle-ci, les sens en alerte.

"Quelqu'un est venu ici cette nuit. J'en mettrais ma main au feu. Peux-tu vérifier si quelque chose a disparu." Rita n'avait aucune envie de plaisanter et Kim, qui avait d'abord cru à un excès de prudence de la part de l'ex-policieère, obtempéra sans autre forme de discussion.

Dans sa chambre, elle nota que les tiroirs de la commode, où elle rangeait ses sous-vêtements, ses tee shirts et ses chaussettes, étaient légèrement entrouverts : "On a fouillé dans mes affaires... "

"Tu en es certaine ?"

"Oh, oui ! Vois-tu, j'ai horreur du désordre et mes vêtements sont toujours bien rangés, expliqua l'animatrice. Je constate qu'on a tenté de tout remettre en place, mais sans succès. Tiens par exemple, je ne plie jamais mes tee shirts de cette manière."

"Qui d'autre que toi possède une clé de ton appartement ?"

"Nous conservons un double des clés de chaque condo dans une armoire verrouillée au sous-sol. C'est un règlement d'immeuble auquel nous sommes tous soumis. Comme ça, on peut accéder facilement aux logements en cas d'urgence."

"Et qui a accès à cette armoire ?" Les questions de Rita pleuvaient, précises.

"Les cinq membres du conseil d'administration dont je fais partie."

"Ouais... Tu ferais bien de récupérer le double de tes clés pour le temps que va durer l'enquête. Je vais consulter Alexandre à ce sujet-là."

Absorbées qu'elles étaient, les deux femmes n'avaient pas remarqué une araignée, plus grosse qu'un poing, qui grimpait lentement le long des pieds du fauteuil posé près de la fenêtre. En refermant la porte de la chambre, Kim proposa de faire du café :

"Avant d'arriver, je mourais de faim mais je n'ai plus faim du tout... Je ne sais pas pour toi, Rita, mais pour moi, un café suffira."

L'animatrice respirait bruyamment. Enfuie la nuit magique et hors du temps. Ainsi, l'étau se resserrait. Les appels menaçants, l'affreux cliché de la poupée, le graffiti... Et maintenant, cette intrusion dans son intimité. On avait fouillé dans ses affaires, et assez étrangement, c'était peut-être ce qui la dérangeait le plus.

"Ne t'en fais pas pour la bouffe, Kim. C'est tout à fait secondaire, fit la garde du corps. Tout de suite, elle ajouta : "Un constat doit être établi et nous devons avertir la police. Même s'il ne s'est apparemment rien passé de grave, quelqu'un s'est quand même introduit chez toi en pleine nuit. Il faut absolument trouver qui et pourquoi ?"

"Tu as raison. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne m'habitue pas à cette menace constante et je perds complètement le sens des priorités. J'accorde de l'importance à des choses qui n'en ont pas. En revanche je..." Kim se racla la gorge, incapable de poursuivre.

"Je comprends fort bien. C'est ta façon de résister à la panique. Tu as beaucoup de cran, tu sais, fit Rita, bien consciente qu'une partie de son travail consisterait à maintenir le moral de Kim Lemelin. Il fallait l'empêcher de s'enfoncer dans l'idée qu'elle n'était qu'une victime et rien d'autre. Il n'y avait rien de pire pour dépersonnaliser quelqu'un.

Après avoir avalé une tasse de café, les deux femmes se retirèrent dans leurs chambres.

.....

Rita s'apprêtait à loger un appel au poste de quartier quand elle entendit un hurlement. Ne faisant ni une ni deux, elle se précipita dans la chambre de Kim, pistolet au poing. Celle-ci, tremblante fixait la chose tapie sur l'édredon.

"Bon Dieu ! une tarentule. Mais qu'est-ce que... ?" Rita déchargea son pistolet sur l'énorme bête. Tant pis pour les gens qui militent pour la défense des droits des animaux, pensa-t-elle.

Ensuite, avec les précautions qui s'imposaient, Rita mit les restes de l'araignée dans un sac en plastique, qu'elle referma hermétiquement.

Puis, oubliant l'appel au poste de quartier, elle composa le numéro de cellulaire du lieutenant-détective Alexandre Denis, chef-enquêteur à la division des Crimes majeurs du SPVM.

Avec la tarentule, on venait de passer à une autre étape. Une étape qui inquiétait fortement Rita Latendresse. Et cela dépassait largement les moyens d'un simple poste de quartier.

Il fallait déployer la grande artillerie.

24

Le chef- enquêteur arriva chez Kim Lemelin dans la demi-heure qui suivit.

Quand elle l'aperçut, l'animatrice chercha spontanément refuge dans ses bras. Alexandre Denis la pressa contre lui, puis oubliant toute prudence, céda à l'envie de poser ses lèvres sur la magnifique tête blonde. Il s'était pourtant juré de garder ses distances. Envolées, les belles résolutions. Au diable ! le devoir de réserve, le code de déontologie et tout le bazar.

Une belle femme en détresse, rien de plus efficace pour qu'un homme perde la boussole. Et c'est ce qui arriva, le lieutenant perdit le "sens des proportions". Soudain, il était devenu le preux chevalier qui venait sauver sa belle. Exactement comme dans les romans de chevalerie dont il raffolait, enfant.

Voyant la tournure que prenait la rencontre, Rita Latendresse s'éclipsa discrètement. Repli stratégique qui s'avéra parfaitement inutile puisque, au bout d'un moment, le lieutenant retrouva son "sens des proportions" et Kim le sens de la mesure. Ils se détachèrent l'un de l'autre, bien conscients que ce bref instant de faiblesse ne ferait pas avancer les choses d'un iota.

Prenant ce qu'il croyait être, une saine distance, le lieutenant murmura sur un ton de commisération : "Ma pauvre Kim..."

"Je t'en prie Alexandre, dis-moi que ce n'est qu'un mauvais rêve. Que je vais me réveiller, que... J'ai hâte de pouvoir vivre normalement, gémit l'animatrice d'une toute petite voix.

Le lieutenant se garda bien de lui assurer que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. C'était loin d'être le cas et il ne voulait pas la bercer d'illusions. Kim était une femme trop intelligente pour lui faire cet affront.

Il se borna à lui saisir la main et la tapota d'une manière qui se voulait paternelle : "Es-tu en mesure de me raconter ce qui s'est passé ? demanda-t-il doucement.

"Franchement, lui répondit l'animatrice, je préférerais que Rita te résume la situation. Elle le fera beaucoup mieux que moi. Mes idées sont encore confuses et je... "

Confuses, c'est le moins qu'on puisse dire ! pensa l'animatrice. Elle sentait encore la chaleur enveloppante des bras d'Alexandre et aurait aimé pouvoir s'y blottir, ne serait-ce que quelques minutes de plus. Mais à quoi bon, rêver... Alexandre et elle étaient attirés l'un vers l'autre comme ce n'est pas possible, mais justement, rien n'était possible entre eux. *C'était sans issue...*

Kim Lemelin eut soudain très froid.

.....

Le lieutenant écouta Rita lui faire un récit succinct des événements, fouilla l'appartement de fond en comble et après s'être assuré qu'aucune autre bête indésirable ne trottait dans le condo, il repartit avec le corps du délit. Entendons par là, ce qui restait de l'araignée pulvérisée grâce à la rapidité d'intervention de Rita.

Pendant qu'il louvoyait dans le trafic du matin en direction du Centre d'enquêtes du SPVM, Alexandre Denis se fustigeait. Pourquoi avait-il agi comme un débutant ? Un policier en service n'avait tout simplement pas le droit de se comporter comme il était venu à deux doigts de le faire avec Kim Lemelin. Qu'éprouvait-il pour elle ? Une attraction fatale qui risquait de teinter son jugement ?

Il s'obligea à analyser froidement la situation.

Avant de faire la connaissance de l'animatrice, le lieutenant ne croyait pas au coup de foudre. Une histoire tout juste bonne à faire rêver les lectrices de romans à l'eau de rose, en mal d'aventures sentimentales. Mais... ne voilà-t-il pas que lui-même était frappé de plein fouet. Oui, dès le moment où il avait posé les yeux sur Kim Lemelin, il avait ressenti l'onde choc. Le fichu coup de foudre !

Il s'était dit que ça lui passerait. Et bien, il s'était trompé. Ça ne passait pas. Le sentiment qu'il éprouvait pour la jeune femme était plus qu'un simple désir physique. Kim possédait ce mélange de force et de fragilité qui l'avait littéralement emporté.

Il devait se l'avouer, il était amoureux.

Mais en toute objectivité, le moment était plutôt mal choisi pour jouer les Roméo à la petite semaine. Le lieutenant avait une mission à remplir et ça n'incluait pas la romance. Son devoir de policier était de protéger Kim Lemelin et non de lui conter fleurette, même s'il en mourait d'envie.

Et parlant de devoir, il n'avait toujours pas établi de lien direct entre les meurtres et le harcèlement dont Kim faisait l'objet. Cependant le dernier incident allait bien au-delà de la simple menace. L'araignée n'était certainement pas arrivée là par hasard et il y voyait là, une forme d'attentat. À elle seule, la vue d'un pareil monstre pouvait très bien provoquer un malaise cardiaque. Que la personne ait peur des araignées, ou pas.

Adolescent, le lieutenant s'était momentanément intéressé à l'entomologie et en fouillant dans sa mémoire, il parvint à se rappeler quelques bribes d'une lecture sur les tarentules. Inoffensives pour la plupart, sauf quelques exceptions. Dont la *Théraphosa blondi*.

Oui, oui, c'était bien ça. La *T blondi*.

Une énorme bête d'une envergure de dix pouces environ. Originaire d'Amérique du sud, cette araignée était la plus grosse au monde. Et la plus féroce aussi ! La *T blondi* pouvait dévorer une souris ou si on la provoquait, elle était capable d'amputer quelqu'un d'un doigt, voire d'une main.

Alexandre repensa à la réaction qu'il avait eue à l'époque en voyant la photo du monstre dans une revue. La simple représentation sur papier de cet animal d'enfer avait suffi à mettre fin à son engouement pour l'entomologie. La *T blondi* n'est sûrement pas le genre de bestiole que l'on trouve à l'animalerie du coin, se dit-il. Alors qui, où, quand, comment et pourquoi ?

Autant de questions auxquelles il devrait répondre le plus rapidement possible. Sinon...

Depuis l'époque lointaine de sa frousse d'adolescent, Alexandre Denis en avait vu d'autres. Des atrocités qui dépassaient l'entendement. L'être humain pouvait atteindre des sommets dans la cruauté. Désormais, plus rien ou presque ne l'étonnait.

L'insolite, le bizarre, l'anormal, il en faisait son affaire.

Toutefois, cette attaque à la *T blondi* témoignait d'une imagination délirante. Malgré toute l'expérience acquise au fil des années et peut-être précisément à cause d'elle, le lieutenant attribuait à cet incident une connotation maléfique qui donnait froid dans le dos.

25

Le mercredi suivant, Alexandre Denis et son équipe d'enquêteurs savaient à quoi s'en tenir. Ils avaient affaire à un tueur en série. Les rapports du pathologiste étaient concluants. Les corps retrouvés dans le parking de la CO-OP et sur le Mont-Royal présentaient le même *modus operandi* que celui retrouvé l'été précédent dans un terrain vague.

Pour l'examen du cadavre sur le Mont-Royal, Réjean Bourque avait dû solliciter l'avis d'une collègue du Service d'anthropologie judiciaire. Le corps étant dans un état de décomposition avancée, des précisions sur l'état du squelette s'étaient imposées. Et grâce aux indications qu'elle lui avait fournies, Réjean Bourque était désormais en mesure d'affirmer, hors de tout doute, que les trois jeunes victimes, y inclus celle du Mont-Royal, avaient été horriblement torturées avant de mourir.

Brûlures de cigarettes, entailles plus ou moins profondes faites avec un couteau de chasse, coups multiples portés au visage et sur le corps avec un objet contondant. Le tueur les avait finalement étranglées au moyen d'un garrot. Les dommages internes étaient considérables. Avaient-elles été violées ? Réjean Bourque, avait fourni une réponse qui donnait la nausée : "Oui et non. Pas de trace de sperme mais il se peut qu'un condom ait été utilisé. Chose certaine, un objet coupant a été inséré dans leurs parties génitales. Et ce, du vivant des victimes.

Le pathologiste, n'avait trouvé aucun autre indice. Aucune empreinte révélatrice, aucun poil pubien compromettant. Rien, rien : "La vraie vie, ce n'est pas *CSI MIAMI* " avait-il conclu, maussade.

.....

9h00 le matin, salle de conférences des Crimes majeurs du SPVM.

Alexandre promena son regard autour de la table. Visiblement, les détectives étaient épuisés. Ils étaient à pied d'oeuvre depuis quatre jours et manquaient de sommeil. En dépit des conditions atmosphériques peu clémentes, ils avaient sillonné la ville dans le but de glaner des informations. La récolte était plutôt mince et le moral des troupes s'en ressentait.

Les témoignages recueillis dans la CO-OP et aux alentours n'avaient pas donné grand-chose. Cependant, les enquêteurs avaient noté qu'il régnait une atmosphère de suspicion généralisée chez les copropriétaires. Le malaise était palpable mais au vu des circonstances, tout à fait compréhensible.

Pouvait-on en déduire que les meurtres et le harcèlement à l'endroit de Kim étaient intimement liés ? Que tout partait de l'immeuble à condos ? Rien de moins sûr, pensaient certains. D'autres, Alexandre Denis en tête, tendaient à vouloir concentrer les recherches de ce côté-là.

Tel que convenu, le lieutenant avait rencontré les amies de Kim. Claire Toupin et Giullia Orsini. Si ce qu'elles lui avaient raconté s'avérait, il y avait certainement là, matière à examiner de très près les comportements de quelques-uns des copropriétaires. Quatre en particulier lui paraissaient avoir des agendas cachés. Si bien qu'il se proposait d'avoir avec eux de très sérieuses "conversations".

En attendant, le lieutenant avait tenu à rencontrer personnellement les deux animateurs de radio dont Kim Lemelin lui avait parlé. Celui auquel elle avait succédé, Raymond Préfontaine, n'était évidemment pas heureux d'avoir perdu son poste. Il n'en voulait pas à Kim Lemelin, avait-il dit, mais plutôt au directeur de la station de radio pour la façon cavalière dont il l'avait mis à la porte. Préfontaine avait de solides alibis. De plus, au moment de la découverte du corps dans le parking de la CO-OP, il était en Floride avec sa famille.

Quant à Guillaume Sauvé, l'animateur du week-end, il était bien celui qu'il prétendait être. Un acteur et un professeur d'art dramatique avant tout. Et lui aussi avait produit des alibis. Après avoir soigneusement vérifié les dires des deux hommes, le lieutenant les avait éliminés de la liste des suspects potentiels.

Donc trois meurtres horribles, trois innocentes victimes et pas la moindre idée sur l'identité du coupable. Le tueur n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Oh ! non. Une escalade dans la cadence se produirait inévitablement. C'était là, une des principales caractéristiques des meurtriers en série. Alexandre Denis le savait et frémissait à la pensée de découvrir sous peu d'autres victimes.

Sans oublier la menace qui pesait sur Kim Lemelin.

Serait-elle la prochaine sur la liste ?

26

Idéalement, pour partir à la chasse au tueur en série, il est préférable de ne pas être en plein hiver au sortir d'une tempête de neige, être physiquement en forme, avoir l'esprit alerte et un minimum d'expérience dans le domaine. L'équipe du lieutenant ne réunissait aucune de ces conditions.

Les rues étaient encombrées de chasse-neige et la circulation infernale. Les détectives étaient épuisés et surtout, avaient peu d'expérience dans la traque et la capture du tueur en série. Depuis le début du meeting, il eut fallu être aveugle pour ne pas voir les visages fermés des enquêteurs. Et sourd pour ne pas entendre leurs murmures mécontents.

Or, Alexandre Denis n'était ni sourd ni aveugle. Alors, comment donner un nouveau souffle à cette bande de détectives épuisés et peu réceptifs ? Devait-il s'excuser de leur infliger un travail ingrat fait de tâtonnements, d'hypothèses qui tenaient plus ou moins la route, de beaucoup plus de reculs que d'avancées. *Non, il n'en était pas question.*

Chercher, se tromper, éliminer, recommencer constituaient l'essence même du boulot d'enquêteur, tempête de neige ou pas. Mais et c'était un fait, à Montréal et au Québec, des tueurs en série, il n'y en avait pas tant que ça. En tout cas, certainement pas autant qu'aux États-Unis, où il y en avait treize à la douzaine. Cela ne voulait pas dire que de l'autre côté de la frontière, on les pinçait tous. Loin s'en fallait.

Sauf que pour les membres de l'équipe du lieutenant, le tueur en série était un phénomène relativement nouveau et la fatigue aidant, c'était un peu comme si on leur avait demandé de résoudre la quadrature du cercle.

"Avec les informations dont nous disposons, fit le lieutenant, nous sommes en mesure de circonscrire notre champ d'action." Il avait, croyait-il, une bonne nouvelle pour eux : "On sait enfin de quel type de garrot le tueur s'est servi pour étrangler ses victimes. Il s'agirait d'un garrot à l'ancienne. Chose qui en un sens peut nous aider à..."

"Heu, ça mange quoi en hiver, ce truc-là ? demanda quelqu'un en étouffant un bâillement.

La mauvaise foi était définitivement au rendez-vous. Alexandre Denis soupira mais ne se démonta pas pour autant. Il entreprit de décrire l'objet en question. Et pour que certains cerveaux ramollis puissent se brancher sur le deux-cent-vingt, il prit la peine d'articuler chaque mot : "C'est un moyen de strangulation... on... complètement tombé... é... en désu... ét... ude."

Son exercice d'articulation ayant réussi à soulever un minimum d'intérêt, le lieutenant ajouta : "Vous n'avez pas oublié l'inconnue du terrain vague de l'été passée. On s'était posé la question au sujet des marques laissées sur son cou. Et bien, c'étaient les marques d'un garrot à l'ancienne."

Quelques têtes s'inclinèrent. Personne n'aimait les enquêtes non résolues. Et celle-là, moins que les autres. "Alors, continua Alexandre, ce garrot à l'ancienne est une sorte de collier de fer qu'on serre au moyen d'une vis et qu'on utilisait en Espagne jusqu'au début du siècle dernier. De nos jours, cet instrument de supplice est devenu une curiosité, un objet de collection. On en trouve encore dans quelques musées bien sûr. Peut-être même aussi dans certains commerces clandestins et..."

Zzzzzzz... Quelqu'un roupillait ! Pas possible, songea le lieutenant. Et les autres, que faisaient-ils, pendant ce temps ? Et bien, il l'écoutaient avec autant d'intérêt que s'il leur avait décrit une compétition de curling aux Jeux Olympiques d'hiver.

Hum ! Alexandre Denis prit une grande respiration. Il avait des choses à préciser et il les préciserait envers et contre tous, *merde !* : "Évidemment, cet instrument n'est pas en vente libre, fit-il en lorgnant son "public en délire".

Pas de réaction, que de vagues murmures.

"À ma connaissance, trois meurtres commis avec un appareil de ce type-là, c'est une première au Canada. C'est dire que notre tueur en série ne manque pas d'imagination et de moyens, disons, occultes pour se procurer un pareil engin. Donc..."

"Bordel de merde, c'est quoi c'te maudite histoire de tueur en série et de garrot à l'ancienne ? De la bouillie pour les chats ! On se croirait dans un film de série B."

Quelques rires fusèrent.

Qui venait d'interrompre le chef -enquêteur de si "brillante" façon ? Nul autre que ce cher Duclos. Fidèle à lui-même, l'aîné du groupe cherchait la bagarre. Le lieutenant le regarda froidement. Cheveux gris en brosse, une tête de bouledogue, des biceps de boxeur. Duclos avait tout à fait le physique de l'emploi. Un matamore et un pisse-vinaigre qui n'avait qu'une idée en tête, lui mettre les bâtons dans les roues, saper son autorité à tout prix. Déjà sa remarque faite sur un ton persifleur rencontrait chez certains de ses collègues prompts à se rebiffer, une approbation tacite.

Le problème avec Duclos, c'était qu'il ne digérait tout simplement pas le fait qu' Alexandre Denis, un homme plus jeune que lui, ait accédé à un poste qu'il convoitait depuis des années. Le type ne ratait pas une occasion de se moquer des méthodes du lieutenant et était même allé jusqu'à le qualifier de : "Grand dadais qui ne connaît rien à rien".

Si bien que le lieutenant avait parfois une furieuse envie de lui foutre son pied au cul. Bien entendu, il n'en faisait rien mais ce n'était pas faute d'y penser. En plus d'être un fier-à-bras, Duclos était, dans le langage du métier, le genre de flic à "planter de la preuve".

La méthode consistant à laisser un petit quelque chose de compromettant chez un type soupçonné d'un crime et bingo, le tour était joué.

Les arrestations musclées ne lui faisaient pas peur non plus. Quelques années auparavant, Duclos avait même fait l'objet d'une enquête interne pour l'emploi de "force excessive" lors d'un interrogatoire.

En bref, l'énergie négative qu'il dégageait pouvait avoir des effets désastreux sur une équipe épuisée, déçue et fragilisée. Voyez-vous, être à la tête d'une équipe d'enquêteurs aux ego à fleur de peau était une tâche exigeante. Il fallait savoir manier la carotte et le bâton à bon escient.

Cette fois, le lieutenant opta pour le bâton : "Cette enquête, fit-il sèchement, ne sera pas une sinécure. Nous allons devoir y mettre du temps et de la sueur. Un coupable fait sur mesure, ça n'existe tout simplement pas. Si vous ne le saviez pas, et bien, apprenez-le".

Il fit une pause, histoire de vérifier comment "le bâton" avait opéré.

Dans la pièce, on aurait entendu une mouche voler. Mais comme on était l'hiver, il n'y avait pas l'ombre d'une mouche dans la pièce. En tout cas, s'il y avait une ombre quelconque qui planait dans le local, ça devait plutôt être la menace d'une attaque de débilité profonde et généralisée ! Si bien que dans un ultime effort pour stimuler les neurones de tous ces "ardents défenseurs" de la Loi et l'ordre, le lieutenant crut bon ajouter une touche de prêchi-prêcha à son propos :

"Je compte sur votre perspicacité et votre ténacité, dit-il, pour que nous puissions, une fois de plus, nous en sortir honorablement. Nous devons débarrasser la société de ce dangereux psychopathe. Le coffrer et jeter les clés de sa cellule dans le fleuve s'il le faut. Ça vous va comme ça ?"

Le lieutenant avait été lamentable mais n'en n'éprouva aucune honte. Il n'attendait pas d'applaudissements. Il n'en eut pas. Mais qu'importe ! Son petit laïus moralisateur et farci de clichés éculés avait tout de même eu le résultat escompté.

Autour de la table, Duclos ne grognait plus, celui qui ronflait ne ronflait plus, ceux et celles qui bayaient aux corneilles en rêvant de se retrouver dans les bras de Morphée ou dans les bras de Dieu sait qui, s'étaient subitement réveillés.

On pouvait enfin passer aux choses sérieuses.

27

"Lieutenant, on a identifié la victime retrouvée dans le stationnement de la CO-OP."

Celui qui venait d'entrer en trombe dans la salle de conférence, était l'agent préposé à la réception : "Je viens d'avoir un appel de la morgue et c'est bien la jeune fille dont les parents nous avaient signalé la disparition la semaine passée. "

"Ah, enfin, ce n'est pas du luxe ! s'exclama le lieutenant et du même souffle : "Il va nous falloir rencontrer les parents et plus vite ce sera fait, mieux ce sera. Également, il nous faut les noms des amis de la victime. Connaître son emploi du temps avant sa disparition."

Décidément, au plan du contenu, Alexandre Denis avait connu des jours plus glorieux.

Ne voilà-t-il pas, qu'après avoir infligé aux membres de son équipe une tirade qui ne lui vaudrait certainement pas un prix d'éloquence, il leur rabâchait l'ABC de la marche à suivre quand une victime venait d'être identifiée !? Mais comme la nouvelle était la première véritable avancée dans le dossier, personne ne songea à s'en formaliser. Pas même Duclos.

Emporté par son désir d'aller de l'avant le plus rapidement possible, le lieutenant se tourna vers les sergents-détectives Guy Lambert et Marie Garneau : "Vous deux, vous allez rendre visite aux parents."

Marie Garneau, une recrue au potentiel prometteur et Guy Lambert, une valeur sûre. Toujours prêts à s'impliquer sans grogner. Avec eux, la devise "protéger et servir" prenait tout son sens. Même que c'était toujours eux qui se proposaient pour préparer le café.

Quoique dans ce cas précis, l'exemple était boiteux.

En fait, ce n'était pas tellement pour "servir" que Garneau et Lambert faisaient le café mais bien, parce que le reste de l'équipe était incapable d'en préparer du buvable. Comme quoi, même les meilleurs sont capables de petits calculs, pas vrai !

N'empêche que pour interroger les parents d'une victime, un rôle délicat s'il en fut, les sergents-détectives Garneau et Lambert étaient les personnes qu'il fallait. Tous deux sauraient trouver les mots qu'il faut. La bonne attitude. De l'empathie, ils en avaient à revendre et le lieutenant leur faisait entièrement confiance.

Une tâche, il ne confierait plus jamais à Duclos, par exemple.

Alexandre Denis n'avait pas oublié les problèmes que le sergent-détective lui avait causés récemment. En effet, une plainte avait été logée aux Droits de la personne par un père éploré dont le fils venait d'être retrouvé assassiné. Duclos s'était montré odieux avec le pauvre homme allant même jusqu'à l'accuser d'avoir tué son fils. Or, cette fois-là, Duclos n'avait pas eu le temps de "planter de la preuve" puisque deux jours plus tard, le véritable meurtrier était arrêté.

Depuis cet épisode déplaisant, le lieutenant se gardait bien de lui confier des missions qui exigeaient un maximum, voire, un minimum de doigté. "Porter des accusations, parce que ça nous arrange, ne se fait tout simplement pas, avait-il dit à Duclos dans une "conversation" très privée qui avait tourné au vinaigre, bien entendu.

.....

Le lieutenant termina la session en distribuant les tâches.

Ce n'était pas aussi excitant qu'une distribution de prix à la fin d'une année scolaire mais c'était assurément plus utile. Entre autres, il s'agissait de se renseigner sur la provenance du fameux garrot. Par ailleurs, il fallait aussi trouver d'où venait la fameuse tarentule "assassinée" chez Kim Lemelin.

"Pourquoi pas une visite à l'Insectarium de Montréal ? proposa quelqu'un.

"Je pense que nous aurions plus de succès en nous adressant au Musée d'Histoire naturelle ou peut-être au Biodôme, fit Alexandre Denis. Et c'est en souriant qu'il fournit une explication que personne ne réclamait mais qu'il offrit généreusement :

"Voyez-vous, les araignées ne sont pas considérées comme des insectes. Elles ont huit pattes alors que les insectes en ont six. Ce sont des animaux arthropodes au même titre que les insectes, sauf qu'elles se rapprochent davantage des crustacés par leurs articulations."

"Wouah, vous avez l'air d'un connaisseur ! Où avez-vous pêché ça, lieutenant ! persifla Duclos. *Qui d'autre ?* Alexandre Denis ignora l'impertinence : "C'est une longue histoire, se borna-t-il à dire. Il se revoyait adolescent à potasser des livres d'entomologie.

Mais son intimité, pas touche ! Surtout pas devant cet escogriffe de Duclos.

Rapidement il enchaîna : "Je veux également qu'on me sorte tout ce qu'on peut trouver sur les quatre individus suivants : Frédéric Dumas, Alain Grandbois, Paul Gendron et Jérôme Letellier. Ils sont tous des copropriétaires à la CO-OP. Ceux-là, il faut les scruter à la loupe. Furetez dans leur passé. Interrogez discrètement leur entourage. Allez sur leurs lieux de travail et..."

Retombant dans ses ornières, le lieutenant mâchait la besogne à ses coéquipiers et quelques sourcils se froncèrent. Estimant sans doute que ce n'était pas le moment de ménager les susceptibilités de tout un chacun, il continua sur le même tempo :

"On a un mandat pour examiner leurs appels téléphoniques, leurs courriels et leurs comptes Twitter et Facebook. C'est peu mais, pour l'instant, c'est mieux que rien. Et souvenons-nous que même les détails les plus insignifiants font parfois toute la différence."

Ensuite, il s'adressa au sergent Liliane Thomas.

Liliane était la seule dans l'équipe qui avait une formation d'informaticienne-analyste. Toute menue, à vingt-huit ans, le sergent Thomas en paraissait à peine seize. Elle arborait une coupe de cheveux, que ses collègues féminines qualifiaient "d' intello-punkette".

Le lieutenant n'était pas certain de savoir ce que ça voulait dire exactement mais, qu'importe. Il avait fini par s'habituer au style un peu spécial de la policière. *Parce que spécial, il l'était, son style !* Du côté droit, elle avait le crâne rasé alors que de longues mèches de cheveux pendouillaient de l'autre côté. Mèches dont la couleur pouvait varier selon les humeurs de la policière. Bleu électrique, vert pomme, rose flash.

À ce rythme, toute la gamme du prisme solaire risquait d'y passer, pensait Alexandre Denis. C'était, lui avait-on dit, le dernier cri en termes de coiffure. *Eh ben, dis-donc !* Pour compléter le tout, elle portait des lunettes rondes sur le bout du nez, qu'elle avait mutin. *Coquetterie ou nécessité ?*

De toute manière, le lieutenant avait renoncé à comprendre. Il acceptait Liliane telle qu'elle était et l'aimait bien : "Liliane, la balle sera dans ton camp pour beaucoup de ces démarches. Y inclus, une recherche exhaustive sur les amateurs de tarentules et les détenteurs potentiels de garrots espagnols. Peux-tu faire vite ? "

"Vous pouvez compter sur moi, lieutenant. Dans deux jours nous devrions avoir fait un bon bout de chemin." Le sergent-détective Liliane Thomas n'était pas feignante. On pouvait compter sur elle.

"Parfait. Alors, merci à tous. On se revoit vendredi matin."

28

Quand le lieutenant revint à son bureau, une pile de messages téléphoniques l'attendait. Celui sur le dessus de la pile provenait du chef de police de Magog, un ami de longue date qu'il n'avait pas vu depuis un moment. Ce fut lui qu'il rappela en premier : "Je suis content de te parler Maurice... Quoi de neuf ?"

"Bah, la routine quoi ! N'oublie pas que j'ai quatre enfants. Et je t'annonce qu'il y en a un cinquième en route."

"Sacré Maurice va ! Tu ne chômes pas. "

"Que veux-tu, je me dévoue pour la nation ! Le Québec qu'on aura un jour !"

Maurice Dagenais, un séparatiste convaincu, laissait rarement passer une occasion de plaider pour la cause. Mais ce coup-ci, Alexandre Denis sentit que Maurice n'appelait pas pour ça. Si bien qu'il ne fut pas fâché d'échapper à un discours qu'il avait maintes fois entendu. Un discours, dont il n'était plus tout à fait certain qu'il s'appliquât encore au Québec des années 2000.

Non pas que le lieutenant fût fédéraliste à tous crins , sauf qu'il lui semblait, que désormais, les vrais problèmes étaient ailleurs. La mainmise des grandes banques et des multinationales sur l'économie des pays industrialisés et la faiblesse des élus censés contrôler la situation, le préoccupaient bien autrement. Les États- Unis, la France, l'Espagne, la Grèce. C'était la débâcle.

Un Québec indépendant serait-il à l'abri de cette lame de fond ? Pas sûr.

"Je t'appelle pour une raison bien précise, expliqua Maurice. Il paraît que vous avez affaire à un tueur en série à Montréal et je..."

"À ce que je vois, les nouvelles vont vite. La presse n'est pas encore au courant."

"J'espère, Alexandre, que tu ne te fais pas d'illusion à ce sujet-là. Tu sais très bien qu'il y a toujours des fuites dans nos services."

"Je sais, je sais. Mais tout de même..."

"Écoute... J'aimerais bien discuter plus longuement avec toi, mais j'ai très peu de temps. Alors si tu permets, je vais aller droit au but. Ton histoire de... ça m'a rappelé une affaire qui remonte à l'année passée. Une jeune fille retrouvée morte sur une route secondaire près de Magog. Elle avait... "

Maurice Dagenais décrit l'état du corps : "... été violée, atrocement mutilée, étranglée et..." Puis, il résuma les diverses étapes d'une enquête qui piétinait : "On n'a jamais réussi à l'identifier et le meurtrier court toujours. Je me suis demandé s'il pouvait y avoir un lien avec votre affaire."

"Hum ! c'est possible. Peux-tu nous faire parvenir une copie du dossier ou du moins... "

"Mais oui, si tu penses que ça peut correspondre à... "

"Je n'en sais rien, mais envoie-moi une copie et on verra bien. Je t'en donnerai des nouvelles." Après avoir promis à son copain de lui rendre visite l'été suivant, histoire de prendre un pot tout en faisant griller des hamburgers sur le BBQ, Alexandre Denis raccrocha, songeur.

Une quatrième victime ?

Secouant la tête, il prit connaissance des autres messages. Plusieurs en provenance de son supérieur, le commandant Brière. *Oups !* Ça risquait d'être désagréable, il en aurait mis sa main au feu. Prenant sa patience à deux mains, il composa le numéro.

.....

"Alexandre enfin, c'est pas trop tôt ! Ma secrétaire t'a laissé quatre messages. Je te signale que, jusqu'à preuve du contraire et au cas où tu aurais tendance à l'oublier, je suis toujours ton chef. Je m'attends donc à un minimum d'égards de ta part."

Le ton était acerbe au possible .

"J'ai convoqué une conférence de presse pour demain matin. Je veux que tu y participes et c'est un ordre, Alexandre." Depuis qu'il occupait le poste de commandant, Brière avait changé. De moyennant agréable, qu'il avait été, il était devenu proprement insupportable.

Brière avait été l'un des meilleurs enquêteurs à la Division des Crimes majeurs et il aurait dû en rester là, pensait le lieutenant.

Oui, Brière avait un meilleur salaire, davantage de pouvoir, *mais était-il plus heureux ?* À en juger par l'impatience qui était devenue sa marque de commerce, le lieutenant en doutait fortement : "La situation est critique, j'en conviens, fit-il conciliant. Mais, croyez-vous judicieux de parler d'un tueur en série, ça risque de créer un vent de panique et... "

Avant, Alexandre Denis tutoyait Brière, mais depuis qu'il était devenu son supérieur immédiat, il le vouvoyait. On avait le sens de la hiérarchie dans la boîte et veut veut pas, Alexandre s'y pliait, sans tomber dans la flagornerie, bien sûr : "Et puis le tueur aura beau jeu. Il se méfiera, redoublera de prudence et..."

"La rumeur court déjà dans la presse, rétorqua Brière, et les journalistes ne vont pas lâcher prise. Si on continue à ne rien dire, ils finiront par nous accuser de quelque chose. De quoi ? Probablement d'avoir mis la population en péril... d'avoir manqué de transparence et blablabla... "

Le lieutenant dut reconnaître que Brière n'avait pas tort. Il l'admit, mais du bout des lèvres : "Mouais... nous pourrions profiter de l'occasion pour servir un avertissement aux jeunes filles. Leur recommander d'éviter de sortir seules. Ça donne rarement de bons résultats, mais bon..."

"La population a le droit de savoir, Alexandre."

La population... allons donc ! Le lieutenant connaissait assez bien son chef pour savoir qu'il s'en fichait pas mal de la population. Ce qui comptait pour Brière c'était de satisfaire les médias, avant tout. Ne fallait-il pas nourrir la bête médiatique, de plus en plus vorace. Sur ce plan, comme sur beaucoup d'autres, le lieutenant et son chef étaient souvent en désaccord.

Alexandre trouvait que certains journalistes poussait le bouchon un peu trop loin à son goût. Brière, lui, pensait exactement le contraire. Au téléphone, les deux hommes ferrailèrent un moment sur le thème des médias. Finalement, à bout d'arguments, Brière en vint à ce qui aurait dû être le seul objet de leurs "échanges" ce matin-là. À savoir, où en était l'enquête.

"On raconte quoi à la presse, demain ? s'enquit l' irascible commandant.

Typique ! Il convoque une conférence de presse sans même savoir ce qu'il va raconter.

Alexandre se retint de dire une méchanceté, mais de justesse. C'est tout de même en soupirant qu'il briefa son chef sans oublier de mentionner l'appel de Maurice Dagenais.

"Ce que tu m'apprends- là, répondit Brière, signifierait que le tueur ne se limite pas à Montréal. Dans ce cas, nous allons devoir faire appel à la Sûreté du Québec."

"Attendons de voir ce que Maurice Dagenais va nous envoyer, objecta le lieutenant. D'ici là, ça demeure notre enquête et pas celle de la SQ."

Alexandre Denis n'avait rien contre les flics de la SQ mais, pour l'avoir vécu à quelques reprises, il savait que les querelles de juridiction provoquaient des frictions entre les deux corps de police. Évidemment, quand les circonstances l'exigeaient, chacun y mettait du sien, sauf que présentement, il ne pensait pas en être rendu-là : "Peut-être qu'après tout, le meurtre de Magog n'a rien à voir avec notre affaire, plaïda-t-il.

"OK, tu as raison, Alexandre. Pour l'instant on garde ça dans la famille. La SQ peut attendre."

Brière qui s'inclinait, et bien dis-donc ! Le lieutenant se demanda s'il n'avait pas la berlue.

La voix du commandant s'était faite plus coulante, si tant est que le terme s'appliquât à son timbre toujours un peu rugueux : "Fais pour le mieux, Alexandre. Mais n'oublie pas la conférence de presse, je compte sur toi. Et de préférence, avec le sourire. Fais un effort, veux-tu ! "

Mouais... Le lieutenant détestait les conférences de presse et tout le battage autour. Brière le savait pertinemment. Alors pourquoi insistait-il pour l'avoir à ses côtés ?

À ce sujet-là, Alexandre Denis avait une hypothèse qui était probablement assez juste. Brière protégeait ses arrières au cas où l'enquête tournerait mal. Comme ça, il aurait sous la main un bouc émissaire et pourrait toujours dire : C'est pas moi, c'est lui !

Bon, à la décharge de Brière, son rôle, essentiellement bureaucratique et politique, ne devait pas être facile tous les jours. Il subissait des pressions constantes. Les médias, l'administration municipale sans oublier le ministère de la Sécurité publique.

De quoi avoir des aigreurs d'estomac. D'ailleurs, c'était bien connu dans la Division, Brière croquait des pastilles antiacides à longueur de jour. À le voir aller, ça ne donnait pas le goût de briguer un poste de commandant. En tout cas, Alexandre Denis n'en éprouvait aucunement le désir.

Non monsieur !

"OK, concéda-t-il. J'y serai à votre fichue conférence de presse. Et si vous y tenez... avec le sourire !" C'était une concession que le lieutenant n'avait pas le choix de faire, mais qu'il se payait le luxe de faire sur un ton de commisération.

Brière raccrocha, sans même lui souhaiter une bonne journée.

Entre les deux hommes, les rapports étaient rarement au beau fixe.

29

Pendant que le lieutenant et son chef cultivaient leurs "rapports harmonieux", quelqu'un s'énervait dans un certain appartement de la CO-OP.

Et si les deux flics avaient entendu ce que disait le quelqu'un en question, ils auraient dressé l'oreille. Et peut-être même qu'ils auraient complètement perdu l'envie de se chamailler pour des niaiseries. Chose certaine, ni l'un ni l'autre n'aurait souri.

"Tu as remarqué qu'elle ne sort jamais sans être flanquée de cette grande noire qui n'a pas l'air commode."

, "C'est une garde du corps, ma chérie."

"Et puis, il y a ce détective qui est toujours fourré chez-elle."

"Qui t'a dit que les choses seraient faciles ?"

"Qu' est-ce qu'on peut faire alors ? Je ne veux pas qu'elle s'en sorte à si bon compte."

"Chérie, nous trouverons bien un moyen. Sois patiente. Dans tout système, il y a toujours une faille. Calme-toi et viens plus près de moi, très chère. J'ai une petite surprise pour toi."

"Oh, toi et tes surprises. Il n'y a pas à dire, pour m'amadouer, tu as le tour ! Mmmmmm... "

30

En février, Jérôme Letellier fut officiellement accusé de harcèlement téléphonique et de menaces de mort à l'endroit de Kim Lemelin. L'homme tenta de nier mais la preuve contre lui était accablante.

Ça n'avait pas été facile de le piéger. Le type était très prudent. Il logeait ses appels à partir de différents point de chute dans la ville et quand il appelait la nuit, il utilisait le téléphone portable de sa femme, lequel était enregistré sous un nom d'emprunt. Donc pas vu, pas pris, hein !

Un jour, se croyant à l'abri, Letellier devint négligent et il logea un appel depuis son bureau. Ce fut un coup de fil de trop. Le type était malin mais pas au point de déjouer indéfiniment des limiers résolus à lui mettre la main au collet.

La femme de Letellier fut détenue pendant quelques heures mais faute de preuves suffisantes pour l'accuser de complicité, on dut la relâcher. Infirmière et travaillant de nuit dans un hôpital, elle laissait son téléphone portable à la maison. Il était donc plausible qu'elle ait tout ignoré des "activités parallèles" de son mari.

Dans la foulée, les enquêteurs découvrirent que Letellier n'en était pas à ses premières armes en matière de harcèlement. Avant d'être muté à Montréal pour le ministère du Revenu, il travaillait au bureau de Sherbrooke. Une employée, sous ses ordres, avait porté plainte contre lui. Comme il était haut placé dans la hiérarchie, l'affaire avait été étouffée.

Et Letellier, relocalisé à la succursale de Montréal où il détenait présentement un poste de cadre supérieur. Quant à l'employée, elle avait été remerciée de ses services !

Et depuis ce temps, la pauvre avait beaucoup de mal à se trouver un travail régulier. Elle avait osé dénoncer un supérieur et du coup, beaucoup de portes s'étaient fermées pour elle. Comme par hasard ! Inutile de dire que, rejointe à son domicile, l'ex-employée se montra toute disposée à témoigner contre le "sympathique" personnage.

.....

Letellier finit par reconnaître le harcèlement téléphonique mais nia catégoriquement l'envoi de la photographie. Quand il fut question du graffiti menaçant sur la voiture de Kim Lemelin et de la tarentule dans son condo, il jura tout ignorer de ces deux histoires.

N'empêche qu'une perquisition effectuée dans le logement de l'ignoble personnage permit de découvrir du matériel pornographique impliquant des violences sexuelles envers les femmes. De surcroît, un examen de son ordinateur personnel, révéla qu'il était inscrit sur un site de pornographie juvénile. Ce qui fut loin d'arranger les choses pour le bonhomme.

Le juge, saisi de l'affaire, voulut en faire un cas d'espèce. Il lui refusa tout cautionnement. Trop souvent ce genre d'individus bénéficiait d'une libération sous promesse de comparaître et le magistrat avait tenu à préciser, qu'il "trouvait cette procédure inadmissible".

Par la suite, les enquêteurs apprirent que quelques années auparavant, la fille aînée du juge avait été harcelée, puis violée. Celui qui avait fait le coup était un récidiviste et purgeait présentement sa peine. N'empêche qu'il avait commis un crime qu'un père, digne de ce nom, n'oublie pas. Et quand ce père est juge et bénéficie d'un pouvoir que d'autres n'ont pas, et bien, il s'en sert. Voila !

Et ce n'était certainement pas le lieutenant et son équipe qui le lui reprocheraient.

Letellier fut donc incarcéré jusqu'à procès.

31

"Un trou de cul de moins en liberté, avait commenté Duclos. Venant de lui, c'était assez cocasse mais, pour une fois, le lieutenant était du même avis que son redoutable collègue.

Bon cela dit, dans l'équipe on ne pavoisait pas pour autant. Les détectives n'avaient aucune preuve tangible que Letellier fût le tueur en série qu'ils recherchaient. Et ce n'était pas faute de ne pas l'avoir cuisiné pendant des heures. Son emploi du temps avait été examiné sous toutes les coutures et les dates ne correspondaient pas au déroulement séquentiel des meurtres.

Conclusion : Kim Lemelin était débarrassée de son harceleur mais probablement pas à l'abri d'un tueur. Il fut donc décidé, en accord avec l'animatrice et sa garde du corps, de maintenir auprès d'elle une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

.....

L'arrestation de Jérôme Letellier fit grand bruit dans la CO-OP.

Comme souvent en pareil cas, certains s'étonnaient : "Jamais je n'aurais cru ça de lui... C'est bien pour dire, hein !... On ne sait jamais à qui on a affaire."

D'autres se permettaient de passer des réflexions désobligeantes à l'endroit de Kim Lemelin. "Elle l'a sans doute cherché... Mais pour qui se prend-elle donc ?... C'est ça qui se produit quand on joue à la vedette... C'est un coup monté contre ce pauvre Letellier. "

Indifférente à tout ce papotage, Kim respirait un peu mieux, mais guère mieux. Si Letellier disait vrai et qu'il n'avait rien à voir avec la photo, la tarentule et le graffiti , alors qui ? Qui voulait sa mort ? La menace était toujours là...

L'animatrice continuait à être en proie à des émotions aussi fortes que contradictoires. Au milieu de ses déboires, elle avait, et ce n'était pas rien, trouvé de véritables amis. Des gens dont elle ne soupçonnait même pas l'existence un an auparavant. Rita, Steve, Claire et Giullia. Des êtres généreux, fous et merveilleux. Des êtres d'exception qu'elle aimait et qui le lui rendaient au centuple.

Et puis, il y avait Alexandre. Alexandre qui téléphonait tous les jours pour prendre des nouvelles. Ils ne "sortaient pas ensemble" à proprement parler mais quand il le pouvait, Alexandre faisait un saut à l'appartement pour "jaser" un peu.

Sans doute exacerbés par le climat de menace qui planait autour d'eux, les sentiments que l'animatrice et le policier éprouvaient l'un pour l'autre évoluaient rapidement. Enfin... sentiments... Appelons ça du désir, pour le moment. Les regards gorgés de sous-entendus qu'ils échangeaient, en faisaient foi. Tant et si bien que lieutenant, toujours soucieux de mettre les choses en perspective, même quand elles étaient évidentes, éprouva un jour le besoin d'établir certains paramètres :

"Au même titre que les médecins avec leurs patients, avait-il dit à Kim, je dois éviter toute promiscuité avec un témoin ou toute autre personne impliquée dans une affaire policière. Mon serment d'office me l'interdit. Le devoir de réserve, tu comprends."

Ah ! pour comprendre, Kim comprenait. L'heure n'était définitivement pas aux galipettes. D'autant que, malgré la sollicitude que lui témoignait son entourage, malgré la présence de Rita Latendresse à ses côtés, l'animatrice n'arrivait pas à oublier la peur. Une peur abjecte, débilitante. Elle fonctionnait comme une automate.

Son travail, qui jusqu'alors la passionnait, était subitement devenu une corvée. Pis encore, elle avait développé des toques. Par exemple avant de se coucher, elle s'était mise à vérifier, deux fois plutôt qu'une, la fermeture des portes et des fenêtres, à regarder sous le lit de crainte d'en voir surgir un monstre. Une manie qu'on lui passait quand elle était enfant mais... difficilement acceptable chez une femme de trente deux ans ! C'était proprement humiliant.

Obsédée. Elle devenait obsédée. *Comment en était-elle arrivée là ?* Elle était venue à Montréal la tête pleine de rêves. En conquérante. Et ne voilà-t-il pas qu'elle était en passe de devenir une petite chose craintive et geignarde à l'imagination complètement délirante.

Elle commençait même à penser que la peur avait une odeur. Elle croyait la sentir sur ses vêtements, dans ses cheveux. La nourriture lui donnait la nausée. Elle perdait du poids à vue d'oeil. Elle rêvait d'araignées géantes, de poupées aux yeux crevés, d'êtres tentaculaires et sans visages. Bref, rien qui procurât un sommeil réparateur !

Kim Lemelin avait l'impression d'être lentement dépossédée de sa vie. Certes, il y avait pire. Il y a toujours pire. Quand on se compare on se console, se répétait-elle ad nauseam.

.....

Dans ce marasme, il y eut, tout de même, quelques embellies.

Comme le soir où ils étaient sortis toute la bande pour célébrer l'anniversaire de Claire Toupin. Giullia Orsini, sa compagne, avait tout organisé. L'avocate, d'origine italienne, avait un lointain cousin, propriétaire d'un restaurant dans la petite Italie, le ***Bel Canto***.

Et c'était là qu'ils s'étaient tous retrouvés. Kim, Claire, Giullia, Steve qui accompagnait Rita. (Eh ! oui) Quant au lieutenant, malgré son horaire chargé, il avait trouvé le moyen de se libérer pour quelques heures. Si bien qu'il s'était joint à eux à la dernière minute.

Une surprise pour Kim Lemelin qui eut du mal à dissimuler sa joie quand elle le vit arriver. D'autant que lorsqu'il prit place à ses côtés et posa discrètement sa main sur la sienne, Kim sut que c'était surtout pour elle qu'il s'était déplacé. Et sa main délicate devint toute moite dans la grande main qui pressait ses doigts.

Puis ce fut le repas.

Tout le monde aime la cuisine italienne, mais celle du ***Bel Canto*** était particulièrement savoureuse. Et que dire du dessert, un immense gâteau, gracieuseté du patron !

Et quand vint le temps de souffler les chandelles, le patron, son personnel ainsi que les autres clients du restaurant prouvèrent que le *Bel Canto* portait bien son nom. Tous ces amoureux du bel canto se joignirent à leur table pour chanter en chœur :

"Ma chère Claire...c'est à ton tour de te laisser parler d'amour... "

Très émue, l'incorrigible bavarde resta sans voix. Après cette sérénade impromptue, le patron offrit généreusement une tournée de digestifs à toute la salle. C'était une soirée où la spontanéité avait sa place. Le genre de soirée que Kim Lemelin appréciait beaucoup.

Ce soir-là, l'animatrice parvint presque à oublier qu'elle était peut-être une morte en sursis.

32

Le mois de février tirait à sa fin et l'hiver ne donnait aucun signe d'essoufflement. Un froid sibérien accompagné de vents violents forçait les piétons à hâter le pas. Hormis la présence de quelques sans-abris, les rues étaient pratiquement désertes.

Rue Bonsecours, deux vagabonds avaient élu domicile sous un porche... Et une nuit, ce sont eux qui découvrirent le corps. Encore une fille très jeune affreusement mutilée.

Une fois de plus, le tueur avait frappé.

La scène de crime était surréaliste ou si vous préférez, hyper réaliste, c'est selon. Dans le petit matin glacial, les enquêteurs se mouvaient comme des acteurs dans une mauvaise pièce de théâtre. Des spectres dans un décor d'un autre âge, d'un autre temps.

Y avait-il des tueurs en séries, il y a deux ou trois siècles ? À quand remontait cette notion ? Jack l'éventreur, c'était quand exactement ? *Ah, oui...* vers la fin du dix-neuvième siècle et encore c'était à Londres. En tout cas, c'était le premier tueur en série répertorié.

Comment faisaient les flics de cette époque ? Ils n'avaient pas tout l'équipement, les puissants projecteurs et tout le reste. *À quoi pouvaient bien ressembler leurs scènes de crimes ?*

Toutes ces réflexions, les enquêteurs les faisaient, alors qu'engoncés dans leurs parkas, ils surveillaient le médecin légiste penché sur la dépouille. Attendaient son verdict. Surtout celui concernant une certaine blessure. *Avait-elle été faite avant ou après la mort ?*

Et si c'était avant, alors...?

"Ça serait le boutte de toute ! avait chuchoté l'un des flics.

Ils parlaient tous à voix basse, osant à peine rompre le silence quasi religieux qui régnait depuis le début, autour de cette victime-là.

Dans ce décor-là.

.....

Réjean Bourque se redressa péniblement et fit signe aux paramédics de s'approcher avec le brancard mais ne leur dit pas "d'emballer ça". Il n'avait pas sa désinvolture habituelle : "Tu vois Alexandre, fit-il à mi-voix, désignant la blessure sur la poitrine de la jeune morte : "... les bords de la plaie regorgent de sang coagulé. Donc, l'entaille a été faite avant la mort. Pour le reste, je pense que l'autopsie nous confirmera ce qu'on sait déjà. On a affaire au même tueur."

"Pas besoin d'être Einstein pour comprendre le message, ajouta-t-il. Si on ne met pas le grappin sur ce salopard au plus vite, les jours de Kim Lemelin sont comptés." À quoi donc, Bourque faisait-il allusion ? Et bien, à l'inscription gravée en lettres sanglantes sur la poitrine de la victime.

KIM !

Cette fois, au lieu de faire un graffiti avec de la peinture en spray sur la voiture de l'animatrice, le tueur avait poussé la cruauté jusqu'à graver le prénom de l'animatrice sur la poitrine de la jeune victime. Avec un point d'exclamation par-dessus le marché.

Le lieutenant serrait les mâchoires. Jamais, sauf à la mort de son épouse, il ne s'était senti aussi impuissant. Surmontant son désir de hurler son angoisse, il se força à réfléchir froidement.

Le décor... Mais oui, le choix du lieu !

Le cadavre gisait tout près de l'endroit où Kim travaillait, un détail non négligeable, pour sûr. Mais l'endroit était également un site historique. Un lieu mythique qui avait marqué l'histoire du Québec. N'était-ce pas dans ces parages que Papineau, Nelson et les autres patriotes avaient coutume de se réunir avant la révolution de 1837 ? *Une mise en scène...*

C'était comme si le tueur avait voulu imprimer un caractère sacré, rituel et définitif à son message. De ce fait, et probablement sans le savoir, le meurtrier donnait des indices. Primo, il possédait une certaine culture ou à tout le moins, une connaissance de l'histoire du Québec. Deuxio : il méprisait les flics, s'imaginant sans doute qu'ils devaient tous être une bande d'idiots qui ne sauraient pas lire entre les lignes.

Le présomptueux personnage s'amusait à les narguer.

Et il n'a pas tort... se dit amèrement le lieutenant. Leur enquête s'avérait d'une inefficacité consternante. L'escouade était devenue la risée de la presse. Quant au commandant Brière, il avait beau jeu de leur seriner : "Mais qu'est-ce vous fichez, bande d'hostie de pas bons ?"

Incidemment, le dernier entretien qu'il avait eu avec son supérieur avait été parmi les plus orageux et cette fois-là, Brière y était allé très fort en brandissant la menace de recourir aux policiers de la SQ : "Des vrais pros les gars de la SQ. Pas comme vous autres, gang d'abrutis, avait perfidement insinué le commandant.

Alexandre Denis avait pâli sous l'insulte.

Et maintenant, ça ! Le spectacle qui s'offrait à ses yeux en ce matin glacial était la goutte de trop. Entre le tueur et lui, c'était devenu une affaire très personnelle. Une bataille que le lieutenant se jura de gagner. *Fini de rire espèce d'enfoiré, je t'aurai.*

33

Une chose était claire désormais, Jérôme Letellier ne pouvait pas être l'assassin. Il était déjà incarcéré quand le dernier meurtre avait été commis. Fallait-il tout reprendre du début ?

Et bien non.

Malgré la perte de confiance à leur endroit, Alexandre Denis et son équipe ne se comptaient pas pour vaincus. Au moins, ils pouvaient mettre un nom sur la victime retrouvée dans le parking de la CO-OP. Elle s'appelait Ariane Séguin et la dernière fois qu'elle avait été vue, l'adolescente s'engouffrait dans une voiture à la sortie d'un bar.

Rencontrés par les enquêteurs, les témoins de la scène avaient été incapables de fournir la marque de l'auto. En revanche, ils s'entendaient tous à dire qu'elle était de couleur foncée. Bleue, noire, verte ? Impossible de le préciser. Mais oui, foncée. Et qui plus est, tous juraient avoir aperçu un homme et une femme à l'intérieur. Une description ? Pas vraiment : "C'était l'hiver et il faisait noir, alors..."

Bien sûr, les détectives n'étaient pas sans ignorer que les témoignages devaient toujours être sujets à caution. Au fil du temps, des témoins, ils en avaient interrogés de toutes les sortes. Il y avait ceux qui se contredisaient. Ceux qui disaient un peu n'importe quoi pour en finir au plus vite avec la police. Les moins scrupuleux allaient même jusqu'à inventer des détails.

Or dans l'affaire qui les occupaient présentement, les témoins leur avaient parus tout à fait dignes de foi. Pour quelle raison ? Et bien, parce qu'aucun d'entre eux n'avait tenté de bluffer. Ces témoins-là avaient peu à offrir mais le peu qu'ils avaient à dire "sonnait vrai".

Les détectives avaient-ils entendu ce qu'il voulaient bien entendre ? Peut-être...

Personne n'est à l'abri d'une fausse interprétation mais compte tenu qu'il n'y avait rien d'autre à interpréter, valait mieux "un tien, que deux tu l'auras". *Pas vrai ?*

.....

Malgré leur immense chagrin, les parents de la jeune Ariane collaboraient entièrement à l'enquête. Et bien entendu, les pauvres n'arrivaient pas à comprendre comment leur enfant : "si sage et si studieuse, si pleine de maturité pour son âge" avait pu se retrouver dans une pareille situation.

Ariane leur avait pourtant assuré, avaient-ils dit aux flics, qu'elle passait la soirée et la nuit chez une nouvelle amie qu'elle s'était faite au Cégep. L'adolescente avait prétendu qu'elle et sa copine avaient un travail important à terminer pour leur cours de math du lendemain.

Vérifications faites, les détectives découvrirent que "l'amie" en question n'était inscrite à aucun cours de math et connaissait à peine Ariane Séguin : "Certainement pas assez pour l'inviter à dormir à la maison, avait précisé la jeune fille inquiète d'être mêlée, bien malgré elle, à une sombre affaire de meurtre.

Le stratagème utilisé par la jeune Ariane pour tromper le vigilance de ses parents n'était pas nouveau mais avait, malheureusement pour elle, trop bien fonctionné. Et c'était ce dont parlaient les enquêteurs, ce matin-là, au meeting devenu quotidien.

"Nous vivons dans une société d'enfants-rois et de nos jours, les parents sont trop permissifs. Voilà ce que ça donne, commenta l'un des détectives. Précisons que celui qui venait de s'exprimer, était célibataire et sans enfants. Du moins, pas à ce qu'on sache !

"Régimbald, on voit bien que tu n'y connais rien, rétorqua Lambert, excédé. À dix-sept ans, c'est difficile de les contrôler et ce n'est pas rare que les parents ignorent ce que fait réellement leur enfant. Je te prie de me croire !" Lambert était père de quatre adolescents et dans l'équipe, il était celui qui avait la famille la plus nombreuse.

On pouvait donc le considérer comme une "sommité" dans le domaine. En tout cas, aucun de ses collègues ne se qualifiait pour lui disputer le titre.

Liliane Thomas n'avait pas d'enfant et pas d'ami de cœur non plus. Marie Garneau avait une petite fille et ne semblait guère prête à avoir d'autres enfants pour l'instant. Ménard était père d'un nouveau-né et ça lui suffisait amplement. Blondin avait trois enfants, pas encore ados. Quant à Duclos, il avait une fille qui s'était empressée de quitter la maison paternelle le jour de ses dix-huit ans.

On se demande pourquoi ! avait pensé, un peu méchamment, le lieutenant en apprenant la nouvelle. Bref, tout ce monde n'allait pas commencer à ergoter sur la manière idéale d'élever des ados. Si bien que la sortie de Lambert mit fin à une discussion qui aurait pu s'éterniser alors que les enquêteurs avaient pas mal d'autres chats à fouetter et pas les moindres.

On fit une brève pause pour aller se réapprovisionner en caféine.

.....

Alors, où en était-on exactement dans tous ces chats à fouetter ? Eh bien voici...

L'espoir de pouvoir mettre un nom sur les autres victimes étant quasiment devenu inexistant, les enquêteurs en avaient déduit qu'elles devaient probablement être des itinérantes ou des fugueuses. Les statistiques le prouvaient, chaque année, leur nombre allait croissant.

Beaucoup d'entre elles avaient été abandonnées par leurs familles et finissaient par s'adonner à la prostitution pour assurer leur survie et se procurer de la drogue. Si bien qu'elles devenaient des proies faciles pour les prédateurs. Alors, qu'avait en commun Ariane Séguin, une étudiante choyée par ses parents, avec les autres victimes ?

Deux choses. Elle était sensiblement du même âge et elle se droguait. Les tests toxicologiques démontraient que peu avant leur décès, toutes les victimes avaient consommé de la *coke*. Qui plus est, les enquêteurs savaient maintenant que cela incluait la victime de Magog. C'était écrit noir sur blanc dans le dossier envoyé au lieutenant par son ami Maurice Dagenais.

Donc, avec la victime de la rue Bonsecours et celle de Magog, on avait désormais cinq victimes sur les bras. Un constat peu réjouissant et le terme était faible.

Évidemment, le fait qu'il y ait une victime à l'extérieur de Montréal posait à nouveau la question du recours aux agents de la SQ. Or, la perspective d'avoir à travailler avec les bonzes de la SQ avait provoqué un tollé général au sein de l'équipe du lieutenant Denis. Maintenant que les détectives s'étaient faits à l'idée, leur tueur en série, ils le voulaient pour eux seuls.

Allez comprendre quelque chose !

Tant et si bien qu'Alexandre Denis avait dû user de toute la diplomatie dont il était capable pour persuader le commandant Brière d'attendre encore un peu avant de les appeler en renfort. N'empêche que le temps lui était compté et Brière le lui avait fait comprendre sur un ton sans réplique :

"Alexandre, j'en ai plein l' dos d'attendre, maudite marde ! Ramasse tes idées au plus sacrant."

.....

Des idées, le lieutenant en avait à la pelle et justement, ce matin-là, il les ramassait devant les membres de son équipe : "Et si le tueur opérait en compagnie d'une femme, fit-il. Bien entendu, il s'appuyait sur les témoignages alléguant qu'il y avait deux occupants dans la voiture dans laquelle Ariane Séguin s'était engouffrée.

"On sait, poursuivit-il, qu'Ariane Séguin en était à sa première session au cégep du Vieux, en plein centre-ville. Un coin où il y a beaucoup de revendeurs de drogue. Un monde à découvrir pour une jeune fille venant d'une école secondaire du nord de la ville, non ?"

"Ouais, pis ? fit Duclos, impatient. Les mises en contexte n'étaient pas son fort.

Le lieutenant ignora l'interruption : "Est-ce au cégep du Vieux qu'elle s'est mise à se droguer ? On en sait rien pour l'instant, mais on peut supposer que, oui. Alors, qui lui procurait la drogue ? Un étudiant, un prof ou quelqu'un d'autre ? Une femme plus âgée, par exemple. Quelqu'un qui aurait pu gagner sa confiance. On est bien naïf à dix-huit ans, même si on pense le contraire."

Y a pas à dire, quand il voulait faire passer une idée, Alexandre Denis y allait à fond de train dans le cliché. Quelques toussotements se firent entendre. Mais cela ne l'arrêta pas : "Et si cette même femme l'avait introduite auprès du tueur ?"

"Ouais, ça se tient, lieutenant, fit Lambert, toujours prêt à épauler son chef.

Alexandre le gratifia d'un hochement de tête : "Alors posons-nous la question. Où Ariane aurait-elle pu faire sa connaissance ? Sur le campus ? Une femme qui ne serait pas une étudiante ? Une femme différente des autres ? Mystérieuse ? Bien que, je ne pense pas qu'on puisse s'étonner de grand-chose sur un campus ! Alors, qui, comment et où ?"

Si certains de ses coéquipiers priaient en silence pour que le lieutenant finisse par s'essouffler, leur prière ne fut pas exaucée. Du moins, pas dans l'immédiat : "Et n'oublions pas que les Séguin ont aussi mentionné la participation active de leur fille aux manifs étudiantes de l'an passé. Il n'y avait pas que des jeunes dans ces manifs. Et quoi de mieux qu'un tel contexte pour faire connaissance, non ?"

Il eut fallu être complètement bouché pour ne pas saisir que le lieutenant Alexandre Denis, chef-enquêteur à la division des Crimes majeurs du SPVM, était de plus en plus persuadé qu'une femme plus âgée pouvait avoir joué un rôle de catalyseur dans la descente aux enfers de la jeune Ariane.

Et à moins de tenir mordicus à subir un argumentaire interminable, c'était probablement dans l'intérêt de toute l'équipe d'épouser les vues du lieutenant. Sinon, les détectives risquaient d'être encore là le lendemain matin.

Et ça, personne n'en avait vraiment envie.

34

"Donc, intervint Régimbald, une femme assisterait le tueur. Ouais... peut-être ? Une autre affaire Paul Bernardo et Carla Homolka ?"

Le sergent-déetective citait deux noms tristement célèbres au Canada. Un couple qui avait torturé et tué quatre jeunes femmes dont la propre sœur de Carla Homolka. Bernardo purgeait une peine de prison à vie alors que sa complice avait bénéficié d'une peine réduite pour avoir collaboré à l'enquête policière.

"En un sens oui, Régimbald. Mais nous, nous aurions affaire à un couple encore plus démoniaque si c'est possible, répondit le lieutenant sans extrapoler. Maintenant qu'il avait établi sa théorie, il n'avait pas grand chose d'autre à ajouter, sauf ce qui s'imposait : "Mes amis, dit-il, faisons en sorte de les pincer au plus vite, avant que... " Il ne termina pas sa phrase, c'était inutile. Les autres avaient compris à demi-mot. Cela se voyait dans leurs yeux.

"Bon, si vous y tenez, proposa le lieutenant, pour l'instant, on peut continuer à parler d'un seul meurtrier, ce sera plus simple comme ça."

Des signes de tête approbateurs accueillirent la proposition.

On pouvait passer au point suivant.

Le point suivant s'appelait Kim Lemelin. Pour une raison, encore inconnue des enquêteurs, il paraissait évident que le tueur avait la ferme intention d'épingler l'animatrice à son tableau de chasse ? Pourquoi Kim Lemelin et pas une autre ? À trente-deux ans, elle n'avait ni l'âge ni le profil des victimes. Alors, pourquoi exactement ? Il devait bien y avoir une raison.

Se pouvait-il qu'à son insu, elle détienne un indice susceptible de mener à la découverte de l'assassin ? Si tel était le cas, c'était comme si le tueur leur indiquait la voie à suivre. Et du même coup (pourquoi se gêner) le sinistre individu leur lançait une sorte de défi.

"Attrapez-moi, si vous le pouvez, bande de connards !" C'était, depuis un moment déjà, le dada du lieutenant et il n'eut pas trop de mal à en persuader son auditoire : "Provoquer la police ajoute une coche au sentiment de toute-puissance que les meurtriers en série éprouvent en tuant. D'ailleurs, c'est cette attitude qui finit par les perdre, la plupart du temps."

"OK, il se moque de nous. Ça je veux bien l'admettre, lieutenant, fit Régimbald. Maintenant, pourquoi s'en prend-il à Kim Lemelin, une femme connue du grand public ? Moi, je continue à penser que c'est parmi ses fans qu'il faut chercher. Un fidèle auditeur... "

"Possible qu'il en soit un, Régimbald. Mais pas n'importe quel auditeur. Moi, je n'en démords pas, insista Alexandre Denis, c'est à coup sûr quelqu'un qui la connaît bien et qu'elle connaît bien."

Aussi impensable que ça puisse être, et ça l'était de moins en moins dans l'esprit de lieutenant, l'assassin était quelqu'un de l'entourage immédiat de Kim. Persuadé que la CO-OP était au centre du mystère, il était résolu à concentrer l'enquête dans cette direction, une fois pour toutes. Or, Jérôme Letellier éliminé de sa liste des personnes d'intérêt, trois noms demeuraient.

Frédéric Dumas, Alain Grandbois, Paul Gendron : " Je vois un commun dénominateur dans la vie de ces trois individus, dit-il.

"Ah ! ouais, ben lequel ? demanda le très subtil sergent-déetective Duclos.

"Diane Gendron, la fille de Paul Gendron. Notre enquête démontre qu'elle entretient toujours des rapports intimes avec Dumas et Grandbois."

"Si on suit votre raisonnement, lieutenant, fit Régimbald, ça revient à dire, *Cherchez la femme !*" Le lieutenant sourit, narquois : "Exactement, Régimbald. Mais ce n'était pas nécessaire de prendre un accent français pour me dire ça."

Rires...

Tout de suite, Alexandre Denis enchaîna : "Et si l'on pousse plus avant le raisonnement, il est clair qu'à soixante-cinq ans, Paul Gendron ne peut être sérieusement considéré comme suspect. Il a largement dépassé l'âge moyen du tueur en série qui varie entre vingt-cinq et quarante-cinq ans dans la plupart des cas répertoriés."

"Donc, Gendron écarté de la liste, il ne reste que Dumas et Grandbois, c'est bien ça ?"

"Pour l'instant, oui, Lambert." *Dumas et Grandbois...* Le lieutenant n'était pas très satisfait du dossier préparé par les enquêteurs, les concernant. Il l'avait trouvé incomplet. Ce n'était pas du tout ce qu'il leur avait demandé, *et pourtant...*

En contre, il avait repensé à ce que Claire Toupin et Giullia Orsini lui avaient raconté sur le style de vie des deux hommes. *Pas piqué des vers !* À coup sûr, cela méritait qu'on fouille beaucoup plus en profondeur leur passé et leur présent : "Cette fois, je veux tout savoir à leur sujet. Et quand je dis tout, je dis bien **tout**."

"Vous voulez quoi exactement, lieutenant, une étude anthropologique, peut-être ? plaisanta Régimbald.

"Et pourquoi pas ! rétorqua Alexandre sur le même ton. Même que, je ne serais pas surpris que ces deux échantillons de l'espèce humaine occupent les anthropologues amateurs que nous sommes pendant toute une vie."

Bien que livré sur un ton badin, le message du lieutenant était clair.

Les enfants, refaites vos classes...

35

Les détectives refirent leurs classes. Évidemment, ils n'y consacrèrent pas toute une vie. Quelques jours leur suffirent pour découvrir, qu'à lui seul, Frédéric Dumas présentait suffisamment d'intérêt pour contraindre l'anthropologue, amateur ou pas, à se tuer à la tâche. Expression plutôt mal choisie dans les circonstances.

Qu'à cela ne tienne ! On n'en était pas à une exagération ou une contradiction près à la Division des Crimes majeurs. Bon, cela dit, les multiples activités de l'ancien avocat, son réseau de contacts, sa réputation de tombeur, bref, l'ensemble de son "oeuvre" commandait une étude exhaustive. Et c'est précisément ce que les enquêteurs avaient fait.

Notamment, ils avaient recueillis les témoignages d'anciens collègues du cabinet d'avocats, où Dumas avait travaillé pendant quelques années. Témoignages éclairants qui venaient appuyer la rumeur à l'effet que le type avait frayé et frayaient toujours avec des gens du crime organisé.

Par ailleurs, Dumas père avait sèchement fait savoir aux détectives, qu'il ne voyait plus son fils depuis plusieurs années et qu'il n'avait strictement rien à ajouter. Son refus de collaborer ne servit qu'à piquer davantage la curiosité des fins limiers, laquelle était déjà assez titillée, merci !

Ils se rabattirent donc sur un dénommé Colbert, qui se présenta comme un ami de la famille. Colbert affirma sans ambages que Frédéric Dumas avait bel bien cocufié son géniteur en couchant avec la jeune femme de celui-ci. Dans sa déposition, Colbert remettait également en question les conclusions de l'enquête autour de la mort de la tante à héritage. Mort accidentelle ? Colbert en doutait. À ce moment-là, avait-il confié aux détectives, Dumas éprouvait de sérieuses difficultés financières.

L'héritage était donc arrivé à point nommé.

Malheureusement, le délai de prescription dans cette affaire, était échu depuis longtemps. Ce qui revenait à dire que, même si on réussissait à prouver que Dumas avait provoqué l'accident mortel dont avait été victime la malheureuse, il serait difficile de porter des accusations et à plus forte raison d'obtenir une condamnation.

De toute manière, la police ne fonctionnait pas sur de simples allégations. Le témoignage de Colbert était fiable jusqu'à un certain point, sans plus. Quoiqu'il en soit, toutes les informations glanées ici et là, et il y en avait une flopée (certaines plus vraisemblables que d'autres) furent soigneusement stockées dans les dossiers de police.

Au besoin, ça pourrait toujours servir.

.....

Bien que très différente, la personnalité d'Alain Grandbois n'était pas de la piquette non plus. Et c'était le moins qu'on puisse dire ! Sa méthode d'enseignement de la philosophie en fit sourciller plus d'un à la Division des Crimes majeurs.

Le cours qu'il donnait avait pour principal objet, l'étude de la doctrine du philosophe grec Épicure. Ce qui en soit était louable, bien entendu. Comme chacun sait, Épicure avait concentré ses recherches sur la tranquillité de l'âme, mais et c'était là que le bât blessait, Grandbois, lui, faisait une interprétation abusive de la doctrine de ce grand maître de la pensée antique.

Il avait transformé son cours en ode au plaisir des sens, à la volupté.

Et c'est avec stupéfaction que les flics avaient découvert, qu'en guise de travaux pratiques, Grandbois incitait ses élèves à reproduire les fêtes que les romains donnaient en l'honneur du dieu Bacchus. Les bacchanales !

Oups ! Évidemment, cette découverte les amena à se demander ce qu'aurait pensé ce malheureux Épicure, s'il avait su à quelles turpitudes mèneraient un jour ses théories.

Des bacchanales ! Rien de moins. On repassera pour la tranquillité de l'âme.

Et apparemment, les rumeurs d'orgies, auxquelles Grandbois participerait avec quelques-uns de ses disciples (parce que c'était sous ce vocable que "le maître" désignait ses élèves), se faisaient de plus en plus persistantes. Si bien, qu'alertée par des parents d'étudiants, la direction du Cégep du Vieux, où il sévissait, étudiait sérieusement la possibilité d'un congédiement pur et simple.

Le Cégep du Vieux ! Celui-là même qu'avait fréquenté Ariane Séguin.

36

"Nous devons les faire venir dans nos locaux le plus vite possible. Cette fois, j'ai l'intention de procéder moi-même à leur interrogatoire."

Le lieutenant était catégorique. Indépendamment du fait qu'ils soient coupables ou non de meurtres en série, Dumas et Grandbois présentaient un danger pour la société. Leurs comportements respectifs méritaient un sérieux examen. Et lui, Alexandre Denis, allait tirer au clair à sa manière. Vu !

Affalé sur sa chaise, Duclos regardait son chef d'un œil torve : *Y se prend pour qui, lui, bâtard !*

Duclos allait formuler sa "pensée" à haute voix quand Lambert le devança : "Lieutenant, et si au lieu de travailler avec une femme, c'était eux, le fameux tandem dont vous nous avez parlé ? Après tout, Dumas et Grandbois se connaissent depuis des lunes. Ils ont fréquenté le même collège privé."

"Généralement, les meurtriers en série agissent seuls ou bien, comme je vous l'ai dit, avec une femme. Mais deux hommes faisant équipe ? Mmmm... Il y a bien eu dans le passé, en 1920, je crois, une sombre affaire de meurtres en série : des meurtres de très jeunes enfants perpétrés par deux collégiens. C'était aux États-Unis, si mon souvenir est exact."

"Lieutenant, je ne savais pas que vous étiez si vieux. 1920... ce n'est pas rien ! s'exclama Liliane Thomas, en faisant une grimace comique. Liliane pouvait être très drôle quand elle voulait.

Tout le monde s'esclaffa. Le chef-enquêteur en tête. Même Duclos sourit, chose qui n'arrivait pas souvent. Voyez-vous, quand la pression devient trop forte, la moindre simagrée est la bienvenue, même chez les plus coriaces. Or présentement, dans le glorieuse équipe du lieutenant Denis, la marmite chauffait à un point tel que le couvercle risquait de sauter à tout moment.

On s'invectivait abondamment entre collègues. Exemple : Pas plus tard que la veille, Régimbald et Duclos, les deux coqs de la basse-cour, en étaient presque venus aux poings pour une vétille.

Donc, oui, l'équipe avait besoin de rigoler, ne serait-ce que quelques minutes.

Petit à petit, les rires se firent plus discrets et ce bref mais nécessaire intermède de défoulement collectif s'acheva. En même temps que son sérieux, le lieutenant reprit également la parole :

"Tueurs en série ou criminels de droit commun, les mauvais garçons fascinent certaines femmes. Il suffit de calculer le nombre de lettres d'amour et de demandes en mariage que reçoivent les prisonniers, vous le savez aussi bien que moi."

Le lieutenant se passa la main dans les cheveux. Une habitude qu'il avait quand il était certain qu'il tenait le bon filon : "Oui, une femme amoureuse peut très bien devenir la complice d'un criminel dangereux. On cite même des exemples où l'élève devient plus cruelle que le maître."

"Donc, dans le cas présent, selon vous, lieutenant, la femme mystérieuse serait la fille de Gendron ? remarqua Ménard, dubitatif. Ménard étaient de ceux qui n'achetaient pas du tout la thèse de la complicité d'une femme.

"Mais pourquoi pas ! À moins que tu aies une meilleure idée ?" Quand il privilégiait une hypothèse, le lieutenant ne lâchait pas facilement prise. Et si l'on voulait qu'il desserre les crocs, il fallait être en mesure de lui opposer des arguments de poids.

Ménard avait des doutes, c'était son droit. Mais, pour les arguments de poids, on repassera ! Le sergent-détective n'était pas de taille à lutter efficacement contre un chef-enquêteur bien déterminé à convaincre son auditoire. Ménard eut beau se creuser le ciboulot pour trouver une solution de rechange, il échoua lamentablement et de guerre lasse, finit par se taire.

"Ben, ci c'est comme ça, intervint Régimbald, je me porte volontaire pour interroger la fille de Gendron. J'ai vu sa photo dans un magazine, une belle fille comme elle, je ne détesterais pas l'avoir à genoux devant moi."

C"était une déclaration aussi gratuite qu'idiote, ponctuée d'un geste obscène, très évocateur. Excellent enquêteur au demeurant, Régimbald était aussi le coureur de jupons de l'équipe et il s'en vantait abondamment. Le détective ne ratait pas une occasion de raconter, en termes crus et à qui voulait l'entendre, ses prétendues prouesses sexuelles.

Depuis que quelqu'un avait eu la malencontreuse idée de lui dire qu'il ressemblait à Brad Pitt, Régimbald ne portait plus à terre et se croyait autorisé à dire un peu n'importe quoi. Sauf qu' au sein de l'équipe, ses blagues plus qu'épicées faisaient de moins en moins rire.

Le lieutenant ne prit même pas la peine de relever la facétie du bellâtre. Il avait mieux à faire. Il leva rapidement la réunion et alla préparer ses rencontres avec les sieurs Dumas et Grandbois.

37

Quand il fut "convié" aux locaux du SPVM, Frédéric Dumas ne s'y trompa pas.

Il avait pratiqué le droit suffisamment longtemps pour connaître les subterfuges de la police. Il comprit immédiatement ce que signifiait pour lui cette convocation. *Simple formalité, allons donc !* Il était devenu une personne d'intérêt, une façon polie, directement traduite de l'américain, *person of interest*, pour désigner un suspect potentiel.

Néanmoins, c'est avec beaucoup d'assurance qu'il se présenta devant le lieutenant- détective Alexandre Denis. L'ancien avocat, fidèle à lui-même, déploya tout le charme dont il était capable. Et Dieu sait s'il en avait. La voix, la dégaine, le large sourire, tout y était.

Sans se troubler, Dumas répondit à toutes les questions qui pleuvaient sur lui comme des bombes. "Oui, je connais Kim Lemelin, au même titre que tous les autres membres du conseil d'administration. C'est une femme très bien et je l'admire beaucoup.(...) Je ne vois pas pourquoi je m'amuserais à lui faire peur. (...) Les meurtres ! C'est tout simplement horrible, inimaginable !(...) Ce que j'en sais ! Mais rien d'autre que ce que nous rapportent les médias d'information. Et ma foi, vous êtes plutôt discrets à ce sujet, messieurs de la police."

Hum... très très habile le monsieur, pensa le lieutenant. Cependant, quand il aborda la question de son emploi du temps pour la période où les meurtres avaient été commis, Dumas perdit un peu de son vernis : "Je vous mets au défi de vous souvenir de ce que vous avez fait, il y a six mois. Contrairement à vous, je ne dispose pas de personnel pour tenir mon agenda à jour et franchement, je n'ai ni le temps ni l'envie de m'adonner à cet exercice fastidieux !"

Et arrogant avec ça ! " Dans ce cas, vous n'aurez sans doute pas d' objection à me les décrire... vos activités. Vos voyages, par exemple ! À quand remonte votre dernier déplacement ? "

C'est avec une politesse exagérée que Dumas expliqua qu'il s'était rendu au Mexique à l'automne. Il avait poussé une pointe jusqu'en Amérique du Sud : "En Colombie plus précisément, cela vous va-t-il, lieutenant ?"

"La Colombie, dans quel but ? "

"Ma thèse de doctorat en Histoire de l'art porte sur l'art précolombien et la civilisation maya. J'y vais pour m'imprégner de cette culture et étoffer mon propos. Puis, il y a ma galerie d'art que j'approvisionne en statuettes. Croyez-le ou non, lieutenant, on en trouve encore là-bas."

"Authentiques ?"

"La plupart de temps, oui. Inutile de vous dire que je m'adresse à des experts pour les authentifier et..." Dumas se mit alors en frais de décrire les divers procédés d'authentification. Visiblement, il tentait de faire diversion. Une tactique qui ne prenait pas avec le lieutenant.

Mexique et Amérique du Sud, tiens donc ! Alexandre Denis pensa immédiatement à la **T** **Blondi**. La fameuse tarentule qu'on retrouvait surtout en Amérique du Sud. Plusieurs amateurs les achetaient via Internet. Et ces achats transitaient parfois via Mexico ! : "Les tarentules, ça vous dit quelque chose ?"

"Ouache ! Vraiment pas. Ces affreuses bêtes me dégoûtent au plus haut point !"

Le lieutenant nota que Dumas n'avait pas paru étonné qu'on lui balance une question sur les tarentules, comme ça, sans crier gare. Il remarqua également que le ton horrifié de la réponse avait un je ne sais quoi de théâtral qui sonnait faux.

L'entrevue dura deux bonnes heures. Alexandre Denis avait volontairement évité de creuser le volet du trafic de drogues. C'était le domaine de ses collègues du Service des enquêtes sur le crime organisé. D'ailleurs, il lui faudrait vérifier avec eux s' ils avaient quelque chose sur Dumas.

Par ailleurs, il eut beau marteler les mêmes questions, s'escrimer à les formuler autrement, rien n'y fit. Malgré tous ses efforts, il ne put ébranler la version de Dumas. La parole est une arme redoutable et Dumas la maniait en virtuose.

L'homme était coriace et son calme imperturbable avait quelque chose d'irritant. N'empêche que sous le vernis, Alexandre Denis avait cru déceler une bonne dose d'agressivité contenue. L'onctuosité du ton cachait mal un besoin irrépressible d'avoir raison à tout prix. Dumas ne devait certainement pas être le genre d'homme à s'embarrasser de scrupules pour en arriver à ses fins.

Innocent le sieur Dumas ? Le lieutenant était loin d'en être persuadé.

De retour dans son bureau, il plaça un appel...

38

"Alexandre ! Quelle drôle de coïncidence, j'allais justement t'appeler. Mais oui, bien sûr que j'ai le temps pour une bière."

Alexandre Denis et Pierre Galipeau avaient souvent collaboré dans des enquêtes impliquant leurs services respectifs. Si bien que, quand un problème surgissait pour l'un ou l'autre, les deux flics avaient pris l'habitude d'en discuter en fin de journée autour d'une pichet de bière. Sans être des amis intimes, ils avaient beaucoup d'estime l'un pour l'autre.

Vers 17h30 donc, Alexandre Denis du Service des Homicides et Pierre Galipeau du Service des enquêtes sur le crime organisé se retrouvaient dans une brasserie située tout près des locaux du SPVM, Place Versailles.

Physiquement, Galipeau ne passait pas inaperçu. Il portait une courte barbe brune et avait le crâne complètement rasé. Mais ce qui impressionnait surtout, c'était sa stature. Galipeau devait faire dans les six pieds sept et était dans une forme remarquable. À quarante-cinq ans, il s'entraînait régulièrement à la lutte gréco-romaine et soulevait des haltères deux à trois fois par semaine. À côté de lui, le lieutenant, lui-même bien pourvu avec ses six pieds trois et en excellente forme physique aussi, faisait presque figure de poids plume. Correction : de poids moyen.

Galipeau était quelqu'un de très respecté au sein du SPVM. Spécialiste des motards criminalisés, il n'avait pas son pareil pour trouver des informateurs. Des sources en jargon du métier. D'ailleurs il y a quelques années, c'était en grande partie grâce à lui, que la police avait réussi un coup de filet mémorable. La capture d'une centaine de membres des Hells.

Par la suite, un de leurs chefs parmi les plus influents, avait été jugé et condamné à la peine maximale. Du coup, Galipeau était passé du grade de sergent à celui de lieutenant. Une promotion largement méritée de l'avis de tous ses collègues.

.....

Quand les deux hommes eurent passé la commande, Alexandre y alla directement. Entre Galipeau et lui, pas besoin de long préambule pour se comprendre à demi-mot : "Frédéric Dumas ?"

Galipeau haussa ses immenses épaules et fit la grimace : "Dumas ! C'est un bandit, mon vieux. Un vrai. Nous sommes sur son cas depuis plus d'un an. On a un dossier, ça d'épais, sur lui. Aucun doute, le bonhomme est pourri jusqu'à la moelle."

"Ah, oui ?"

"Prends sa galerie d'art, par exemple, et bien c'est une couverture très ingénieuse pour un trafic de drogues. Un commerce plus que lucratif, je t'en passe un papier. Sa clientèle ! Des gens riches, des notables, des professionnels et... des politiciens. Eh oui ! "

"Ouais... mais... je sens dans ta voix qu'il y a un hic ?"

"Tu parles ! La série noire, mon vieux. La série noire. Tout d'abord, un de nos informateurs vient d'être assassiné. Puis, nous avons un témoin qui était prêt à cracher le morceau. Il a subitement disparu. Drôle de hasard, hein !"

Galipeau raconta alors que Frédéric Dumas était un ami de Paolo Roselli, le mafioso bien connu : "On a des photos, des bandes vidéo et audio qui le prouvent. Ses voyages, Dumas les fait dans le jet privé de Roselli !"

Pierre Galipeau en avait lourd sur le cœur et manifestement, ça lui faisait du bien de se confier : "Que crois-tu qu'il rapporte dans ses bagages ? Évidemment, pour faire bonne mesure, quelques babioles pour sa galerie d'art mais, Mexique, Colombie. Ça te dis quoi ça, Alexandre !? "

Le lieutenant hocha la tête. Ça lui disait beaucoup, en effet.

Galipeau poursuivit : "... deux des endroits les plus réputés pour le trafic de drogues. Alors l'équation est facile à faire, non ! Nous avons réussi à monter une opération pour saisir un chargement dans un entrepôt loué par Dumas. Il en a eu vent. La drogue est restée au Mexique. Pour nous, c'était raté. "

"Vous avez une taupe dans le service ? "

"C'est évident."

"Sais-tu qui c'est ? "

"J'ai ma petite idée, oui. Mais je n'ai aucune preuve. En tout cas, j'en ai parlé au commandant Brière. Il va faire le suivi avec les Affaires internes."

Alexandre Denis avait brièvement travaillé à la Brigade des stupéfiants. Un milieu très spécial. Si bien qu'il n'ignorait pas que certains flics cédaient plus facilement que d'autres à l'appât du gain. Les mafieux ne demandaient pas mieux que d'exploiter la rapacité de ces ripoux en leur offrant de coquettes sommes pour l'obtention d' informations privilégiées.

En franchissant ainsi "la ligne", ces policiers véreux devenaient complices de ceux qu'ils étaient payés pour attraper. Ils étaient une honte pour l'ensemble des forces policières.

.....

Pierre Galipeau ne se tenait plus d'indignation : " Malgré tout, nous croyions avoir assez de matériel pour demander un mandat de perquisition. Devine ce qui s'est produit ? Le juge a refusé d'en émettre un. Et pour quelle raison ? Je te le donne en mille, Alexandre."

Et comme le lieutenant faisait signe qu'il ignorait pour quelle raison, mais qu'il brûlait d'envie de l'apprendre, Galipeau le lui dit : "Le maudit juge a eu le front de prétendre que la preuve que nous avons amassée ne serait pas admissible en cour. Est-ce que j'ai une poignée dans le dos ? Non mais... on nous prend pour des valises ! Résultat : pas d'acte d'accusation, pas d'arrestation. Qu'est-ce que tu penses de ça, toi ?"

Alexandre regarda son ami avec commisération. Il savait que Pierre Galipeau ne laissait rien au hasard. C'était un homme intègre et méticuleux et quand il croyait un dossier suffisamment complet pour le présenter à la Couronne, c'était parce que le dit dossier justifiait une action.

De tout évidence, la corruption était une gangrène qui rongait même la magistrature.

Un juge ? Alors, qui donc avait intérêt à étouffer l'affaire ? : "Mmmm... Dumas et ses amis ont le bras très long, c'est ce que tu impliques, Pierre ?"

Galipeau opina du bonnet. Il avait l'air défait. Dégoûté même : "On aura travaillé pour rien pendant des mois. C'est tellement frustrant que je me suis mis à souffrir de crampes à l'estomac. Imagine ! Moi qui n'ai jamais pris de médicaments, je dois maintenant prendre des pilules pour calmer la douleur. Je commence à ressembler à Brière avec ses pastilles antiacides."

" Voyons, Pierre, tu ne réussiras jamais à avoir un caractère de cochon comme le sien !"

Galipeau était l'un des rares collègues avec lesquels Alexandre Denis se permettait des blagues au sujet du chef. Dans le métier, on ne savait jamais qui allait rapporter quoi, comment et à qui.

Quoiqu'il en soit, la plaisanterie eut pour effet de calmer un peu les angoisses existentielles de Galipeau : "Mais dis-moi, Alexandre, pourquoi t'intéresses-tu à Dumas ? "

"Je viens de l'interroger dans l'affaire du tueur en série. Tu en as certainement entendu parler."

"Bien sûr, mais je ne vois pas le rapport. Qu'il soit un trafiquant de drogues ne fait aucun doute dans mon esprit, mais de là à le soupçonner de meurtres en séries. Es-tu bien sûr de ton coup, Alexandre ? "

"Non, je n'en suis absolument pas certain. D'ailleurs en ce moment, je ne suis sûr de rien.

Disons que Dumas fait relativement bonne figure comme suspect." Et pour le bénéfice de son collègue, le lieutenant résuma son enquête et lui fit part des déductions qui l'avaient amené à réduire sa liste de "personnes d'intérêt" à deux noms.

Dumas et Grandbois .

"Je dois rencontrer Grandbois demain. On verra bien ce qui en découlera. Parfois, je me dis que je fais peut-être complètement fausse route et que... "

"Ben oui, le doute fait partie de la game. On en est tous là, mon vieux."

Court silence et gorgée de bière : "Mais, je t'en conjure Alexandre, sois prudent avec Dumas. Si jamais tu découvres que c'est lui le tueur, tu es mieux de le prendre sur le fait. Autrement, les protections dont il bénéficie le rendent pratiquement inattaquable. J'en sais quelque chose."

Pierre Galipeau était amer et il avait raison de l'être.

Cependant, Alexandre Denis ne croyait pas être dans la même situation. Primo : il doutait que les amis haut placés de Dumas iraient jusqu'à cautionner des meurtres en séries. En tout cas certainement pas de manière officielle. Ces gens-là avaient un standing à préserver, n'est-ce pas !

Secundo : les accointances de Dumas avec la mafia, c'était bien connu, les gangsters avaient leur code d'honneur. Tordu, certainement. Ruiner la vie des jeunes avec la drogue et la prostitution, ça oui. S'immiscer dans toutes les sphères d'activité de la société, traficoter à droite et à gauche, aucun problème. Mais, qu'on tue des jeunes filles en les massacrant comme le faisait le tueur, non. Ils ne l'admettraient pas. Ce n'était tout simplement pas dans leurs mœurs.

"Oui mais... les fameuses protections dont tu parles Pierre, je ne crois pas que Dumas les conserverait bien longtemps, si jamais c'était lui qui... "

"Tu as sans doute raison. C'est vrai, la mafia n'a pas la réputation de couvrir les tueurs de femmes et d'enfants. Même que ça serait plutôt le contraire. Mais fais attention quand même et qui sait, ton meurtrier, c'est peut-être l'autre... Grandbois ?"

"C'est possible. De toute manière, qui qu'il soit, il faut mettre ce monstre hors d'état de nuire une fois pour toutes. Mort ou vif, on l'aura et ceux qui voudront me mettre des bâtons dans les roues n'ont qu'à bien se tenir."

Le lieutenant s'était exprimé sans forfanterie.

Galipeau savait que son collègue ne bluffait pas.

Alexandre Denis n'était pas un homme belliqueux de nature, mais quiconque tentait de saboter une de ses enquêtes, le trouvait sur son chemin.

Il devenait alors sans pitié.

39

Alain Grandbois se présenta accompagné d'un avocat. Alexandre Denis n'en fut pas autrement surpris. Grandbois n'était pas le premier et certainement pas le dernier à se prévaloir d'une représentation légale pour une entrevue dans les locaux de la police.

Grandbois avait une allure juvénile qu'il devait sans doute cultiver intentionnellement. De longs cheveux châtain clair qu'il portait ramenés en queue de cheval. Dans un de ses lobes d'oreilles, un anneau. Oh, et un piercing dans une narine ! Pour l'occasion, Grandbois avait choisi de porter un tee shirt jaune serin sur lequel on pouvait lire : '*Préservons nos espaces verts*'.

Jusque-là, ça pouvait aller.

Mais fallait voir ses jeans de couleur violacée et tellement serrés que ça lui faisait comme une deuxième peau. Le lieutenant se demanda comment il pouvait les enfiler sans écorcher ses bijoux de famille. *Encore un gars de quarante ans qui tient mordicus à en paraître vingt*, pensa-t-il.

En même temps, il notait l'extrême nervosité du bonhomme qui bredouillait et bougeait continuellement sur sa chaise. Il faudrait y aller mollo avec ce type-là. D'autant que son cerbère veillait au grain. D'entrée de jeu, l'avocat avait exposé ses exigences en se réservait le droit de mettre fin à l'entrevue à la moindre anicroche.

Bien entendu, le lieutenant en avait vu d'autres. Les témoins récalcitrants, flanqués d'avocats agressifs, ne l'impressionnaient pas. Alors là, pas du tout. En pareil cas, il optait d'abord pour un ton empreint de bonhomie et attendait patiemment le moment propice pour fondre sur sa proie. Une méthode qui avait fait ses preuves et qu'il s'empressa d'appliquer.

C'est ainsi que mis en confiance, Alain Grandbois se détendit peu à peu. Il se détendit à un point tel, que lorsqu'il fut question de ses méthodes d'enseignement, il se permit même d'être condescendant. À l'en croire, sa vision des théories d'Épicure dépassait l'entendement de ces pauvres ploucs de la police : "Je ne m'attends certainement pas à ce que vous saisissiez les subtilités du cours de philosophie que je donne. Je l'aborde dans la modernité. Cette façon de voir les choses vous échappe, sans doute !"

Dans la modernité... voyez-vous ça ! Ignorant la piètre tentative d'intimidation, le lieutenant passa subtilement à l'étape suivante. L'épineuse question du triangle amoureux. N'était-il pas vrai qu'il était l'amant de Diane Gendron, la maîtresse de Frédéric Dumas depuis des années : "Une telle situation peut parfois donner lieu à des frictions, non ?"

"Bah ! Nous n'avons aucun problème avec ça. Nous sommes des gens évolués, nous. Anticonformistes. Mais je comprends fort bien qu'un principe aussi élémentaire que celui de la liberté individuelle échappe à un représentant de la Loi et l'Ordre."

Cette fois encore, l'insulte était manifeste mais tellement puérile que le lieutenant eut peine à garder son sérieux. Cependant, il jugea que le moment était venu de serrer un peu la vis : "Et Ariane Séguin ? Ce nom vous dit-il quelque chose ?"

"Ariane Séguin ? Connais pas... Oh !... c'est une des victimes du tueur... je crois."

Personne n'était au courant pour Ariane Séguin. Son nom n'avait pas été divulgué à la presse. Alors comment Grandbois savait-il ? De deux choses l'une. Ou c'était lui l'assassin ou bien quelqu'un l'avait mis au parfum. Quelqu'un qui en savait long.

Diane Gendron ? Frédéric Dumas ou quelqu'un d'autre ? L'imbécile ne paraissait pas se rendre compte qu'il venait de se compromettre. En revanche, son avocat, lui, avait immédiatement compris à quel point cette maladresse pouvait être préjudiciable à son client. Il lui fit signe de se taire. Grandbois finit par saisir la nuance et pour un temps, n'offrit que des réponses évasives.

Mais il n'était pas dit qu'on allait en rester là. C'était bien mal connaître la pugnacité du lieutenant. Fin renard, il attendit patiemment que Grandbois se sente à nouveau en terrain sûr. Puis, sans crier gare, il brandit la question des rumeurs d'orgies. Les fameuses Bacchanales. Et c'est là, que les choses se gâtèrent sérieusement pour Grandbois.

Depuis le début, le prétentieux personnage faisait étalage de son savoir. Ne doutant pas de sa supériorité intellectuelle, il s'était cru en mesure de déjouer l'enquêteur en l'étourdissant de phrases pompeuses. Qu'un policier sache ce qu'étaient les bacchanales ne lui avait certainement pas effleuré l'esprit. Erreur grossière, s'il en fut une. Grandbois le constata mais, trop tard.

"C'est totalement faux ! hurla-t-il. Son avocat tenta à nouveau de s'interposer. Sans succès cette fois. "Ces rumeurs proviennent de parents d'élèves déçus des notes que je donne à leur progéniture. Ces minables ne comprennent rien à la philosophie et... "

Le prof de philo avait les pupilles dilatées. Détail qui n'avait pas échappé au lieutenant. Ce signe couplé à l'agitation fébrile de Grandbois témoignaient d'une chose. Ce clown vaniteux en avait fumé du bon ou s'était shooté avant l'entrevue. Ou bien les deux. Alors, pas de quartier :

"Et la drogue dans tout ça, qui vous la fournit ?"

Grandbois devint alors complètement hystérique. Il cria à l'atteinte à la vie privée. En même temps, il y avait de la peur dans son regard. Oui, Grandbois avait la trouille et pas qu'un peu.

Voyant que son client perdait complètement la carte, l'avocat mit fin à l'entretien : "Ça suffit lieutenant. Mon client n'est pas formellement accusé, que je sache. Alors, nous partons."

Alexandre Denis ne put que s'incliner.

40

Peu avant sa rencontre avec Grandbois, le lieutenant avait pris connaissance d'une bande vidéo qu'il venait de recevoir. Malheureusement, à cause du départ précipité du témoin et de son avocat, il n'avait pas eu le loisir de le confronter à ce sujet-là.

Et de quoi s'agissait-il, exactement ? Et bien, avec la manie des selfies et de tout ce qu'on voudra, un élève du prof de philo avait filmé une soirée d'orgie sur son téléphone intelligent. Pourquoi l'avait-il envoyée à la police ? Peut-être que le jeune avait eu des remords ou peut-être que ses parents l'avaient obligé à faire cette démarche. Qu'importe, la preuve d'abus était là.

Sur la bande, on voyait Grandbois en pleine action avec sept filles et garçons. Certains n'avaient probablement pas dix-huit ans. Tous paraissaient intoxiqués à l'alcool et à d'autres substances très illicites. La scène se déroulait dans un local qui n'était certainement pas une salle de cours.

Le lieutenant pensa à l'entrepôt mentionné par Pierre Galipeau. L'entrepôt, était-ce là un des liens qui unissaient Dumas et Grandbois ? De toute manière, il tenait ce qu'il fallait pour demander un mandat de perquisition pour l'appartement de Grandbois.

Demande qu'il s'empresserait d'acheminer au commandant Brière en souhaitant que tout se déroule normalement. *Pas de bâtons, dans les roues, S.V.P.* Grandbois était un dégénéré et il fallait mettre fin au plus vite à ses foutues bacchanales.

Étrange tout de même, le parcours de ce type, se dit le lieutenant. Contrairement à Dumas, Grandbois venait d'une famille apparemment sans histoire. Son père, professeur de mathématiques à la retraite et sa mère ancienne travailleuse sociale vivaient toujours dans leur maison d' Outremont.

Quatre frères et sœurs, tous mariés avec enfants. Selon les renseignements obtenus par l'équipe d'enquête, dès l'adolescence, Grandbois avait manifesté certains signes de révolte. Rebelle et indiscipliné, il avait tant bien que mal complété des études de deuxième cycle à l'université.

Après avoir travaillé ici et là comme chercheur, il avait finalement décroché un poste d'enseignant au Cégep du Vieux. À ses débuts, il avait immédiatement conquis ses élèves par son originalité. Or peu à peu, quelques notes discordantes s'étaient glissées dans ce concert de louanges.

Son cours sur Épicure avait choqué. Si bien, que parents, professeurs et la plupart des étudiants s'étaient mis à le regarder d'un autre œil. L'originalité qu'on lui prêtait était subitement devenue de l'étrangeté. On allait même jusqu'à le soupçonner de s'adonner au satanisme. *Ouais...*

.....

Avant de poursuivre plus avant ses réflexions, le lieutenant alla se chercher un café. Il revint à son bureau en pensant, une fois de plus, qu'il devrait y aller mollo sur la caféine. Mais on eut dit que le moment n'était jamais propice pour mettre en pratique ses bonnes résolutions.

Donc, Grandbois...

En colligeant ses notes, Alexandre Denis voyait peu à peu émerger un profil de sociopathe. Le comportement du prof de philo allait bien au-delà du simple libertinage. Avec la bande vidéo, il en avait désormais la preuve. Grandbois avait usé de sa position d'autorité pour manipuler des jeunes et les pervertir. L'avait-il fait par idéologie ?

On savait qu'il rejetait le système qui prévalait dans le monde actuel. Son adhésion au mouvement altermondialiste en faisait foi. Entendait-il par là, justifier des actes de dépravation qui brisaient tous les tabous ? Qui sait, peut-être utiliserait-il cet argument comme alibi ?

D'autre part, est-ce qu'un comportement comme le sien, si dégoûtant fut-il, faisait de lui un tueur en série ? Pouvait mener à l'ultime transgression ? Pas nécessairement, mais ça faisait de lui un apprenti sorcier fort plausible.

Chose certaine, Grandbois était un junkie. Qu'est-ce qu'une double dépendance au sexe et à la drogue pouvait faire chez un homme aux tendances antisociales aussi prononcées ? Autre fait à considérer et non le moindre : l'homme savait qui était Ariane Séguin. *Ouais...*

Quelques gorgées de café plus tard, le lieutenant en était toujours à supputer. Le prof de philo pouvait-il être le tueur en série ? Possédait-il la maîtrise nécessaire pour déjouer les forces de l'ordre pendant plusieurs mois, voire des années ?

Si l'on se fiait à certaines données, il existait deux types de tueurs en série. Ceux qu'on qualifiait "d'organisés" et les autres, les "désorganisés". Les uns fonctionnaient selon un plan préétabli. Par exemple, ils tuaient à date fixe. Ou encore, ils se référaient aux signes astrologiques. Parfois l'ordre alphabétique jouait un rôle dans le choix de leurs victimes. Les autres y allaient au hasard des circonstances. Bref, les premiers faisaient preuve d'une certaine forme de rationalité. Alors que les seconds se montraient plus intuitifs. Or, à en juger par le comportement de Grandbois, Alexandre Denis le classait dans la seconde catégorie. *S'il était le meurtrier, bien entendu...*

Le bilan des deux entretiens . Peu concluant. Mais ils avaient tout de même permis au lieutenant d'établir un parallèle entre Dumas et Grandbois. Qu'avaient en commun ces deux hommes mis à part leur lieu de résidence et possiblement l'entrepôt ?

Ils étaient l'un et l'autre, très imbus de leur personne. Tous deux étaient des manipulateurs consommés et mentaient comme ils respiraient. Dumas le faisait avec panache, l'autre avec nettement moins d'habileté. Frimeurs avec des ego surdimensionnés. Des traits de caractère fréquents chez les tueurs en série, mais qu'on pouvait tout aussi bien retrouver chez beaucoup d'autres individus. *Certains politiciens entre autres. Non ?*

En ciblant les deux gaillards et malgré les doutes qui l'assaillaient, Alexandre Denis souhaitait ne pas faire complètement fausse route.

41

Quartier général du SPVM, bureau du commandant Brière.

"Oui mais, lequel des deux, Alexandre ? Il nous faut un coupable et c'est urgent, fit Brière quand le lieutenant lui présenta son rapport d'étape.

"Mes meilleurs agents sont sur l'affaire. L'enquête progresse et... "

"À pas de tortue, si tu veux mon avis, Alexandre. La population s'énerve. Je suis assailli de toutes parts. Les médias, l'administration municipale et à Québec, même le ministre de la Sécurité publique commence à s'impatienter. Je fais quoi moi, hein ! J'en ai assez de n'avoir que des réponses évasives à fournir. Je ne suis pas un bon patineur de fantaisie, moi."

Pas un bon patineur, Brière ! *C'est plutôt le contraire*, pensa le lieutenant. Brière avait tout du virtuose quand il le jugeait nécessaire. Il fallait le voir agir avec les médias. Et des vrilles et des triples sauts avant et arrière. Il se débrouillait plutôt bien dans ces moments-là !

Alexandre Denis détaillait l'homme assis devant lui. Brière avait vieilli. Ses cheveux étaient presque blancs maintenant. Et il n'avait même pas cinquante ans. Et puis, il avait le teint brouillé de quelqu'un qui ne dort pas bien et se nourrit mal. Au fond, il le plaignait. Un peu. *Pas trop...*

Quand le commandant eut fini de se défouler, le lieutenant se hâta de glisser sa réquisition avant qu'un autre orage éclate : "Heu... à propos chef, j'aurais besoin d'un mandat de perquisition pour Grandbois. Nous l'avons sur vidéo en train de forniquer avec une demi-douzaine de jeunes. Gars et filles. Vérifications faites, certains n'ont même pas dix-huit ans. Il est évident qu'ils sont tous saouls et dopés."

"Abus de mineurs, grossière indécence, possession de drogue, je veux bien. Mais ça ne te donne pas ton tueur en série, Alexandre."

"Pourquoi pas ? Je suis certain que Grandbois nous cache des choses. Un mandat de perquisition nous aidera à le piéger. N'oublions pas qu'il connaissait Ariane Séguin. Elle fréquentait le Cégep où il enseigne. Les tests toxicologiques prouvent qu'elle se droguait. Et nous avons maintenant toutes les raisons de penser qu'il agit comme revendeur auprès des étudiants."

Brière écoutait le lieutenant avec son air des mauvais jours. Si tant est qu'il lui arrivât d'avoir des bons jours, évidemment.

Prenant le parti d'ignorer le regard froid du commandant, Alexandre poursuivit son argumentation : "Si nous pouvons le coffrer pour abus de mineurs et possession illégale, ça sera autant de pris. Il serait hors d'état de nuire. Et si c'est lui le tueur, une fois en dedans, il existe des méthodes pour lui faire cracher le morceau."

Voyant que ce qu'il venait de dire, n'avait pas suscité l'ire de son chef, Alexandre s'enhardit : "C'est bien connu, les violeurs et les tueurs de femmes et d'enfants sont assez mal reçus dans la population carcérale. Nous lui ferons alors comprendre que s'il veut que nous assurions sa protection en l'isolant des autres, il est dans son intérêt de passer aux aveux."

"Ouais ! C'est pas une méthode très orthodoxe. Je sais que c'est une pratique courante, mais ça m'étonne de ta part, Alexandre."

"Comprenez-moi chef, il s'agit d'une simple tactique de déstabilisation. Ce type est un froussard et un junkie. Il ne tiendra pas le coup très longtemps. Il parlera. J'en suis persuadé."

"Mouais. Je trouve que tu y vas fort quand même. Cela revient à dire que la fin justifie les moyens." *Des scrupules. Brière ?!* Le lieutenant faillit se mettre à rire. Brière était plutôt du genre à regarder dans l'autre direction quand les choses allaient trop loin : "Il y a des cas où certaines mesures s'imposent, chef, plaيدا-t-il.

En règle générale, Alexandre Denis évitait les méthodes coercitives, mais il pouvait se montrer dur à l'occasion. Et pour lui, la situation actuelle justifiait l'utilisation de certaines pratiques disons... persuasives. Le meurtrier accentuait sa cadence. En effet, outre le meurtre signalé par son ami Maurice Dagenais, il y en avait maintenant un autre qui portait la même signature. Dans les basses Laurentides, cette fois : "Chef, je crains qu'il frappe à nouveau et très bientôt. Je... "

"L'autre suspect, c'est Dumas l'ancien avocat ? Celui qu'on a essayé de pincer pour trafic de drogue. Un flop monumental. Parles-en aux gars du Service des Enquêtes sur le crime organisé."

"Galipeau m'a tout raconté, chef. Je vous jure que si nous découvrons que Dumas est le meurtrier, il ne s'en tirera pas à si bon compte. Je verrai personnellement à ce qu'il croupisse en prison pour le reste de ses jours, fit le lieutenant avec fermeté. Il avait compris depuis longtemps qu'avec Brière, il fallait se montrer énergique et décidé. Autrement, il profitait du moindre signe de faiblesse pour enfoncer l'autre.

"Mouais, ben t'as intérêt à faire gaffe. Parce que ce gars-là est très futé. Sans compter qu'il est protégé par Roselli et sa bande. À part ça, s'il a la clientèle qu'on lui suppose pour son trafic de drogue, il est évident qu'il est en mesure de faire chanter pas mal de monde. "

"Oui, je sais chef. Je... "

"Alors, vas-y mollo. Et puis, pour l'instant rien ne prouve que ce soit lui, le meurtrier. C'est peut-être Grandbois. Ou quelqu'un d'autre." Brière, qui n'était pas né de la dernière pluie et tenait à ce que ça se sache, regarda Alexandre par en dessous : "As-tu seulement pensé à faire le suivi au sujet du party chez Dumas ? Qui y était ? Peut-être que c'est un filon qui t'a échappé, hein !"

Avalant sa salive et son exaspération, Alexandre Denis expliqua patiemment que, oui, l'équipe avait fait un suivi et que, non, il n'y avait pas lieu de soupçonner les gens qui y assistaient. Des profs d'université et des étudiants à lunettes, pour la plupart. Leurs déclarations avaient été méticuleusement vérifiées et tout baignait dans l'huile de ce côté.

Même le titulaire de la chaire d' études asiatiques ne pouvait être soupçonné d'autre chose que d'être ce qu'il était. C'est-à-dire, un intellectuel ébloui par la personnalité de Kim Lemelin et qui avait pris un coup de trop, ce soir-là. Une fois dessoulé, Vincent Trottier professeur émérite, avait lui-même reconnu : "qu'il avait fait un fou de lui et qu'on ne l'y reprendrait plus !"

Le lieutenant pensait en avoir terminé avec le chef. Et bien non, il se gourait. Brière avait encore un tout petit quelque chose en réserve dans son sac à malices : "De toute façon, **je veux des résultats et plus vite que ça.** Est-ce que je me fais bien comprendre, Alexandre. Ne me fais pas regretter d'avoir soutenu ta candidature comme chef -enquêteur. Je connais du monde qui aimerait avoir ta place. Tu sais ce que ça veut dire, non ?"

Bon, encore une vacherie ! Alexandre Denis commençait à en avoir plein le dos . Il était grandement temps pour lui de s'éclipser sinon il ne répondait plus de rien. Brière avait vraiment le don de le pousser à bout. *Pourquoi, se demanda-t-il, pourquoi est-ce que je mords toujours à l'hameçon ?*

Brière et lui se comportaient comme deux pugilistes sur un ring de boxe, avec évidemment, toujours la même issue : K,-O. technique au profit du commandant. Or le lieutenant n'aimait pas trop mordre la poussière et quand enfin, il put sortir du bureau de son patron, il était plus que jamais résolu à mener son enquête comme il l'entendait. *Et merde à Brière !*

La prochaine étape serait sa rencontre avec Paul Gendron et sa fille. Il avait l'intuition que ces deux-là détenaient peut-être la clé de l'énigme.

Peut-être...

42

Jusqu'alors, la police avait réussi à taire au public les menaces de mort à l'endroit de Kim Lemelin. Mais, au beau milieu du mois de mars, la situation allait changer dramatiquement.

Ted Leblond, le reporter judiciaire bien connu, sortit la nouvelle dans le journal à potins pour lequel il travaillait. Tout y était. Les menaces de mort, le graffiti sur la voiture de l'animatrice et l'inscription sanglante sur le cadavre de la rue Bonsecours.

Leblond mentionnait également la tarentule, le cliché de la poupée aux yeux crevés sans oublier l'engagement de Rita Latendresse comme garde du corps. Et ça ne s'arrêtait pas là.

Une source sûre, écrivait-il, *lui aurait soufflé à l'oreille deux noms de suspects rencontrés par la police*. Sans les identifier formellement, il disait que c'étaient deux hommes de l'entourage de l'animatrice. L'article se terminait sur l'hypothèse d'une possible complicité féminine.

.....

"Plus irresponsable que ça, tu meurs ! s'écria Guy Lambert en brandissant la feuille de chou au meeting quotidien. Quand il eut fini de lire l'article pour le bénéfice de ses collègues, ce fut la consternation générale autour de la table.

Consternation qui eut tôt fait de se muer en indignation.

"C'est pas possible une affaire pareille ! Pour qui y se prend, le tabarnak ?"

"Le maudit chien sale. Si je l'avais devant moi, je l'étriperai."

"Je suppose que c'est au nom de la liberté de presse. Liberté de presse, mon cul !"

"Il faut poursuivre ce câlisse de trou de cul-là."

"**Bon ! Ça suffit**, trancha le lieutenant, visiblement exaspéré par les excès langagiers de ses collègues : "C'est bien beau de blâmer Ted Leblond, sauf qu'il y bien quelqu'un qui a laissé couler l'information. **N'est-ce pas ?**"

Alexandre Denis élevait rarement le ton, mais ce matin-là, il était de mauvais poil. La veille, il avait passé la soirée à l'urgence de Sainte Justine avec son fils qui faisait une otite carabinée. De retour à la maison, son fiston bourré de médicaments avait fini par s'endormir vers une heure du matin.

Lui, n'y était pas parvenu et il avait passé le reste de la nuit à se tourner et retourner dans son lit. Avec au creux de l'estomac un nœud qui ressemblait drôlement à un crise d'angoisse : *Dumas, Grandbois ou quelqu'un d'autre ?* Allait-il pouvoir enfin mettre la main sur ce meurtrier qui le défiait ? *L'empêcher de... Kim, Kim Lemelin, bon Dieu !*

Au petit matin, il s'était levé avec l'impression, non, presque la certitude que le temps lui était compté, qu'un malheur était imminent. Et là, bang ! cette histoire de fuite dans les médias.

Il n'avait vraiment pas besoin de ça.

Vraiment, vraiment pas ! : "Est-ce que quelqu'un peut me dire qui a parlé à Ted Leblond ? **Parce que la véritable irresponsabilité, elle est là.** À cause de cette fuite, notre enquête risque d'avorter. Je vous rappelle que, si nous ne trouvons pas l'assassin rapidement, nous sommes certains qu'il y a dans l'immédiat au moins une vie menacée, et c'est celle de Kim Lemelin."

Au sein de l'équipe, la sortie du lieutenant fit l'effet d'une douche froide. Certes, le lieutenant avait ses moments d'humeur mais, à ce point ?! *Whoa...* "Lieutenant, vous ne croyez pas sérieusement que la fuite vienne de quelqu'un de l'équipe ? hasarda timidement Régimbald. Précisons que le sergent-détective avait subitement perdu l'envie de faire ses farces plates habituelles.

"Je le souhaite, rétorqua sèchement le lieutenant promenant un regard inquisiteur sur ses collègues. Sauf Duclos, tous lui paraissaient sincèrement désolés. Duclos, lui, avait un sourire en coin qu'il n'arrivait pas à interpréter.

Que Duclos se réjouisse des ennuis inévitables qu'une fuite de cette envergure lui attirerait, ne l'étonnait pas. Mais, qu'il ait suffisamment de malice pour aller jusqu'à compromettre leur travail à tous, Alexandre Denis hésitait à croire à une pareille trahison.

N'empêche qu'il était en rogne et pas qu'un peu : "Je vous promets une chose. Je finirai bien par trouver la personne qui a fait le coup. **Quelle qu'elle soit, elle ne l'emportera pas en paradis !**"

"Et si l'on se demandait plutôt à qui profite cette fuite, fit Marie Garneau, conciliante : " Mis à part le journal qui veut vendre de la copie, quelqu'un a certainement intérêt à parler à Ted Leblond. Ce pourrait-il que ce soit quelqu'un de l'entourage de Kim Lemelin, par exemple ?"

"Ah, c'est pas bête ça. Pas bête du tout, Marie. Tu as parfaitement raison de soulever la question, dit le lieutenant, quelque peu radouci. Force lui était de reconnaître la justesse des propos de la policière et ce, même si elle venait de lui couper le sifflet. En fait, il lui était plutôt redevable d'être intervenue avant qu'il ne se couvre de ridicule. N'était-il pas en passe de se transformer en père Fouettard ? *Précisément ce qu'il reprochait à Brière !*

"Qui sont les deux personnes qui ont intérêt à faire avorter notre enquête ? continua Marie Garneau sur le ton posé qui la caractérisait : "En tout premier lieu, on peut penser à Frédéric Dumas et à Alain Grandbois, non ?"

Tous les regards s'étaient tournés vers la détective. Elle avait la faveur du moment. Chose qui n'eut pas l'heur de plaire à Duclos, l'éternel envieux. Le sergent-détective était de ceux auxquels le succès des autres porte ombrage et c'était plus fort que lui, il lui fallait ajouter son grain de sel :

"Oui, mais en même temps, dit-il, si ce sont Dumas et Grandbois qui ont coulé l'information, ils se tirent dans le pied. Parce que, faut pas se faire d'illusions, avec Ted Leblond sur le coup, ce n'est qu'une question de jours ou même d'heures avant que leurs noms sortent dans les médias. À moins qu'ils s'en fichent complètement !"

"Excellent point, Duclos, le félicita Alexandre Denis.

Eh oui, Duclos pouvait parfois faire preuve d'intelligence ! Et parlant de faire preuve d'intelligence, le lieutenant retrouva miraculeusement l'usage de ses cellules grises. Lesquelles, il devait se l'avouer, n'avaient pas été à la hauteur depuis le début du meeting :

"Et si la fuite venait de quelqu'un qui veut que leurs noms sortent, fit-il. Quelqu'un qui a des raisons personnelles de leur en vouloir. Quelqu'un comme Paul Gendron par exemple ? Il n'est peut-être pas très content de voir sa fille dans les pattes de ces deux gars-là."

"Ah ! mais oui, ça se peut très bien ça, lieutenant, approuva Guy Lambert : "Paul Gendron doit savoir ou se douter de quelque chose. Peut-être même qu'il espère que la fuite dans les médias va accélérer le dénouement de l'enquête au lieu de l'entraver ? "

Et c'était reparti.

Les enquêteurs s'étaient enfin remis en mode déduction. Attitude beaucoup plus productive que de casser du sucre sur le dos de Ted Leblond, un emmerdeur de première classe.

Ou encore, pour le lieutenant, de passer sa mauvaise humeur sur ses coéquipiers : "Il est grandement temps de rencontrer Gendron et sa fille. Le plus tôt sera le mieux, dit-il un peu hypocritement d'ailleurs. Bien entendu, son idée était faite depuis un bon moment déjà, mais il ne détestait pas abattre ses cartes à la dernière minute, surtout quand son cerveau fonctionnait au ralenti.

Ce qui était indubitablement le cas, ce jour-là.

Et ce fut presque avec le sourire qu'il conclut la session en faisant une brève allusion à la fuite dans les médias : "Le mal est fait et pour ce qui est de limiter les dégâts, nous laisserons cette tâche au commandant Brière et aux Relations publiques. C'est leur travail après tout !"

La paix était revenue dans l'équipe.

Au Service des Homicides du SPVM, on serrait les coudes dans l'adversité. C'était crucial pour mener à bien une enquête déjà suffisamment compromise.

43

L'article de Ted Leblond avait fait boule de neige. Tous les médias, même les plus sérieux, le reprirent à leur compte. Tant et si bien qu'il n'y eût pas qu'aux locaux du SPVM que les téléphones s'étaient mis à sonner.

Kim Lemelin en savait quelque chose. Chez-elle aussi, ça ne ne déroutait pas.

Les demandes d'entrevues pleuvaient mais elle les refusait systématiquement. Elle, pourtant toujours prête à défendre ses collègues des médias, était excédée : "Ils ne respectent rien. Ce sont des chacals. J'ai honte de faire partie de cette bande de vautours. Une meute de loups affamés, voilà ce qu'ils sont !" L'animatrice fulminait et tous les noms d'animaux y passaient.

Sa vie, déjà passablement perturbée, l'était encore davantage. La tribune téléphonique n'était plus qu'une longue suite de lamentations d'un auditoire qui compatissait tout en tentant d'obtenir d'elle, des détails croustillants. La curiosité malsaine n'est jamais bien loin, en pareil cas.

Les nuits de travail de Kim Lemelin étaient devenues interminables. Plus éprouvant encore était le fait que ses parents savaient maintenant. Sa mère, avec laquelle elle parlait pratiquement tous les jours, lui reprocha de l'avoir tenue dans l'ignorance pendant des semaines.

"Maman, je ne voulais pas vous inquiéter, tu comprends. (...) Non, je t'en prie, ne viens pas à Montréal. Ce n'est pas nécessaire. (,,,) Avec Alexandre et Rita je me sens en sécurité. N'aies aucune crainte, ma petite maman."

"Ma chérie, pourquoi ne pas prendre quelques semaines de vacances et venir à la maison. Je serais plus tranquille. Et ton père également."

"Impossible. J'ai un contrat à respecter avec la station de radio. Je ne peux faire ça. Puis, je ne peux pas vivre cachée indéfiniment. "

"Ah ! parce que tu crois que ça va être long avant qu'ils arrêtent ce monstre ?"

"Mais non... maman, je n'ai pas voulu dire ça. Je fais entièrement confiance à Alexandre et à son équipe. Ce sont les meilleurs enquêteurs du SPVM. Je suis certaine que ce n'est qu'une question de jours maintenant."

Malgré cette profession de foi, l'animatrice n'en menait pas large car elle était loin de penser que les choses allaient se régler aussi rapidement. Elle aurait tant voulu épargner à ses parents les affres de la peur qu'elle ressentait. À cause des Ted Leblond de ce monde, la vie de ses parents allait se transformer en cauchemar, et pour Kim Lemelin, c'était pire que tout.

.....

Et que dire de l'atmosphère qui régnait dans la CO-OP où la nouvelle avait fait l'effet d'une bombe. Les copropriétaires, déjà fort ébranlés par la découverte d'un cadavre dans le parking et l'arrestation de Jérôme Letellier, trouvaient que ce qu'ils avaient pris pour un "havre de paix en plein centre-ville", était en passe de devenir un véritable enfer.

QUOI ? Un tueur en série vivrait parmi eux ! Leur voisin de palier peut-être ? La plupart confondaient, tueur en série et tueur de masse. Ce qui n'est pas du tout la même chose.

Un tueur de masse, c'était comme le type qui était entré à Polytechnique et avait trucidé quatorze jeunes femmes, une bonne trentaine d'années auparavant. Mais dans l'esprit des habitants de l'immeuble, le meurtrier, dont il était question présentement, allait rassembler tout le monde dans le hall d'entrée et tirer à bout portant.

C'était le sauve-qui-peut !

Déjà, deux des copropriétaires avaient mis leurs condos en vente. Dans les circonstances, ils risquaient d'avoir beaucoup de difficulté à trouver preneurs.

"Qui aurait l'audace de venir s'établir dans l'immeuble ?" Un commentaire que fit Claire Toupin à Kim Lemelin, un jour, au sortir d'une réunion du conseil d'administration.

Réunion à laquelle l'animatrice n'avait pas assisté et pour cause. Elle avait démissionné de son poste de conseillère. Pour se faire, elle avait invoqué son horaire de travail. Mais la vraie raison était qu'elle ne voulait pas être confrontée au président, Frédéric Dumas. Elle ne l'avait toujours pas revu et désirait que ça reste ainsi.

"Tu aurais dû voir les têtes d'Alain Grandbois et de Paul Gendron ! poursuivit Claire. C'était lugubre. En revanche, Frédéric Dumas était égal à lui-même. Impassible, et j'oserais même dire, serein !"

"Serein ?"

"Eh oui, serein. Franchement Kim, je ne comprends pas ce gars-là. On dirait que rien ne l'atteint en profondeur. Après tout, Grandbois et lui sont bel et bien les deux types que la police a longuement interrogés. Sans parler de l'enquête pour trafic de drogue dont Dumas a déjà fait l'objet. Laquelle s'est terminée en queue de poisson d'ailleurs. "

Comment Claire avait-elle appris tous ces détails ? Kim était étonnée pour ne pas dire choquée. Après tout, c'était elle, Kim Lemelin, la principale intéressée dans cette affaire, non ? Et personne, avant Claire, n'avait daigné lui dire que Dumas et Grandbois étaient bel et bien ceux que la police soupçonnait de meurtres en série.

Intérieurement, l'animatrice pesta contre Alexandre et sa foutue discrétion quand il s'agissait de l'enquête. C'était toute une histoire pour obtenir de lui des bribes de renseignements. Mais en même temps, elle se demandait si Claire n'exagérait pas une fois de plus.

Voyant la moue dubitative de son amie, Claire se hâta d'ajouter : "C'est Giullia qui m'a mise au courant. En tant qu'avocate, elle a ses entrées dans ce monde-là, tu comprends... " Donc c'était sérieux. Ce n'était pas une des déductions à l'emporte-pièce dont Claire se faisait une spécialité.

Frédérique Dumas et Alain Grandbois ! Kim Lemelin était sidérée.

Frédéric Dumas, un tueur en série ! *Impossible*. Un séducteur, un coureur de jupons, *oui*. Pour le trafic de drogue ? *Peut-être*. Mais un meurtrier. Lui ! Non. Non. *Impensable*. L'animatrice tentait désespérément de se réfugier dans le déni. Elle avait encore sur le cœur la maudite erreur qu'elle avait commise en couchant avec le bellâtre. Un faux pas qu'elle n'oublierait pas de sitôt.

Surtout pas maintenant que...

En ce qui concernait Grandbois, Kim Lemelin était plus hésitante. De toute évidence, aucun courant de sympathie ne passait entre elle et le prof de philo. Ils n'avaient tout simplement pas d'atomes crochus. Y avait-il une autre cause au malaise persistant qu'elle éprouvait en sa présence ?

Chose certaine, elle trouvait que l'homme de quarante ans se comportait d'étrange façon. Sa manie de jouer les jeunes hommes en colère, de lutter contre l'ordre établi, de rejeter le système en bloc, alors qu'il en profitait plus que largement ! Pour l'animatrice, il y avait là une dichotomie suspecte. Un manque flagrant de maturité, une hypocrisie.

Mais est-ce que ça faisait de lui un assassin ?

Quoiqu'il en soit, l'article de Ted Leblond, la plaçait, elle, dans une situation plus qu'inconfortable. Elle se devait de révéler à Alexandre Denis qu'elle avait eu une aventure avec Frédéric Dumas. C'était peut-être un indice important pour la police ?

Mais comment le lui annoncer ? Qu'allait-il penser d'une femme qui s'était littéralement jetée dans les bras d'un séducteur, possiblement trafiquant de drogue et désormais suspect dans une affaire de meurtres en série ? Bien sûr, elle ignorait ces détails à ce moment-là. Mais ça ne justifiait pas son manque de jugement.

Oh, combien elle la regrettait, cette maudite nuit ! Mais à quoi bon les regrets. Il lui fallait maintenant faire face à la musique. Elle parlerait à Alexandre.

Alors que Kim Lemelin prenait la décision de faire face à la musique, ailleurs dans la CO-OP, une autre femme faisait face à la musique pour de vrai...

Et ce n'était pas joli, joli.

Lui, après avoir posé le journal sur la table, demanda : "Tu as lu l'article de Ted Leblond ?"

Elle, grignotant une pomme fit signe que, oui.

"Qu'est-ce que c'est que cette histoire de photographie d'une poupée déchiquetée ?"

"Je n'en sais rien. Comment veux-tu que je sache ?"

"**Tu mens.** C'est toi qui as fait ça. J'en suis certain."

Elle, voyant qu'il était inutile de nier davantage... que ça ne ferait qu'envenimer les choses : "Je n'ai pas pu résister. Je la déteste tellement."

"Tu sais que j'ai horreur que tu agisses sans me consulter."

"Je suis désolée, mon chéri. Je ne pensais pas que ça te déplairait autant."

"Tu ne pensais pas, tu ne pensais pas. Es-tu seulement capable de penser, connasse ? En tout cas, ne t'avise pas de recommencer. Je pourrais me fâcher très sérieusement et crois-moi sur parole, **tu n'aimerais pas du tout ça .**"

Les colères de son amant lui faisaient terriblement peur. Elle savait mieux que quiconque ce dont il était capable. Prenant une attitude humble et repentante, elle s'approcha de lui et minauda :

"Mon amour, qu'est-ce que je peux faire pour me faire pardonner ?"

"À genoux, salope. " L'homme défit son pantalon.

45

Normalement, vers la mi-mars au Québec, on commence à entrevoir la fin de l'hiver.

Et bien pas cette année-là. Le temps maussade perdurait et cela valait pour toute la province.

Mais chez Kim Lemelin, il n'y avait pas que le temps de maussade. Pour elle et pour ses amis, il y avait pire. Une ombre planait sur leur vie. L'ombre d'un meurtrier sans visage ou à visages multiples, c'était selon... Et ça, ce n'était pas drôle du tout.

C'était même si peu amusant que Rita Latendresse prit un jour une initiative : "Toute la bande, dit-elle à Kim Lemelin, a un urgent besoin de détente et de nourriture réconfortante, je propose que l'on se fasse une bonne bouffe entre amis."

"Ce n'est pas une mauvaise idée. J'ai congé demain soir et ... ouais, pourquoi pas, répondit l'animatrice faisant un effort pour paraître enthousiaste. Et quand on dit effort, c'en était un. N'allons surtout pas penser que Kim était envieuse de nature mais depuis que Rita et Steve étaient devenus amants, elle se sentait de plus en plus morose et désemparée. Leur bonheur évident lui faisait prendre toute la mesure de la précarité de sa situation. Parce que, voyez-vous...

... entre la grande mulâtre et le punk d'origine irlandaise de par son père et autochtone de par sa mère, (ou n'était-ce pas plutôt l'inverse, enfin peu importe) c'était le grand amour. *Et ça, c'était merveilleux, bien sûr !* Cependant, Kim en aurait mis sa main au feu, ils auraient préféré vivre leur idylle ailleurs que dans une chambre d'amis chez-elle. En tout cas, elle, à leur place, aurait préféré ça.

De toute manière c'était beaucoup pour faire plaisir à Rita que Kim avait accepté de faire la fête, même si le cœur n'y était pas vraiment. C'était aussi, un peu, pour se sentir encore vivante.

Les invitations furent donc lancées et tout le monde trouva l'idée excellente. Le soir même, Rita, toute joyeuse, se mettait en frais de préparer une immense tourtière du Lac Saint-Jean. Et pourquoi une tourtière du Lac Saint-Jean ? Pourquoi pas une paella ou autre chose ?

Eh bien, parce que Rita, fille adoptive des Latendresse résidents au Saguenay, avait passé son enfance et sa jeunesse dans cette région et avait eu tout le loisir de s'imprégner des us et coutumes de ce beau coin de pays. Et la tourtière du Lac Saint- Jean en faisait partie. Simple, comme bonjour !

Le seul ajout que Rita se permettait de faire à la recette de Malvina, sa mère adoptive, c'était un mélange d'épices jamaïcaines. Ouais... Rita croyait fermement que son goût inné pour manger épicé lui venait de ses origines antillaises : "Que voulez-vous, l'atavisme c'est fort ! disait-elle le plus sérieusement du monde.

.....

Pour cette fête improvisée, Steve, qui passait maintenant toutes les fins de semaine avec sa dulcinée dans l'appartement de Kim Lemelin, se lança dans la fabrication d'un gâteau fourré de crème pâtissière et recouvert d'une ganache. Kim, elle, offrit de préparer une salade d'accompagnement.

Alors que le trio s'affairait aux derniers préparatifs, Kim éprouva un nouveau pincement au cœur. Steve et Rita rayonnaient et leur complicité se traduisait par des frôlements de doigts, des sourires béats, des rires, des... Une fois de plus, l'animatrice se sentit de trop, presque une intruse chez-elle. Tiens, parfois la nuit, malgré les efforts des deux tourtereaux pour se montrer discrets, elle entendait des grognements, des gémissements ou des rires vite étouffés. Bruits très évocateurs !

Bien entendu, Kim ne leur en voulait pas mais... ça devenait frustrant à la longue !

Et puis elle s'était posé la question de la sécurité. Si un incident déplaisant venait à se produire, style invasion massive de tarentules par exemple, comment une Rita amoureuse réagirait-elle ? Donc, pour tester la vigilance de sa garde du corps, Kim y était allée d'une petite ruse sans malice qui donna des résultats assez cocasses, merci.

Une nuit, où les amoureux faisaient tout un ramdam, l'animatrice se leva en catimini, alla dans la cuisine, où elle elle échappa volontairement un verre sur le parquet dallé. Dans la minute qui suivit, qui ne vit-elle pas surgir ? Rita à poil et revolver au poing suivie de Steve, les pieds pris dans son slip, mais en position d'attaque : karatéka un jour, karatéka toujours !

Hypocritement, Kim se répandit en excuses.

Rita et Steve avaient-ils flairé le subterfuge ? Sait pas ! Mais Kim était rassurée. Au moins, s'était-elle dit, un peu égoïstement, ils sont capables de garder une oreille attentive à ce qui ce qui se passe ailleurs que dans leur lit.

.....

Bien entendu, dans la liste d'invités, il y avait le lieutenant Alexandre Denis. Quand Rita lui téléphona, il se montra heureux de l'invitation mais demanda si son fils Nicolas pouvait être de la partie. Il répugnait, avait-il dit, à sortir sans lui quand il pouvait en être autrement : "Je passe si peu de temps avec lui, tu comprends Rita."

"Bien sûr, voyons ! Mais... tu ne crains pas qu'il s'ennuie, seul avec des adultes ?"

"Ne t'en fais pas pour ça. Il va apporter son Nintendo DS et son jeu vidéo favori SUPER MARIO. Alors, s'il trouve le temps long, il pourra toujours se rabattre sur ses jeux vidéo, avait fait le lieutenant en soupirant. En fait, il doutait fortement de la valeur éducative de tous ces jeux et avait tenté d'en limiter le temps d'utilisation pour Nicolas, mais sans succès.

En fait, le lieutenant était un peu démuni face à cette génération d'enfants. Celle des manettes et des écrans tactiles. Son fils venait tout juste d'avoir six ans et déjà il en savait beaucoup plus que lui sur les nouvelles technologies. À trente-huit ans, bientôt trente-neuf, l'enquêteur du SPVM faisait plutôt figure d'homme de Cro - Magnon en la matière. L'ordinateur, il l'utilisait uniquement pour taper ses rapports et les faire parvenir aux quartiers généraux.

Il ne surfait pas, n'avait pas de page Facebook et ne twittait pas (traduction : ne gazouillait pas !?). Il n'en voyait simplement pas l'utilité. Une réticence qui provenait en partie du fait qu'il n'était pas très familier avec tout ça. Quand il était jeune, les jeux vidéo étaient interdits à la maison. Ses parents disaient qu'ils étaient trop violents, mauvais pour le développement émotif des enfants.

Et peut-être n'avaient-ils pas eu tort de les forcer, sa sœur et lui, à user d'imagination pour combler les moments d'ennui. Combien de fois, ne s'était-il pas entendu répéter : "Alexandre, vas donc jouer dehors au lieu de te tourner les pouces !"

Et ce n'était pas plus mal, même que c'était plutôt une bonne idée.

Maintenant que les voix de ses parents s'étaient éteintes à jamais (les deux étant morts dans un accident d'avion quand il avait quinze ans), le lieutenant repensait avec nostalgie à ce temps très lointain où on l'obligeait à aller jouer dans la rue avec les copains.

Ouais, les temps avaient changé, mais il n'était pas certain que c'était pour le mieux.

.....

Le repas était délicieux et le bon vin aidant, les convives joyeux.

D'un commun accord, on avait évité de parler de l'enquête sur les meurtres en série et des fuites dans les médias. La présence du petit Nicolas n'était pas complètement étrangère à l'ambiance détendue qui régna pendant toute la soirée. L'enfant était amusant et tout à fait à l'aise en compagnie d'adultes. Il avait même réussi à conquérir la redoutable Claire Toupin, celle-là même qui, il n'y a pas si longtemps, s'était étonnée que Kim s'intéresse à un père avec enfant.

C'était d'ailleurs assez drôle de la voir aux petits soins avec le père et le fils. Tout un changement d'attitude pensait sa compagne Giulia en lui lançant un coup d'oeil ironique.

Le petit Nicolas, lui, était surtout fasciné par Steve : "Cool " avait-il dit quand le jeune homme sortit sa guitare à la fin du repas. Et c'est sur fond d'accords mélodieux, que l'enfant, probablement inspiré par la musique, avait surpris les convives en lançant à son père :

"Papa, quand vas-tu te marier avec Kim. J'aimerais bien qu'elle devienne ma maman. Elle est si belle et si gentille ! "

Un instant pris au dépourvu, le lieutenant se tourna lentement vers l'intéressée et dit : "Je... c'est mon rêve le plus cher mais je ne sais pas si Kim est d'accord ?"

Émue, Kim Lemelin n'en resta pas moins abasourdie.

C'était la première fois que le lieutenant exprimait aussi ouvertement ses sentiments et devant leurs amis, en plus. Et pour tout dire, cette demande en mariage la désarçonnait complètement. Après tout, ils ne se connaissaient que depuis quelques mois à peine. Ils ne formaient pas un couple. Ils n'avaient même jamais échangé un vrai baiser. *Alors... ?* Certes, ils éprouvaient un attrait indéniable l'un pour l'autre et quand toute l'histoire serait terminée, si elle se terminait un jour, ils auraient sans doute une liaison. Sulfureuse, elle n'en doutait pas.

Mais de là à parler mariage... *Pourquoi cette précipitation ?*

Évidemment, pensa Kim, à cause de son travail aux Homicides et aussi parce qu'il a perdu des êtres chers, Alexandre doit savoir mieux que quiconque que la vie peut être interrompue brutalement. Peut-être que c'était pour ça qu'il prenait le mors aux dents ? *Mais comment pouvait-il... ?*

Mais ce qu'ignorait l'animatrice et qu'elle apprendrait au fil du temps, c'est que le lieutenant Denis était probablement l'un des derniers spécimens d'une espèce en voie de disparition. La race des hommes qui ne prennent pas leurs jambes à leur cou dès que le mot "mariage" est prononcé. Une denrée de plus en plus rare ! Or pour l'instant, que la denrée fût rare ou pas, Kim Lemelin n'était pas prête à s'engager d'une manière définitive. *Plus tard, peut-être.*

Mais là, comme ça... dans les circonstances, c'était trop, trop tôt.

Même qu'elle était étonnée qu'Alexandre, pourtant si habile dans la détection, n'ait pas mesuré l'ampleur de sa détresse : "Je... je... oui... oui... pourquoi pas... mais je ne sais pas quand nous pourrons... je... et puis..."

Kim bafouillait lamentablement tout en se demandant ce qu'elle devait dire ou ne pas dire devant Nicolas . L'enfant était-il au courant du drame qui se jouait pour elle ?

Se rendant finalement compte qu'il était allé trop loin et surtout trop vite, Alexandre vint au secours de la pauvre Kim qui n'en finissait plus de bafouiller : "Nicolas, il va te falloir attendre, mon gars. Kim et moi avons une affaire très importante à régler avant de décider quoi que ce soit."

Le lieutenant ne donna pas de détails mais c'était sans compter le pouvoir de déduction de son fiston. La pomme ne tombant jamais bien loin de l'arbre, le petit déclara tout de go : "Je suppose que c'est encore à cause d'une de tes histoires de police."

Et devant le sourire à la fois stupéfait et indulgent de son père, l'enfant s'enhardit : " Vous pouvez toujours vous fiancer. J'ai vu ça à la télé. Ils se sont embrassés. Un très long bec... puis, l'homme a passé une bague au doigt de la femme."

Tous éclatèrent de rire.

Décidément, de nos jours, rien n'échappait aux enfants.

Kim Lemelin songea que, dans sa touchante naïveté, le petit avait peut-être vu juste en ce qui concernait les véritables sentiments qui les animaient, Alexandre et elle.

Le grand amour ? Holà !

46

Nicolas dormait dans une des chambre d'amis depuis un bon moment déjà, quand Claire et Giullia dirent qu'il était temps pour elles de lever les feutres. Les deux femmes étaient ravies de leur soirée et manifestement, Claire ne pensait plus du tout que Kim faisait erreur en s'intéressant à Alexandre Denis : "Nicolas est un enfant adorable, minauda-t-elle avant de quitter.

Bien entendu, le père n'allait pas la contredire.

Peu après le départ des deux femmes, Rita et Steve, qui avaient commencé à se bécoter, finirent par s'excuser : "On a beaucoup travaillé pour préparer le repas. Je pense qu'on a besoin de repos, fit Steve en faisant mine d'étouffer un bâillement.

"Oh, ça va mon vieux ! Inutile de faire semblant. Nous savons très bien que vous n'êtes pas fatigués à ce point-là. Bah ! profitez-en, nous ne vous en tiendrons pas rigueur, déclara Alexandre avec un sourire qui cachait mal sa frustration de ne pouvoir en faire autant avec Kim.

.....

Quand ils se retrouvèrent enfin seuls, le lieutenant crut bon devoir revenir sur l'épisode de la "demande" en mariage ratée : "J'ai fait une gaffe ce soir, j'en suis vraiment désolé, Kim. Une fois de plus, j'ai péché par excès de confiance en moi. Un reproche qu'on me fait souvent."

Kim allait protester. Dire que ce n'était pas grave, voyons ! Mais, Alexandre n'entendait pas en rester là : "J'ai pris pour acquis que tu allais accepter de m'épouser, puisque moi, j'y pense depuis un moment. Je sais, c'est rapide mais... Et puis, j'ai bêtement imaginé que c'était l'occasion rêvée pour faire ma demande. Ridicule ! Je me suis conduit comme un idiot."

Un tel aveu dans la bouche du lieutenant surprenait. Il avait de nombreuses qualités mais Kim Lemelin avait cru remarquer que l'humilité n'en faisait pas partie. Ce constat n'empêcha nullement la belle de faire la mise au point qui lui paraissait s'imposer, sans pour autant, donner l'impression qu'elle rejetait complètement l'idée de mariage :

"Bien sûr, j'ai très envie de vivre quelque chose d'intense avec toi, Alexandre. Mais il me semble que le moment est mal choisi pour parler mariage alors que... Mais bon, c'est tout de même rassurant de constater que le super flic, si maître de ses émotions, peut avoir certaines faiblesses ! Comme ça, je me sens moins complexée, fit-elle. C'était dit sans malice mais avec, tout de même, une pointe d'ironie.

Le lieutenant sourit : "J'aime bien ton sens de l'humour, toujours un peu caustique, il faut le dire. Ça te rend doublement séduisante à mes yeux, dit-il, à la fois sincère et un peu niais. Une preuve de plus que l'amour rend fou. Complètement gaga, le lieutenant.

L'animatrice vit bien que le vent soufflait dans sa direction. C'était donc le moment ou jamais de parler de son aventure d'un soir avec Frédéric Dumas. Tôt ou tard, elle devrait le faire. *Alors pourquoi pas maintenant !*

Et elle plongea : "Alexandre, je dois t'avouer une chose. J'aurais dû le faire plus tôt mais j'hésitais. En fait c'est après avoir lu l'article de Ted Leblond que je me suis décidée... Ça s'est produit avant notre première rencontre chez mes parents, tu te souviens du party du vingt-trois décembre ? Et bien la veille, j'avais passé la nuit avec Frédéric Dumas et..."

Sans entrer dans les détails, et c'était certainement mieux comme ça, Kim résuma cet épisode qu'elle aurait préféré oublier. Le lieutenant l'écouta sans broncher. Se méprenant sur son silence, Kim se hâta d'ajouter : "J'ai manqué de jugement ce soir-là, c'est le moins qu'on puisse dire !"

"Tu ne pouvais pas savoir, Kim. Et puis Dumas est un homme très séduisant, ajouta Alexandre en se gardant bien d'en dire davantage sur le sieur Dumas. *Parler de ses doutes, non.*

De toute manière, qu'avait-il comme preuve contre Dumas ?

Que des impressions, à la rigueur quelques soupçons et encore... Certainement pas assez pour en faire part à Kim. *Du moins pas tout de suite.*

Kim continuait à se répandre en justifications : "Je n'ai pas l'habitude d'avoir ce genre d'aventure d'un soir. Et crois-moi je ne suis pas fière de moi. Même que je... "

"Mais tu n'as pas à te sentir coupable, voyons !"

Dans l'esprit du lieutenant, l'aventure de Kim avec Dumas était purement anecdotique. Une aventure d'un soir, ça pouvait arriver à tout le monde. Toutefois, et ça c'était beaucoup plus embêtant, Kim lui avait dissimulé une information qu'il estimait être d'une importance capitale pour son enquête. Le policier en lui aurait pu le lui reprocher, l'homme amoureux en était incapable.

"Je comprends, fit-il, à quel point ce que tu viens de dire a dû te coûter. Merci de me faire confiance, Kim. Et dis-toi bien une chose... des aventures d'un soir, j'en ai eues moi aussi après la mort de Sophie. Et crois-moi, il y en a dont je n'ai aucune envie de me vanter. "

La modestie n'était peut-être pas un trait dominant chez Alexandre mais il savait, comme pas un, se montrer généreux et ouvert d'esprit. Si les rôles avaient été inversés, Kim se demanda comment elle aurait réagi. *Aurait-elle fait preuve d'autant de souplesse et de compréhension ?*

Elle était loin d'en être persuadée.

.....

Parle parle, jase jase...

Alexandre s'était rapproché de Kim et avait mis un bras autour des épaules de la jeune femme. Spontanément, elle nicha sa tête dans le cou puissant qui fleurait bon la savonnette. *Pas du Old Spice, Dieu merci !* Une odeur beaucoup plus subtile et tellement masculine...

Une chose en amenant une autre, ils échangèrent leur premier vrai baiser, puis leurs mains s'égarèrent sur leurs corps. S'ensuivit une séance qui n'avait rien d'une pièce de Marivaux.

Ouais... On s'éloignait nettement du simple marivaudage !

Quoiqu'il en soit, ce fut lui qui mit fin à leurs effusions. Le policier reprenait le dessus. Qu'en était-il de son devoir de réserve ? Il aurait mieux fait de refuser cette invitation à dîner. C'était vraiment se jeter dans la gueule du loup. Enfin façon de parler !

Haletant, il murmura : "... pas comme ça... pas maintenant. L'enquête suit son cours. Nous devons être patients... Je fais mieux de partir avant d'atteindre le point de non-retour."

Kim reboutonna son corsage en soupirant. Voyant les difficultés que le lieutenant éprouvait à rajuster son pantalon, coquine elle roucoula : "Il me semble que le point de non-retour est imminent, je me trompe ?"

"Toujours le mot pour rire, grogna Alexandre, mi-figue, mi-raisin. Ce fut quand même à regret qu'il sortit de la pièce pour aller réveiller son fiston, lequel dormait paisiblement : "Nico, réveille-toi mon gars, nous devons rentrer à la maison."

"Ah ! pourquoi on ne peut pas dormir ici papa, demanda le petit encore dans les brumes du sommeil. Le père sourit à son fils mais n'offrit pas d'explication : "Parce que..."

À son arrivée au travail le lundi suivant, Alexandre Denis fut immédiatement intercepté par Gisèle Miron, la secrétaire de la division : "Alexandre, il y a deux personnes qui demandent à te voir. Elles sont là depuis une demi-heure environ. Elles prétendent que c'est urgent. "

"Je n'ai pas vraiment le temps. Pourquoi ne pas les référer à un sergent. Blondin, par exemple. Je viens de le croiser. Il a l'air d'une âme en peine. Je suis certain qu'il... "

"Elles insistent pour te parler personnellement, Alexandre."

"Mouais... Qu'est-ce qu'elles veulent ? Qui sont-elles ? "

"En fait ce sont les parents d' Ariane Séguin. Une des victimes du... "

"Quoi ! t'aurais pas pu le dire plus tôt, non !" Le lieutenant n'était pas vraiment fâché. Il aimait bien Gisèle mais parfois, il trouvait qu'elle exagérait.

Célibataire dans la cinquantaine avancée, Gisèle Miron travaillait aux Crimes majeurs depuis toujours et se comportait comme si le département entier lui appartenait. Pour elle, les détectives représentaient sa famille et elle les traitait comme les enfants qu'elle n'avait pas eus.

Ainsi, elle prenait un malin plaisir à leur livrer l'information au compte-gouttes ou bien tutoyait tout le monde y inclus les haut gradés. C'était sa façon à elle de taquiner cette "bande de têtes enflées" comme elle les appelait affectueusement.

Au sein de l'équipe, on lui pardonnait volontiers ces petits travers, d'autant qu'ils étaient compensés par les gâteaux délicieux qu'elle confectionnait pour toute la bande.

Et justement, elle avait cuisiné la veille...

"Tiens, Alexandre, fit-elle désignant la pile de gâteaux aux glaçages multicolores, qu'elle avait artistement disposés dans une grande assiette, prends un couple de gâteaux avec ton café. Ça va te mettre de meilleure humeur." Ce n'était pas une invitation c'était un ordre.

Un peu piteux, le lieutenant obéit à la "terrible" Gisèle.

.....

Les Séguin étaient encore très ébranlés par la mort de leur fille. Qui ne le serait pas ? Était-il possible de se remettre d'un tel choc ? Pour avoir côtoyé des familles de victimes à maintes reprises, le lieutenant savait que la vie de ces gens-là était changée à jamais.

Ce fut la mère qui parla en premier : "Nous avons hésité avant de faire cette démarche. Mais nous croyons que c'est important pour votre enquête. Hier, en faisant de l'ordre dans une armoire où je remise la literie pour la maisonnée, j'ai trouvé un cahier qu' Ariane avait dissimulé sous une pile de draps dont je ne me sers pas souvent et je... "

Et bien oui, Ariane avait trouvé la cachette idéale, pensa le lieutenant. Même que cela avait échappé aux techniciens de l'Identification judiciaire qui avaient pourtant passé la maison au crible. Ouais, la petite n'était pas bête. Elle savait sans doute que sa mère, comme beaucoup de mères soucieuses du bien-être de leurs enfants, devait fureter dans ses affaires. Alors quel meilleur endroit, qu'une armoire de rangement avec des piles de draps et de couvertures, pour cacher un trésor.

Si vous désirez dissimuler une chose, mettez-là en évidence et personne ne la verra ! Avec en tête la célèbre nouvelle d' Edgard Allan Poe, Le Mystère de la Lettre volée, Alexandre se demanda si la jeune Ariane l'avait lue et s'en était inspirée.

Bien entendu, il n'aurait jamais la réponse.

Madame Séguin s'était mise à pleurer. Son mari lui toucha le bras, se racla la gorge et lui proposa de continuer à sa place. Madame Séguin fit signe que oui.

"Ce cahier, lieutenant, c'est une sorte de journal qu' Ariane avait commencé à écrire. Les premières inscriptions coïncident avec son entrée au Cégep. Pourquoi l'avait-elle dissimulé dans cette armoire ? Je... " Le père éploré fit une pause. Il avait un chat dans la gorge...

"Elle a dû se dire, reprit-il, que c'était le dernier endroit auquel on penserait et elle n'avait pas tort puisque nous venons tout juste de le découvrir. Si seulement on avait eu le bon sens de chercher avant le... "

La voix vibrante de regret, monsieur Séguin continuait malgré tout : "Ariane y décrivait ses difficultés d'adaptation à la vie au Cégep. Mais surtout, elle parlait d'une nouvelle amie qu'elle s'y était faite. Une femme dans la vingtaine. Très belle, aux dires d'Ariane. Ce n'était pas une étudiante mais elle traînait sur le campus."

Monsieur Séguin se racla à nouveau la gorge. Visiblement, pour dire ce qui allait suivre, le pauvre homme était mal à l'aise : "Voyez-vous, lieutenant, c'est avec cette femme, dont elle était devenue amoureuse, qu' Ariane a commencé à consommer de la drogue. C'est également avec elle que notre enfant dit avoir eu ses premières expériences sexuelles."

Péniblement, monsieur Séguin enchaîna : "Pauvre petite... Dans son cahier, elle avoue qu'elle ne savait plus où elle en était... Elle ajoute que cette femme l'avait introduite auprès d'un prof de sa connaissance dans le but de tenter une expérience à trois... heu... si vous voyez ce que je veux dire, lieutenant."

Le lieutenant voyait très bien. Trop bien même. Ce que disait le père d'Ariane étayait sa théorie à l'effet qu' une femme plus âgée prenait une part active dans le carnage. Et pour une fois, il aurait préféré se tromper du tout au tout .

"Tout d'abord, fit-il sobrement, permettez-moi de vous réitérer mes condoléances... " Que pouvait-il faire d'autre que de compatir ? Prétendre qu'il savait ce qu'éprouvaient ces pauvres gens ? Se répandre en banalités ?

En pareil cas, la retenue était de mise : "Si vous le permettez, dit-il, je vais vous poser quelques questions." Monsieur et madame Séguin hochèrent la tête. Ils permettaient.

"Dans son... hem ... journal, est-ce qu' Ariane mentionne des noms ?"

"Malheureusement non, fit le père. Mais compte tenu de ce qui était écrit dans l'article de Ted Leblond à propos d'une femme qui serait complice du tueur, nous avons pensé que peut-être... "

"Vous avez bien fait. C'est une information très précieuse pour notre enquête. Heu... ce cahier contient-il d'autres révélations qui pourraient nous aider ?"

"Je crois que oui, lieutenant. Ariane donne une description de la jeune femme. Yeux verts. Chevelure abondante aux reflets de feu. Ce sont ses mots. Et puis, il y a des précisions plutôt graphiques sur l'anatomie de cette femme... et sur leurs ébats avec le professeur... hem... "

De plus en plus mal à l'aise, monsieur Séguin ajouta : "Je préférerais vous laisser le soin d'en faire la lecture. Moi... je... je ne peux pas continuer." Il tendit le cahier au lieutenant .

"Vous êtes bien conscients, fit ce dernier, que je vais devoir conserver ce journal. C'est maintenant devenu une pièce à conviction."

"Je comprends lieutenant, dit le père : " Heu... allons-nous pouvoir le récupérer... un jour ? Parce que même si c'est intolérable ce qu'on y lit, c'est important pour nous, voyez-vous. "

"Quand nous en aurons terminé, soyez assurés qu'on vous le rendra intact, dit le lieutenant presque gêné d'avoir à priver ces parents éplorés, ne serait que quelques jours, d'un lien vital pour eux. Déjà que venir étaler devant un pur étranger la vie intime de leur fille avait dû être très pénible pour eux. Ces gens-là devaient vivre une véritable descente aux enfers.

D'abord la nouvelle de la mort tragique de leur enfant et ensuite un second choc. La découverte de sa vie secrète. La confusion de son esprit, son mal de vivre. Leur inévitable culpabilité. Comment n'avaient-ils pas vu venir, pourquoi, quand ? Nul doute qu'ils devaient ressasser toutes ces questions qui n'auraient jamais de résolution.

Le lieutenant avait toujours eu du mal à maintenir une distance professionnelle face à la détresse des honnêtes gens et les Séguin étaient des gens honnêtes. Aussi, il respectait leur courage.

En mettant un terme à l'entrevue, il leur fit une promesse : "Je sais que c'est une mince consolation, mais je vous jure que nous trouverons le coupable."

Ce n'étaient pas des paroles en l'air et les Séguin le comprirent.

Dans les yeux rougis de la mère d'Ariane brillait, en même temps qu'une larme, une toute petite flamme : "Merci lieutenant, articula-t-elle. Vous êtes notre seul espoir. Comme ça, Ariane sera vengée. Et si ça peut éviter d'autres drames... je... "

"Parce que ce qu'on vit- là, ajouta le père en prenant la main de sa femme, on ne le souhaite à personne, lieutenant."

48

Le surlendemain, Alexandre Denis rencontrait Diane Gendron pour la première fois.

Dès qu'il la vit, il sut immédiatement que c'était elle, la femme décrite par Ariane Séguin dans son journal. Et effectivement, Diane Gendron était splendide.

Elle le savait, et de toute évidence, elle n'éprouvait aucun scrupule à faire étalage de ses charmes. Vêtue d'un pantalon et d'un corsage très moulants qui ne dissimulaient rien de ses formes voluptueuses, elle s'avança dans la pièce en se déhanchant.

Juste ce qu'il fallait pour éviter de paraître vulgaire. Assez cependant pour livrer un message qui n'avait rien de subliminal. C'était clair, Diane Gendron était déterminée à séduire le lieutenant. Lequel dut se faire violence pendant toute l'entrevue pour ne pas avoir les yeux rivés sur le décolleté affriolant de la dame.

Quand il procédait à l'interrogatoire d'un témoin, le chef- enquêteur n'était jamais seul. Cette fois, il avait demandé à Marie Garneau d'être présente dans la salle et il s'en félicitait. La bombe sexuelle qu'était Diane Gendron aurait probablement fait perdre les pédales à la plupart des mâles de l'équipe. Lui-même avait du mal à rester impassible.

Bon qui était-elle exactement ? Il fut vite établi que la magnifique rousse avait vingt-trois ans et se prétendait comédienne. Fort bien mais encore ? Elle faisait un peu de figuration et posait pour des magazines spécialisés : "On me demande surtout pour les maillots de bains. Des bikinis, des monokinis, gloussa la déesse avec une moue aguichante en inclinant le buste, histoire de bien montrer qu'elle ne portait pas de soutien-gorge et qu'elle n'en avait nullement besoin.

Les enquêteurs échangèrent un regard. Leur diagnostic : Diane Gendron souffrait d'un grave désordre de la personnalité narcissique. Et pendant ce temps, la belle continuait à roucouler et à se trémousser, s'imaginant sans doute mettre le lieutenant dans sa poche avec ses minauderies.

Et bien, elle se trompait lourdement. Le lieutenant n'avait pas temps à perdre avec cette vamp de pacotille : "Ariane Séguin, ce nom vous dit quelque chose ? fit-il brutalement.

Pour confondre la belle, le lieutenant misait sur deux éléments. D'abord, le fait que le nom d'Ariane Séguin, une mineure, n'avait pas été divulgué dans les médias et en second lieu, le journal où la victime décrivait la belle Diane dans toute sa splendeur.

D'une manière ou d'une autre, Diane Gendron était coincée.

Bingo !

En entendant le nom d'Ariane Séguin, la sirène se troubla, cligna des yeux et pinça ses lèvres pulpeuses. Elle ne s'attendait manifestement pas à cette attaque frontale et les détectives n'eurent aucun mal à deviner le calcul qui s'opérait dans l'esprit de la belle. Alors qu'allait-elle faire ?

Plus futée qu'il n'y paraissait à prime abord, Diane Gendron opta pour une demi-vérité : "Ah oui, Ariane Séguin ! Je la connais vaguement. Elle fréquente le Cégep où enseigne un ami à moi."

"Vaguement, dites-vous ? "

À compter de ce moment et à tour de rôle, les deux policiers ne lui laissèrent aucun répit. Les questions pleuvaient. Où, quand, comment, pourquoi ? Quel était le nom de l'ami enseignant ? Et la consommation de drogue dans tout ça. Et cette histoire de trip à trois ?

Poussée dans ses retranchements, la belle finit par admettre qu'elle avait été l'amante d'Ariane Séguin pendant un moment et qu'elle l'avait présentée à Alain Grandbois. Qu'ils avaient effectivement couché ensemble tous les trois.

"Vous saviez qu'elle était mineure ?"

Diane Gendron tenta de mimer l'étonnement : "Mineure ! Elle m'a dit avoir dix-huit ans."

Le lieutenant lui en balança une autre : "Ariane Séguin est morte assassinée. Je suppose que, ça aussi, vous l'ignoriez ?"

"Euh... Je ne savais pas. Vous me l'apprenez."

Cette fois, Diane Gendron fit mine d'essuyer une larme. Une réaction si peu convaincante que les deux enquêteurs comprirent pourquoi elle ne travaillait pas beaucoup comme comédienne. Elle était pourrie. Ensuite, Alexandre Denis la questionna sur la nature de ses relations avec Frédéric Dumas :

"Qui est-il pour vous ?"

"Euh... bien, c'est un amant."

Oui, ça ma chère, on le savait, figure-toi : "Depuis quand êtes-vous sa maîtresse ?"

"Quatre ou cinq ans, je crois."

"Pouvez-vous être plus précise ?"

"Heu... vous savez... je ne tiens pas de calendrier quand il s'agit de mes aventures masculines, répondit la belle en zieutant le lieutenant dans une énième tentative de séduction.

Donc, la sirène tentait de minimiser l'importance du sieur Dumas dans sa vie. *Tiens, tiens !* Et elle mentait très mal. Alexandre se promit de vérifier ses dires auprès de son père, Paul Gendron, qu'il devait interroger plus tard. "Kim Lemelin, vous la connaissez ?"

"À peine, lieutenant. J'ai fait sa rencontre un peu avant Noël, dans un party chez Frédéric Dumas." Encore une fois, le non verbal trahissait les véritables sentiments de Diane Gendron. Ses yeux d'un vert si rare lançaient des éclairs.

Elle détestait, non, elle haïssait Kim Lemelin.

Il était temps pour le sergent-détective Marie Garneau d'appliquer sa "technique de pointe". Le lieutenant lui fit signe d'y aller allègrement. "Vous arrive-t-il de vous adonner à la photographie ? demanda la policière, le plus innocemment du monde. Et croyez-le, dans le style (mine- de- rien- et -à -propos-de...) Marie Garneau savait y faire !

"Un peu, oui. Je prends des photos avec mon i Phone et ensuite je les télécharge sur mon ordinateur. Comme tout le monde, quoi !"

"Ah, intéressant !" Et toujours sur le ton d'une conversation à bâtons rompus, la détective continua : "Certaines femmes collectionnent les poupées avec lesquelles elles jouaient enfants, moi-même j'en ai plusieurs. Pas vous ?" Ce que racontait Marie Garneau était complètement faux, mais c'était une technique d'interrogatoire qu'elle maîtrisait particulièrement bien.

Et ça marchait quasiment à tous les coups.

"Oui, j'en ai quelques-unes en effet. Sauf que... inutile de vous dire que je suis passée à d'autres jeux depuis longtemps !" Diane Gendron accompagna sa réponse d'un sourire lascif à l'intention du lieutenant. Une ultime tentative de séduction. Laquelle échoua une fois de plus.

Alexandre Denis restait de marbre.

La question sur les poupées venait indéniablement du champ gauche et n'importe qui aurait sourcillé en l'entendant. Qu'est-ce des poupées viennent faire dans une histoire de meurtre, se serait demandé le quidam intrigué. Mais la belle Diane, elle, avait répondu comme si c' était une question tout à fait normale à poser à tout un chacun, dans les circonstances.

Cette réaction ou plutôt cette absence de réaction la rendit doublement suspecte aux yeux du lieutenant. *Bravo Marie !* pensa-t-il. *Tu viens de compter un but.* Ainsi donc, l'envoi du cliché de la poupée aux yeux crevés, Diane Gendron en serait l'auteure !

Quand l'interrogatoire fut terminé, la belle "*Dame sans merci*" avait perdu de sa superbe. Lorsqu'elle quitta la pièce, les deux enquêteurs notèrent que son jeu de hanches s'était fait beaucoup plus discret. Infiniment plus discret.

.....

"Ton impression, Marie ? demanda le lieutenant quand ils furent seuls. Marie Garneau posa ses grands yeux de biche sur son chef et prit un temps de réflexion avant de répondre.

Marie Garneau était quelqu'un de pondéré et pesait toujours ses paroles. Hors, cette fois, elle les soupesait. Patient, le lieutenant attendit que la détective ait fini de peser et de soupeser.

Tôt ou tard, elle lui donnerait l'heure juste.

Physiquement, la détective était une fort jolie femme dans la vingtaine. Ex-championne de nage synchronisée (à quatorze ans, médaillée d'or aux Jeux de Montréal), elle jouissait d'une élégance naturelle. Mariée à un collègue du Service des Enquêtes sur le crime organisé, heureuse en ménage, mère d'une fillette de deux ans qu'elle adorait, Marie Garneau n'avait rien à envier à qui que ce soit.

C'était d'ailleurs pour ces raisons et aussi pour ses capacités d' intervieweuse que le lieutenant l'avait choisie pour rencontrer Diane Gendron avec lui. Il savait que la policière était suffisamment sûre d'elle-même pour rester objective.

Néanmoins, il fut surpris de l'intensité de sa réaction quand, enfin, elle se prononça.

"Danger ! Au secours ! Cette fille est visiblement très malade. Elle me donne la chair de poule...
La beauté du Diable !"

"Mmmm... en effet, avec elle l'expression prend tout son sens, fit Alexandre Denis songeur.

49

Une heure plus tard, c'était au tour de Paul Gendron d'être sur la sellette.

Impossible de trouver un air de famille entre ce petit homme d'aspect insignifiant et la sirène rencontrée précédemment. L'homme s'avancait d'un pas hésitant et paraissait fragile. De crainte qu'il ne s'écroule, les deux enquêteurs y allèrent d'abord avec ménagement.

"Monsieur Gendron, fit poliment le lieutenant, nous venons de rencontrer votre fille et nous aimerions éclaircir certains points avec vous."

Paul Gendron balbutia ce qui pouvait être interprété comme un assentiment. La rencontre s'annonçait difficile et pour l'instant, le lieutenant demeurait poli : "Monsieur Gendron, depuis combien d'années, connaissez-vous Frédéric Dumas ?"

Gendron paraissait s'être ressaisi un tant soit peu : "Depuis une quinzaine d'années, je crois. Nous habitons le même immeuble." N'étant pas idiot, l'homme devait bien se douter que la police s'était renseignée à son sujet. Si bien qu'il se hâta d'ajouter que Dumas l'avait défendu dans une cause de malversation du temps où il était fonctionnaire municipal.

"Et il a obtenu votre acquittement, c'est bien ça ?"

"Oui, c'est bien ça, lieutenant."

"Et par la suite vous êtes devenus amis ?"

"Amis est peut-être un mot un peu fort. Nous sommes voisins tout simplement."

"Et pourtant, on me dit que vous vous fréquentez assidûment."

"Euh... pour les besoins de la CO-OP. Nous siégeons sur le conseil d'administration. Alors... "

Le témoin se montrait à nouveau réticent. Aux questions qui suivirent, il répondit par monosyllabes. Le lieutenant commençait à s'impatienter. Il y alla d'une question plus brutale :

"Monsieur Gendron, à quel moment votre fille est-elle devenue la maîtresse de Frédéric Dumas ?"

Paul Gendron baissa la tête et ne pipa mot.

"Monsieur Gendron, je vous ai posé une question."

"Euh... je ne pourrais pas vous dire exactement, je ... "

"N'est-il pas vrai monsieur Gendron, que leurs premières relations remontent au moment du procès ? Soit, il y a quinze ans. "

"Enfin... oui... peut-être."

"Oui ou non monsieur Gendron ?"

"Heu, vous savez, lieutenant... ma fille était une enfant difficile mais elle paraissait bien s'entendre avec Dumas. Il l'emmenait au cinéma, ou manger une glace ou un hamburger. À cette époque, il se faisait appeler tonton Frédéric et... je lui faisais confiance."

Gendron s'était soudain mis à donner un peu trop de détails, fournir des explications qu'on ne lui avait pas demandées.

"Vous ne vous êtes jamais questionné à ce sujet-là ! Vous venez de m'affirmer que Dumas n'était pas un de vos intimes. Alors pourquoi lui permettre de fréquenter votre fillette de onze ans ? À l'époque, Dumas devait être dans la mi-vingtaine, au moins. C'est tout de même étrange, non ?"

"Oui, euh... non... enfin... Rétrospectivement... je me rends compte que j'ai été naïf."

Naïf ! À d'autres. Le lieutenant avait consulté le dossier de la cause impliquant Gendron. Tout portait à croire que le type était coupable. Peu d'avocats chevronnés auraient pris le risque de le défendre. Et n'eut été de la prestation remarquable du jeune et brillant avocat qu'était alors Frédéric Dumas, il aurait sans doute été condamné.

Alors pour la naïveté, on repassera.

"N'était-ce pas plutôt une façon de manifester votre gratitude, monsieur Gendron ? Vous risquiez plusieurs années de prison. Après tout, Dumas vous avait sauvé la mise."

Gendron se défendait mollement : " La petite n'en a toujours fait qu'à sa tête."

Le bonhomme poussait la veulerie jusqu'à rejeter tout le blâme sur sa fille. C'était abject !

Alexandre Denis n'avait aucune preuve de ce qu'il avait avancé. Il était allé à la pêche. Une autre technique d'interrogation qui donnait parfois des résultats étonnants. Et la réponse évasive de Paul Gendron en disait plus long qu'un aveu pur et simple.

Ainsi donc, ce père indigne avait troqué l'innocence de sa fille de onze ans au profit de sa liberté ! Que s'était-il passé exactement à ce moment-là ? Avait-il fait preuve d'aveuglement volontaire ou avait-il conclu un pacte ? Cédé à un chantage du style : Je sais que tu es coupable. J'accepte de te défendre. À la condition que tu me donnes ta fille en échange. Dans un cas comme dans l'autre, le comportement de Gendron était tout bonnement révoltant .

"Vous me donnez la nausée, Gendron." Le lieutenant avait une furieuse envie de cogner. Il fit signe à Marie Garneau de prendre la relève, sinon il ne répondait plus de rien.

Marie jugea plus prudent de prendre une autre direction : "Monsieur Gendron, à quel moment Alain Grandbois est-il apparu dans votre vie et dans celle de votre fille ?"

"C'est assez récent. Depuis trois ou quatre ans je crois. Depuis qu'il a emménagé dans l'immeuble."

"Votre fille a fait quelques séjours en maison de désintoxication. Pour quelle raison exactement ?"

"Elle y a fait deux séjours. Et c'était suite à des arrestations pour vols qualifiés. C'était ça ou la prison." Marie Garneau se fit plus incisive : "Monsieur Gendron. Qui lui fournit la drogue ? Grandbois ou Dumas ? Ou les deux ? "

Gendron resta muet.

"Monsieur Gendron, insista Marie, nous savons que votre fille Diane connaissait l'une des victimes du tueur en série, qu'elle l'a même incitée à se droguer. Une fille de dix-sept ans dont elle a abusé sexuellement. Qu'est-ce que vous dites de ça ?"

"Oh ! mon Dieu je..." Gendron enfouit sa tête dans ses mains.

Les deux enquêteurs virent que le coup avait porté. De toute évidence, l'homme ignorait l'implication de sa fille avec l'une des victimes.

"Je... je... n'en savais rien. Je vous le jure. Je n'arrive pas à croire que..."

Qu'y avait-il dans les yeux du père de Diane ?

De la détresse, du désespoir, des remords tardifs. Ou n'était-ce pas plutôt la soudaine réalisation que sa fille avait peut-être trempé dans un meurtre ? Que la honte allait rejaillir sur lui. Qu'il risquait de refaire les manchettes après tant d'années.

D'un accord tacite, les deux enquêteurs prirent le parti de donner congé à Paul Gendron. L'homme était effondré. Pour l'instant, ils n'en tireraient rien de plus.

Avant de le laisser aller, le lieutenant lui recommanda de ne pas sortir de la ville : "Nous nous reverrons Gendron, fit-il les mâchoires serrées : "C'est beaucoup demander à un lâche de votre espèce, mais si vous savez quelque chose, pensez aux vies qui sont en jeu."

"POLICE... OUVREZ."

Munis d'un mandat de perquisition, le lieutenant Denis et quelques membres de son équipe frappaient à la porte de l'appartement d'Alain Grandbois. Ils avaient sonné en bas mais n'avaient pas obtenu de réponse. Ils se disaient, qu'en principe, à sept heures le matin, Grandbois devait être chez-lui. À moins que, se sachant dans la mire de la police, Grandbois ait levé les feutres ?

Les coups se firent de plus en plus insistants.

Alertés par tout ce tintamarre, si tôt le matin, certains des habitants de la CO-OP s'étaient massés au fond du couloir en pyjamas et cherchaient à voir ce qui se passait.

"POLICE... OUVREZ."

Toujours pas de réponse. Ce fut alors que, n'en déplaise à la galerie des curieux, le lieutenant prit la décision d'enfoncer la porte. Armes au poing, les flics pénétrèrent dans le logement.

Le hall d'entrée était désert. Tout paraissait en ordre. Aucun signe de départ précipité. Les policiers avançaient prudemment. Ce fut en arrivant près de la chambre des maîtres, que l'odeur les alerta. Une odeur douceâtre, révélatrice. Une odeur qui leur était familière. Quand ils entrèrent dans la chambre, ils virent Alain Grandbois allongé sur le lit. L'homme était nu comme à sa naissance et pour sûr, il ne faisait pas la grasse matinée. Le prof de philo ne philosopherait plus. Fini, les Bacchanales !

Alain Grandbois était mort. Pas de trace apparente de violence sur le corps.

En attendant l'arrivée du médecin légiste et de la police scientifique, les détectives firent le tour du proprio. Une garçonnière typique et très luxueuse.

Des miroirs couvraient presque en totalité les murs et le plafond de la chambre principale. Il y avait des peaux d'animaux un peu partout sur le sol. Dans le living, un bar bien garni et une impressionnante collection de cassettes vidéo. Aux murs beaucoup de photographies de nus : éphèbes et nymphettes se disputaient l'espace.

Seule la pièce qui servait de bureau témoignait des activités intellectuelles de Grandbois. Des ouvrages de philosophie, des auteurs classiques, des essais politiques, quelques romans à succès. Dans un coin, une table de travail sur laquelle était posé un ordinateur dernier cri. Sur l'écran resté allumé, on pouvait lire ces quelques mots : DÉSOLÉ POUR TOUT.

"Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? fit Blondin.

"Ben... ça donne l'impression qu'il s'est suicidé, suggéra Régimbald.

"Ne sautons pas trop vite aux conclusions." Le lieutenant était loin d'être persuadé qu'il s'agisse d'un suicide. Il flairait la mise scène et la trouvait assez simpliste. *Si c'en était une, évidemment ...*

"Il nous faut emporter tout ça, fit-il désignant les cassettes vidéo et l'ordinateur. Avec bien entendu, le contenu de l'armoire à médicaments, plus, la jarre pleine qu'on a trouvée dans la cuisine, pleine de farine ou de poudre de... on verra bien ce qu'elle contient."

Ouais... quelque chose ne collait pas, mais quoi ?

.....

"La mort doit remonter à deux jours tout au plus, estima Réjean Bourque. "Pas de doute, le bonhomme se droguait. J'ai repéré plusieurs traces d'injections sur son corps, expliqua le pathologiste. Son décès peut avoir été causé par un mélange d'alcool et une surdose de drogue dure. Pour l'instant, c'est tout ce que je peux avancer."

"Mouais..."

"Oui, oui... je sais, Alexandre. Tu vas encore me dire que cette autopsie est prioritaire. Écoute, je ne peux pas procéder avant la fin de la journée."

"Ce qui revient à dire que je n'aurai pas de résultats avant demain."

"Tu as tout compris, mon vieux. Et pour les tests toxicologiques et l' A.D.N, ça risque d'être encore beaucoup plus long."

"Bon, OK ! Ça ne fait pas vraiment mon affaire mais... "

"De toute manière, tu n'y peux rien Alexandre et moi non plus, déclara Bourque. Puis, le pathologiste, étant qui il était et personne d'autre, ajouta : "Mais au fait, Sherlock, as-tu pris un abonnement avec la CO-OP ? Le deuxième cadavre en quelques mois ou à peu près. Jamais deux sans trois, hein !"

Le lieutenant(alias Sherlock) n'eut pas l'ombre d'un sourire. Il pensait à Kim et aux menaces dont elle faisait l'objet. Non décidément, la blague de Réjean Bourque n'était pas drôle du tout.

.....

Quand tout fut terminé chez Grandbois et que des scellés eurent été apposés sur la porte, Alexandre regarda l'heure et se demanda s'il avait le temps de faire un saut chez Kim avant de retourner aux locaux du Service des enquêtes. Il savait que l'animatrice, terrassée par une vilaine grippe, avait pris quelques jours de repos.

Cette fois, le prétexte serait de s'enquérir de sa santé, ce qu'il aurait pu faire au téléphone, mais il éprouvait un violent besoin de s'assurer qu'elle était bien vivante. La toucher, humer son parfum. Se laver de l'odeur de la mort qu'il avait encore dans les narines. Pourquoi cherchait-il un prétexte ? Et bien, il avait dû espacer ses visites chez Kim. Son désir de lui faire l'amour étant devenu trop fort, il craignait de finir par céder. *Et ça, c'était hors de question.*

D'autant que les rumeurs avaient commencé à courir dans le Service à l'effet qu'il couchait avec elle. Même que le commandant Brière ne s'était pas gêné pour lui faire leçon : "Il paraît que tu te tapes la belle Kim Lemelin, Alexandre. Je ne veux pas d'histoire de cul avec un témoin. Ça veut dire que ta maudite libido, mets-toi la où je pense. C'tu assez clair, ça ? "

Ô qu'en termes élégants, ces choses-là avaient été dites !

Et Brière ne s'était même pas donné la peine de lui demander sa version. D'emblée, il avait crû les rumeurs. Et pourtant, le lieutenant savait mieux que quiconque que ces racontars n'étaient pas fondés. Il n'avait pas couché avec Kim. Mais d'un autre côté, il était vrai qu'il ne s'en était pas tenu à une relation strictement professionnelle, non plus.

Donc quelqu'un dans le Service l'avait à l'oeil. Et ce quelqu'un, Alexandre soupçonnait fortement que cela pouvait très bien être Duclos, Gilbert de son prénom. En effet, Duclos avait été vu récemment sortant du bureau de Brière, le sourire aux lèvres. Et quand Duclos avait le sourire aux lèvres, c'était parce qu'il venait de faire un mauvais coup. *Alors inutile de donner au traître d'autres motifs pour aller faire l'intéressant chez le patron.*

Mais le lieutenant avait beau se dire que la prudence était de mise et qu'il valait mieux s'abstenir, il était amoureux. Amoureux fou de Kim Lemelin et il avait besoin de la voir. Et après tout elle était la voisine de Grandbois. Alors pour cette fois, il allait quand même lui rendre une toute petite visite. La toucher, s'imprégner de son parfum.

Et merde à Duclos et à Brière !

51

Quand Alexandre Denis entra chez Kim, l'animatrice était confortablement installée sur le divan dans le salon et... vivante. Emmittouflée dans d'épaisses couvertures, elle avait aux pieds ses inévitables pantoufles en peluche qui la rendait si touchante à ses yeux énamourés.

Sauf que ce matin-là, en termes de fragrance, elle dégageait surtout une odeur de médicaments. On était loin de son eau de toilette à cent et quelques dollars l'once, *mais qu'importe !*

"Ça n'a pas l'air d'aller fort, fit-il en déposant un baiser sur le front brûlant.

"Quand tu es là, je me sens beaucoup mieux ! parvint à dire l'animatrice entre deux quintes de toux. Bien entendu, Alexandre lui avait expliqué en long et en large pourquoi il devait se faire plus rare. Et elle avait compris. Mais cela ne voulait pas dire que la situation l'amusait. Elle aussi trouvait dur cette bien étrange relation qui était la leur. *Une relation qui n'en était pas vraiment une, finalement.*

Ils se voyaient en groupe ou se parlaient au téléphone, avec toujours cette impression de commettre une faute : *Oui monsieur le juge, je plaide coupable. Coupable de vouloir mener une vie normale, monsieur le juge.* C'était le genre de réflexion que Kim se faisait les jours de déprime pour éviter de sombrer dans le pathos. Ça fonctionnait rarement mais, au moins, elle essayait.

Tant et aussi longtemps que le meurtrier ne serait pas sous les verrous, les choses ne risquaient pas de bouger. *Alors valait mieux s'y faire, pas vrai ?* Incidemment aucun meurtre n'avait été signalé récemment. *Le calme avant la tempête ?*

Kim fut prise d'une violente quinte de toux qui alerta le lieutenant : "Qu'est-ce que je peux faire pour te soulager ? Veux-tu des pastilles, du sirop, du... ?"

"Non merci, ça va, Alexandre, fit Kim frissonnante. Rita est allée me réchauffer du bouillon de poulet et... "

"Hou, hou... c'est moi, j'arrive avec le bouillon !"

Lors des rares visites du lieutenant, Rita avait pris l'habitude de s'annoncer avant de faire son entrée. Au cas où... Kim l'avait mise au courant de... de quoi, exactement ? Comme elle avait été dans les forces de l'ordre, Rita savait pertinemment que, pour l'instant, rien n'était possible entre Kim et Alexandre. Mais ça ne l'empêchait de "compatir" à leur situation délicate.

Le bouillon servi à la malade, l'ex-policieère s'adressa au lieutenant : "Kim n'est pas une patiente docile, je t'en passe un papier, fit-elle. Elle devrait rester au lit mais rien à faire. Plus tôt, quand elle a entendu tout le ramdam dans l'appartement d'à côté, elle voulait aller aux nouvelles. Déformation professionnelle, sans doute ! J'ai eu beaucoup de mal à la persuader de rester ici."

"Kim est une femme très déterminée, répliqua Alexandre en coulant vers Kim un regard transi d'amour. N'empêche que, et il s'en rendit vite compte, les deux femmes s'attendaient à autre chose qu'à des manifestations sentimentales intempestives de sa part. Elles voulaient qu'il leur raconte.

Si bien, qu' il leur parla brièvement de la macabre découverte sans se complaire en détails scabreux. Pas tellement pour Rita qui en avait vu d'autres mais surtout pour Kim, qu'il savait très émotive quand il était question de cadavres.

Quand il eut terminé son récit, la réaction de l'animatrice ne se fit pas attendre : "Cet immeuble est maudit ! s'écria-t-elle. Le sort s'acharne sur nous. Grandbois avait à peine quarante ans, bon Dieu ! Quand je pense que j'ai même imaginé que c'était peut-être lui le meurtrier en série ! Je me sens tellement coupable de... Mais de quoi est-il mort, exactement ?

"Possiblement abus d'alcool et de drogue dure, fit Alexandre. Évidemment, pour en être certain, il va falloir attendre les résultats de l'autopsie."

"Un accident, un suicide ou... un meurtre ? s'enquit Rita qui gardait la tête froide, elle.

"Rita, tu dois savoir qu'il m'est impossible de répondre pour l'instant."

"Je te connais bien, Alexandre, et je sens que quelque chose te turlupine."

Rita ne voulait pas de réponse toute faite. Alexandre n'allait tout de même pas oser lui faire le coup de la langue de bois ! Le lieutenant vit qu'il ne s'en sortirait pas à bon compte. Rita avait été policière et une policière hors pair à part ça. Et on ne la bernait pas facilement.

Elle avait quitté le Service pour une raison très simple. En tant que femme noire, elle estimait n'avoir aucune chance de grimper les échelons dans un domaine où les possibilités d'avancement étaient pratiquement nulles pour elle. Certes, les choses évoluaient au SPVM et on faisait de plus plus de place aux minorités visibles. À la nuance près que les postes clés étaient encore occupés, pour la plupart, par des hommes. Blancs de préférence.

Après sa démission, Rita Latendresse ne s'était pas avouée vaincue pour autant. Grâce à ses capacités remarquables, elle avait réussi à mettre sur pied une agence de sécurité fort rentable et le lieutenant avait pour elle une grande amitié et une admiration sans bornes.

Qui plus est, elle s'acquittait à merveille de son contrat de surveillance auprès de Kim. La complicité née spontanément entre les deux femmes le réjouissait au plus haut point. Mais quand l'ex-policrière se mettait en frais de lui tirer les vers du nez, Alexandre trouvait ça beaucoup moins épatant :

"Mouais, concéda-t-il du bout des lèvres, tu veux savoir ce qui me turlupine ? Et bien, j'ai eu l'impression d'une mise en scène savamment orchestrée, voilà."

"Tu dis, que vous avez trouvé Grandbois nu dans son lit. Il me semble que d'habitude les gens qui se suicident ne se déshabillent pas avant de passer à l'acte. C'est un peu étrange, non ? "

"C'est inusité, en effet."

"Mais encore, Alexandre ? Il y quelque chose que tu ne dis pas."

Le lieutenant leva les yeux au ciel en signe de reddition : "Les mots sur l'écran de l'ordinateur, DÉSOLÉ POUR TOUT, c'est un peu court pour exprimer des regrets avant d'en finir."

"Oui et alors ? insista Rita, bien résolue à lui arracher les mots un à un s'il le fallait.

Le lieutenant soupira : "Bien, quand je l'ai interrogé, disons que l'homme se gargarisait de phrases pompeuses et m'a semblé se prendre pour un grand penseur. Donc, je me serais attendu à un mot de la fin un peu plus élaboré et convaincant."

Alexandre chercha ce qu'il pouvait ajouter sans trop en dévoiler : "De toute manière, conclut-il, il se peut que ce ne soit qu'un accident. Grandbois était un junkie. Et qu'il s'agisse d'un suicide ou bien d'un meurtre, nous devrions être bientôt fixés à ce sujet. Je vous tiendrai au courant toutes les deux."

C'était laconique à souhait, et cette fois, le ton du lieutenant donnait à penser qu'il n'en dirait pas plus et que c'était inutile d'insister.

"Mouais... bien entendu !" Rita en était pour ses frais et elle le savait. *Alexandre ne pouvait pas aller plus loin.* Pas même pour Kim, pas même pour sa meilleure amie. Pouvait-elle l'en blâmer ? *Non.* Dans la police, il y avait un seuil à ne pas franchir. Eut-elle été encore dans le métier, elle aurait agi exactement comme lui.

Entre les deux amis, la partie se terminait par un non-lieu. Kim fut reprise d'une quinte de toux. Une toux éditoriale, cette fois ? Peut-être...

.....

Ailleurs dans l'immeuble, quelqu'un se réjouissait.

Elle : " Les flics ont terminé chez Grandbois. Youpee, c'est réglé !"

Lui : "Je n'ai pas de félicitations à te faire, connasse."

Elle : "Tu...tu... n'es pas content ? Je... ne comprends pas ?"

Lui : "Bien évidemment que tu ne comprends pas, idiotie. Avec ta cervelle d'oiseau, il ne t'est pas venu à l'esprit que l'heure d'une entrée dans l'ordinateur peut facilement être retracée ? Non, bien sûr que non. " Et il défit sa ceinture.

Elle : "Non... Non... je t'en supplie, ne me frappes pas... Aie... Aie... "

Lui : "Tiens, prends ça, imbécile !"

Elle : "**NOOO... NOOOO... AIE... "**

Apparemment, quelqu'un ne se réjouissait plus.

L'autopsie du corps de Grandbois confirma l'ingestion d'une quantité considérable d'alcool et une surdose d'héroïne. Un accident ? Un junkie habitué à se piquer pouvait-il avoir commis une telle erreur ? Le lieutenant se refusait à l'admettre. Si bien qu'il insista pour obtenir une série de tests plus poussés. Notamment, celui pour la succinylcholine, le curare synthétique.

Pourquoi la succinylcholine ? Et bien, parce qu'une simple injection de ce produit rendait incapable de bouger, de respirer. Ingéré en grande quantité, ce poison menait invariablement à une mort atroce tout en ne laissant pratiquement aucune trace. Évidemment, pour arriver à déceler cette substance, un test spécifique, très pointu et relativement coûteux, s'imposait.

Un test qu'on ne faisait pas normalement, à moins d'avoir une bonne raison de l'effectuer. Le lieutenant avait déployé toute sa force de persuasion pour l'obtenir et il avait eu gain de cause.

"Ça va prendre pas mal de temps avant d'avoir les résultats, lui avait objecté Réjean Bourque.

"Je sais. Mais je pense que c'est une bonne piste."

"Tu crois vraiment qu'il a été assassiné ?"

"Réjean, ce n'est pas pour rien que je réclame le foutu test."

"Oui bon, si tu le dis, avait fait le pathologiste en soupirant.

N'empêche qu'à l'autopsie, Bourque avait noté un détail non négligeable. Il avait trouvé un peu de sperme séché sur le ventre de Grandbois. Le prof de philo avait eu une relation sexuelle non protégée peu de temps avant sa mort.

Pour Alexandre Denis, c'était une raison de plus pour refuser la thèse de l'accident.

Alors, qui pouvait bien être le ou la partenaire des dernières heures de la vie d'Alain Grandbois ? Compte tenu des multiples aventures sexuelles du prof de philo, la tâche de trouver ce ou cette partenaire serait quasiment comme de chercher une aiguille dans une botte de foin, mais cela valait le coût de chercher.

Parce que, voyez-vous, ce ou cette partenaire pourrait fort bien avoir "aidé" Alain Grandbois à partir pour un monde meilleur .

.....

Les tests pour la succinylcoline prirent moins de temps que prévu.

Sans doute las de recevoir les appels répétés d'Alexandre Denis, Réjean Bourque avait tout mis en œuvre pour avoir les résultats au plus coupant. Et voilà c'était fait, le pathologiste confirmait la présence du poison dans l'organisme du défunt.

Le lieutenant avait eu raison de se fier à son intuition. Et pour une fois, le commandant Brière daigna l'en féliciter : " J'ai toujours su que je ne me trompais pas en te faisant confiance, Alexandre."

Ouais, avait cyniquement pensé le "félicité", Brière n'allait pas laisser passer une aussi belle occasion de s'attribuer une partie du mérite...

Bon maintenant, qui avait fait le coup, pourquoi et comment ?

Déjà, les détectives possédaient un indice. Une enquête menée auprès des voisins immédiats avait révélé que Diane Gendron avait été vue sortant de chez Grandbois dans les heures suivant la mort de l'homme. Mais ça prouvait quoi exactement ?

Blondin, toujours prompt aux déductions hâtives, ne résista pas : " Moi, je n'ai aucun doute. C'est Diane Gendron qui a fait le coup."

Duclos émit des réserves : "C'est trop facile de penser ça. Diane Gendron était sa maîtresse. Donc, qu'elle se soit rendue à son appartement est tout à fait normal. Il était peut-être déjà mort à son arrivée ? Elle aurait pris peur et ce serait enfuie."

L'objection était valable, mais un peu surprenante, car d'habitude Blondin et Duclos marchaient main dans la main. Façon de parler, bien sûr.

Marie Garneau qui ne marchait pas main dans la main avec l'un ou l'autre, intervint à son tour : "J'ai assisté à l'interrogatoire de Diane Gendron et je vous prie de me croire, je ne pense pas que la vue d'un cadavre l'aurait fait fuir."

Le lieutenant l'appuyait entièrement : " Marie a raison. Diane Gendron est plutôt du type coriace. N'oublions pas que son père l'a lâchement jetée dans les bras de Dumas alors qu'elle n'avait que onze ans, si bien qu'en réaction, je présume que cette fille s'est forgé toute une carapace."

C'était bien connu dans la Division, le lieutenant aimait bien les extrapolations et c'est ce qu'il fit. Il extrapola : "Difficile d'imaginer ce qu'une enfant de cet âge a pu ressentir, à l'époque. De la confusion, de la honte ? Un sentiment d'abandon, de trahison ? En tout cas, il m'a semblé que cette fille cache beaucoup de rage sous ses allures de croqueuse d'hommes."

Il y va fort dans la pop psychologie à deux cennes, pensa Régimbald, sans le dire ouvertement, bien sûr : "Oui, mais pourquoi aurait-elle tué Grandbois ? fit-il. Après tout il était son amant, je ne vois pas quel aurait été son but."

"Ça ne serait pas la première fois qu'une femme tue un mari ou un amant, voyons ! s'exclama Liliane Thomas. La détective était rarement du même avis que son collègue Régimbald. D'ailleurs, celui-ci ne se gênait pas pour lui rendre la pareille. Si bien qu'une collision frontale menaçait de se produire incessamment. Et il fallait l'éviter à tout prix.

Pur se faire, le lieutenant y alla d'une autre des hypothèses qui faisaient partie de "son charme" : "À moins qu'elle ait agi sur l'ordre de Frédéric Dumas ? fit-il. Nous savons que Dumas fournissait la drogue à Grandbois. Que ce dernier faisait office de revendeur auprès d'étudiants et de profs. Peut-être a-t-il tenté d'intimider Dumas ? Menacé de le dénoncer ?" C'était une hypothèse hasardeuse mais qui recueillit le suffrage d'au moins, un membre de l'équipe.

Lambert approuva : "Ça se peut fort bien ça. Et comme Grandbois devait se douter qu' on allait l'épingler pour détournement de mineurs et usage de substances interdites, il n'avait plus rien à perdre et il n'aura pas voulu couler seul."

Le lieutenant avait donné le coup d'envoi et, par la suite, ce qui devait arriver, arriva. Tout le monde se mit à supputer à qui mieux mieux. Ce brassage d'idées finirait tôt ou tard par porter fruit. Une méthode de travail qui avait valu à l'équipe plusieurs succès retentissants dans le passé.

Du choc des idées naîtrait sûrement la lumière. Alexandre Denis le souhaitait ardemment, en tout cas. Stimuler les neurones des membres de l'équipe, c'était la clé.

Et c'était relativement bien parti. Les "grains de sels" pleuvaient. Blondin, Ménard, Lambert, Marie Garneau, Liliane Thomas, Régimbald... et même Duclos : "Ouais, mais ça ne nous donne pas le nom du tueur en série, fit ce dernier, fermement résolu à faire office d'éteignoir.

"Je crois que si, le contra Alexandre Denis. Aussitôt, il s'empressa de développer sa théorie. Selon lui, Dumas était le chef de file du quatuor décadent qu'il formait avec Paul Gendron, sa fille Diane et Alain Grandbois : "On peut même aller plus loin en pensant que Grandbois soupçonnait peut-être Dumas d'être l'auteur des meurtres en série et qu'il s'apprêtait à le faire chanter."

"C'est bien beau ça, objecta Duclos, mais si Dumas est aussi brillant qu'on le dit, pourquoi aurait-il orchestré le meurtre de Grandbois ? Ce gars-là décédé, il reste le seul en lice."

"Pour nous, oui. Mais, lui ne le sait pas et de toute manière, il se pense invincible. Alors, laissons -lui ses illusions et continuons à faire comme si nous avions d'autres suspects en vue." Sans laisser aux autres le temps de respirer et surtout sans laisser à Duclos une autre occasion de jouer les rabat-joie, le lieutenant enchaîna :

"Dumas est très fort, c'est vrai. Mais à mon avis, il a commis une erreur quand il a décidé de faire équipe avec Diane Gendron pour perpétrer ses crimes. Diane Gendron est le maillon faible, j'en suis convaincu."

Et quand le chef -enquêteur était convaincu, il se faisait convaincant : "Diane Gendron est une femme en proie à deux grandes passions. Son amour pour Frédéric Dumas et sa haine viscérale pour Kim Lemelin. Le cliché de la poupée aux yeux crevés, le coup de la tarentule... Quelque chose me dit que ça vient d'elle."

"Et si on faisait complètement fausse route ? s'inquiéta Ménard. C'était à son tour de jeter un pavé dans la mare. Et il avait le droit. On était encore en démocratie, après tout.

"Bien entendu, ce ne sont que des hypothèses. Audacieuses, je vous l'accorde. Mais c'est tout ce dont on dispose pour le moment, plaida le lieutenant.

Des certitudes, malheureusement, il n'en avait pas à portée de main. Que des preuves circonstanciées et encore, *c'était en allongeant la sauce...*

53

Bien sûr, dans une enquête policière, il y a des moments forts et d'autres beaucoup moins forts et c'est ce qui se produisit pour le lieutenant et son équipe. La belle effervescence qui avait régné pendant un moment, retomba.

Toute l'équipe fut frappée par le rhume très répandu à cette époque de l'année. Ce qui fit qu'étant tous plus ou moins enrhumés, les enquêteurs avaient les idées plus ou moins claires. C'était inévitable. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, les techniciens du laboratoire judiciaire étaient enrhumés, eux aussi. Si bien qu'on attendait toujours les résultats des tonnes d'empreintes prises dans l'appartement de Grandbois ainsi que ceux des prélèvements d'ADN faits sur son corps.

"Et quand on les aura, qu'est-ce qu'on pourra en conclure ? s'inquiéta Duclos en se mouchant bruyamment : "Il faudrait aussi faire un prélèvement sur Diane Gendron pour prouver que c'est bien elle qui a couché avec Grandbois le jour de sa mort."

"On devrait avoir les résultats des tests sur Grandbois dans quelques heures, fit le lieutenant en éternuant : "Quant à Diane Gendron, poursuivit-il vaillamment, je doute fort qu'elle se prêle de bonne grâce à un test d'ADN et je ne pense pas que nous puissions l'obliger à s'y soumettre. Remarquez qu'au pis-aller, nous pouvons nous en passer. Elle a été vue sortant du condo de Grandbois. C'est mince mais nous devons faire avec."

Oui, il y avait des failles dans l'histoire et ça ne le remplissait pas de joie mais ce jour-là, Alexandre avait décidé de prendre les choses avec philosophie et c'était assez ironique puisqu'il était question du décès d'un prof de philo.

Quoique pour l'occasion, le lieutenant évita de se réclamer d'Épicure, lequel de l'avis de tous, avait été suffisamment malmené par Grandbois. Mais si l'on tient absolument à trouver une parenté quelconque quand Alexandre Denis développa sa "pensée", elle se rapprochait plus ou moins de celles d'Aristote et de Platon : "La connaissance des faits vérifiables doit parfois s'effacer devant l'hypothèse... voire devant le mythe, fit-il très sérieusement.

Oh, boy ! Et vogue la galère !

Les mines stupéfaites de ses collègues ne le dérangeant nullement, le lieutenant se tourna ensuite vers une Liliane Thomas, passablement ahurie devant autant de "sagesse", et lui demanda où elle en était avec l'examen du contenu de l'ordinateur de Grandbois.

"Comme vous l'avez supposé, lieutenant, répondit celle-ci faisant un effort pour retrouver le fil de ses idées, l'inscription DÉSOLÉ POUR TOUT a été faite après la mort de Grandbois. Et j'ai aussi remarqué qu'on a tenté d'effacer certaines données."

"Ah, oui !"

"Oui, lieutenant. D'ailleurs, les techniciens du Service d'informatique, qui sont à terminer le décryptage, confirment mon diagnostic. J'attends un rapport complet d'ici la fin de la journée."

"Excellent, Liliane."

Et ben oui, vogue la galère ! Mais comme rien n'est parfait en ce bas- monde, même quand on prétend avoir "retrouvé son enfant intérieur" il y avait un hic.

Idéalement, à ce point de l'enquête, il aurait fallu organiser la filature du couple Frédéric Dumas- Diane Gendron. Malheureusement, ce n'était pas possible. Et pourquoi, donc ? demanderez-vous. Parce qu'on était en période de coupures budgétaires et que des renforts avaient été refusés.

Mais quand on est résolument philosophe comme il se plaisait à le croire ce matin-là, Alexandre Denis conclut le meeting en promettant à ses troupes de faire l'impossible pour obtenir des mandats de perquisition chez les Gendron et chez Frédéric Dumas .

"Mes amis, ajouta-t-il, prions pour que nous n'ayons pas affaire au juge Hamel." Le juge Hamel était celui qui avait fait échouer l'enquête de Pierre Galipeau dans l'affaire du trafic de drogue impliquant Frédéric Dumas.

La déconfiture de Galipeau et de son équipe avait fait une forte impression au sein de tous les services du SPVM. Et bien entendu, aux Homicides, on avait pris bonne note du nom du juge en question. Personne ne se mit à genoux pour prier, mais tout le monde croisa les doigts.

Pas Hamel, S.V.P.

.....

Coïncidence sans doute, mais au même moment...

... une discussion avait lieu dans un certain condo.

Lui : "Nous n'avons plus de temps à perdre. Il nous faut passer rapidement à la dernière phase de notre plan."

Elle : "Je ne me sens pas prête. J'ai un mauvais pressentiment. "

Lui : "Ta gueule ! J'en ai plein le dos de tes imbécillités et de tes jérémiades. Je ne sais pas ce qui me retient de... "

Elle : " Non... non... pas ça... Je t'en supplie... ne me frappe pas. "

Lui , ouvrant la fermeture éclair de son pantalon : "Bon alors, tu sais ce que tu as à faire. À genoux, salope."

54

On était début avril et en principe le printemps devrait être arrivé. Mais, au grand dam de la population montréalaise, l'hiver s'incrustait. Il y avait des plaques de glace partout dans la ville et...

"Merde, il recommence à neiger en plus de ça ! On est à deux semaines de Pâques et on gèle encore tout rond. C'est pas possible, jamais vu ça, une température de cochon pareille, grommela Rita.

Ce soir-là, Kim Lemelin, enfin remise de sa grippe, reprenait le chemin du studio de radio. Et comme à l'accoutumée, Rita l'accompagnait au volant de sa jeep. L'animatrice n'avait pas beaucoup parlé depuis leur départ. Elle paraissait songeuse. *Peut-être que c'est le fait de reprendre la routine qui la tracasse*, pensait la garde du corps, toujours à l'affût des moindres variations d'humeur chez sa protégée. Et bien, Rita ne se trompait pas de beaucoup.

Pendant son repos forcé, Kim avait réfléchi à son avenir à la radio de nuit et elle avait conclu que cet horaire ne lui convenait plus du tout. Non pas qu'elle n'aimât pas ce qu'elle faisait, mais à long terme, ça devenait lourd. Et ne voilà-t-il pas que... *Devrait-elle en parler avec Rita ? Pourquoi pas...*

Se tournant vers la conductrice, Kim lui dit : "Rita, il faut que je te parle d'une offre qu'on m'a faite aujourd'hui même. La télévision d'état me propose d'animer une émission d'affaires publiques, l'an prochain. Tu ne devineras jamais avec qui. Moi-même, j'ai peine à le croire... Maxime Gélinais ! Tu te rends compte ? C'est énorme !"

"Maxime Gélinais ! L'animateur vedette de... Whoaou ! Ce n'est pas le premier venu."

"C'est incroyable ! Franchement, ça me fait un peu peur. Imagine, travailler avec mon idole. Je me demande si j'ai l'étoffe pour ça ?"

Kim comptait sur sa garde du corps pour lui donner l'heure juste. Rita avait son franc-parler et ne disait pas nécessairement ce qu'on voulait entendre, *mais elle avait du flair et...*

"Kim, tu es bourrée de talent. Je ne doute aucunement de tes capacités à relever le défi. Mais, pourquoi une telle proposition à ce moment-ci ?"

"Je crois que... c'est en bonne partie parce que je fais la une des journaux depuis quelque temps. À cause des menaces et de tout ce qui entoure cette abominable histoire de tueur en série. Mais aussi... j'ose l'espérer, que c'est un peu grâce à la qualité de mon travail à la radio."

"Chère Kim, ce que j'apprécie particulièrement chez toi, c'est ta lucidité. D'autres, à ta place, sauteraient sur l'occasion sans se poser de questions. Pas toi. Tu prends le temps de réfléchir."

"Ce n'est pas une décision qu'on prend à la légère et bien entendu, je..."

"Il est évident que tu n'as pas l'expérience d'un Maxime Gélinas, mais... " Avec Rita, on était certain d'avoir les fleurs et le pot. Et tout ça pour le même prix : "... tu as du cran et la volonté de réussir. Je serais la dernière à te dissuader de te lancer dans cette aventure. Vu les circonstances, ce changement ne peut que te faire le plus grand bien."

"Il est vrai que ça va m'obliger à mettre mes énergies ailleurs, à me concentrer sur autre chose que la crainte de devenir la prochaine victime du tueur au garrot." C'était désormais sous ce vocable que les médias désignaient le tueur en série. Cette manie, que certains médias avaient de trouver un terme "vendeur" pour nommer un type qui n'en avait nullement besoin pour sévir, n'aidait pas à le capturer. Et n'incitait personne à se sentir à l'abri, surtout pas Kim Lemelin. Mais c'était comme ça ...

.....

Elles mirent le double du temps pour se rendre à destination. Rita conduisait prudemment, frémissant à la pensée d'avoir un accident. *Kim n'avait vraiment pas besoin de ça en plus du reste.*

Quand les deux femmes arrivèrent à destination, la neige tombait abondamment et on n'y voyait pas à deux pas. Un nouveau blizzard...

"Et dire qu'il y en a encore pour douter des changements climatiques, pesta Rita. Tous ces écarts de température. Non mais... On sue à grosses gouttes l'été et l'hiver on ne sait jamais ce qui nous attend. C'est vrai que ce n'est pas facile à comprendre toutes ces histoires de courants jet, de cercles circumpolaires, d'océans qui se réchauffent et de quoi encore !"

Toujours en maugréant, Rita sortit de la jeep pour ensuite se diriger du côté passager, histoire de veiller à ce que l'animatrice descende de voiture en toute quiétude . Elle procédait toujours ainsi.

"Vaut mieux être trop prudentes que pas assez, avait-elle souvent dit à Kim, laquelle était plutôt portée à trouver ce rituel un peu superflu.

Rita s'apprêtait à ouvrir la portière du côté passager quand... **Pftt..Pftt... Pftt... Pftt...**

Mais qu'est-ce que... : "Rita !... **RITA ?**" Kim qui ramassait ses affaires, lâcha tout, et ne faisant ni une ni deux se précipita auprès de son amie qui s'était effondrée.

L'animatrice ne vit pas venir le coup.

Brusquement, une douleur intense à la tête et puis, plus rien. Elle n'eut pas conscience d'être saisie à bras-le-corps et déposée dans le coffre-arrière d'un véhicule garé tout près.

.....

23 heures, à l'intérieur de la station de radio rue Bonsecours.

Steve commençait à s'inquiéter. D'habitude, les deux filles arrivaient vers vingt-deux heures trente. Kim avait besoin de ce temps de préparation avant l'émission. *Bon, peut-être qu'à cause de la température, elles...?*

Au bout d'un moment, Steve se résolut à téléphoner au condo. Pas de réponse. Il composa les numéros des téléphones portables de Kim et de Rita et n'obtint que les messageries vocales. *Ça n'allait plus du tout.* Quelque chose avait dû se produire. Sans prendre la peine de revêtir son blouson, Steve s'élança à l'extérieur.

Dehors le blizzard faisait rage.

Il devina plutôt qu'il ne vit la silhouette de la jeep de Rita. Le cœur battant, il s'approcha et buta contre un obstacle. *Qu'est-ce que...?*

C'était le grand corps de Rita déjà presque enfoui sous la neige : "Oh... mon Dieu ! RITA... "
Steve la toucha et sentit immédiatement quelque chose de chaud et de gluant sur ses mains :

"RITA... A... A... A... a... a... a... a... "

Elle n'était pas morte mais respirait à peine. Affolé, le jeune homme prit son téléphone portable et fit le 911. Ce ne fut qu'après qu'il constata qu'il n'y avait aucune trace de Kim Lemelin.

Immédiatement, il logea un autre appel.

Chez Alexandre Denis.

Quand le téléphone sonna, le lieutenant s'apprêtait à se mettre au lit. Il regarda l'heure. Vingt-trois heures, quinze. Un appel à cette heure tardive était rarement bon signe. Il décrocha et...

"Oh... NON... c'est pas vrai... "

Alexandre Denis prit tout juste le temps de renfiler son pantalon et de prévenir Louise, la grand-mère de Nicolas, qui avait emménagé avec eux depuis peu. Un arrangement qui facilitait les choses pour tout le monde. Le petit adorait sa grand-mère et était heureux de sa présence quotidienne. Alexandre, avec ces horaires de dingue, n'était pas fâché de ne plus avoir à se préoccuper des repas et de tout le reste.

Quant à Louise, une retraitée sans beaucoup d'argent, elle était contente d'avoir réussi à vendre une maison devenue trop grande et trop dispendieuse d'entretien pour elle : "Sois prudent Alexandre, recommanda-t-elle au lieutenant avant qu'il ne parte. Louise l'aimait comme un fils et s'inquiétait toujours pour lui.

"Mais oui, ne t'en fais pas pour moi, Louise. Fais plutôt une prière pour Kim et Rita."

Louise n'était pas bigote. Loin de là. Elle ne passait pas son temps à l'église mais il lui arrivait d'invoquer Dieu, la Sainte Vierge ou même la bonne Sainte-Anne. Beaucoup plus par habitude que par conviction, d'ailleurs.

De toute manière, quelle que soit l'entité invoquée, *ça ferait l'affaire pour le moment*, pensa-t-elle en allant se poster à la fenêtre pour voir partir le lieutenant. Comme la tempête faisait rage, elle ne distingua pas grand-chose, mais l'entendit démarrer en trombe.

.....

"Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, songeait Alexandre Denis en louvoyant dans les rues enneigées. Il avait mis son gyrophare et utilisa la sirène pour aller plus vite et surtout pour éviter d' être intercepté par un flic un peu trop zélé avec lequel il aurait probablement perdu de précieuses minutes à s'expliquer.

Chemin faisant, il se reprochait de ne pas avoir suffisamment insisté auprès du commandant Brière pour obtenir plus d'effectifs, plus de... Il aurait dû être plus convaincant avec ce foutu connard et lui rentrer de force dans le coco qu'il y avait urgence et que... *J'ai trop attendu, merde !* Le lieutenant s'en voulait terriblement et se mit à frapper le volant à grands coups de poing.

Quand il arriva rue Bonsecours, les ambulanciers venaient de placer Rita sur une civière. Elle n'avait pas repris conscience mais, aux dires des paramédics, son état était stable. Alexandre Denis prit aussitôt la direction des opérations. Il avait retrouvé un calme relatif. Perdre les pédales ne servirait à rien. En fait, il était plutôt de ceux qui puisent des forces dans l'adversité.

Procédant par ordre, il tenta d'abord d'en savoir un peu plus auprès d'un Steve encore tout secoué. Mais en vain. Le pauvre n'avait rien vu, rien entendu. Finalement, le lieutenant l'autorisa à regagner son poste de gardien de sécurité. Ensuite, il appela au Service des enquêtes pour demander du renfort. Rejoints à leurs domiciles, Régimbald et Marie Garneau se pointèrent les premiers. Les autres suivirent de près. Une demi-heure et des poussières plus tard tout le monde était à pied d'oeuvre.

"Kim Lemelin a été enlevée, fit le lieutenant aussi sobrement qu'il le pouvait. Nous n'avons pas de temps à perdre. D'abord, cap sur la CO-OP. Vous sonnez à toutes les portes et tant pis si on réveille les gens. J'en ai rien à cirer. Quelqu'un aura peut-être vu quelque chose. Moi, je me charge d'aller chez Frédéric Dumas et chez Paul Gendron."

Laissant sur place les techniciens de l'Identification judiciaire qui finiraient le travail, les enquêteurs filèrent à toute allure, en direction de l'avenue du Parc.

.....

Kim Lemelin disparue, qu'allait-il se produire pour l'émission de radio sur le point de commencer ? En attendant l'arrivée du remplaçant de l'animatrice qu'il avait réussi à rejoindre, Steve mit en ondes de la musique préenregistrée ainsi qu'un message prévenant l'auditoire que la tribune téléphonique de nuit commencerait avec un léger retard.

"À cause de circonstances incontrôlables... et blablabla..."

Steve était un être plein de ressources. Le système D, il connaissait ça. Il avait été un enfant de la DPJ. Ses parents (l'irlandais et l'autochtone ou peut-être l'inverse) l'avaient abandonné au berceau. Jusqu'à dix-huit ans, il avait été trimbalé de foyer d'accueil en foyer d'accueil. Il avait la couenne dure et le prouvait une fois de plus.

Comme bien d'autres histoires du même genre, l'histoire de Steve était pathétique et aurait pu mal finir. Mais il faut croire que le jeune homme avait une bonne nature et des qualités de résilience exceptionnelles. Certes, il avait une grande passion qui l'avait soutenu au fil des années, la musique. Mais depuis sa rencontre avec Rita, il avait trouvé sa vraie raison de vivre. *Rita, mon amour...*

Il téléphona à l'urgence de l'hôpital pour prendre de ses nouvelles.

.....

Il était près d'une heure du matin quand les enquêteurs parvinrent à la CO-OP. À grand renfort de sirènes et de gyrophares. Alors si les gens dormaient, on pouvait être certain qu'avec ce tintamarre, ils étaient réveillés maintenant. Comme convenu, les détectives se dispersèrent sur les étages. Il n'y avait personne chez Frédéric Dumas. Le lieutenant ne s'en étonna pas.

En revanche, Paul Gendron était chez-lui. Il ouvrit immédiatement. Il était hirsute et avait mine épouvantable mais paraissait déterminé. L'homme parla d'une voix forte : " Ils sont partis dans les Cantons de l'Est. À la maison de Dumas à Magog. C'est là qu'ils l'ont emmenée."

"Je vous préviens, Gendron, si vous me mentez..."

"Non lieutenant. Hélas, non ! Je viens tout juste de découvrir le pot aux roses. J'ai ouvert l'ordinateur de Diane et tout y est. Leur projet d'enlever Kim Lemelin. De la garder un moment prisonnière dans la maison de Dumas et d'en finir avec elle après l'avoir torturée. J'allais vous avertir, quand..."

Alexandre n'écoutait plus. À moitié fou d'angoisse, il s'élança vers la sortie.

Dans le parking, il retrouva ses collègues qui avaient fait le tour des appartements et n'avaient rien glané. Il leur résuma brièvement sa conversation avec Paul Gendron puis, il appela le commandant Brière qu'il réveilla.

A son crédit, ce dernier qui devait sans doute dormir du "sommeil du juste" saisit très vite la gravité de la situation : "OK, Alexandre. Je t'envoie des renforts et j'appelle les gars de l'escouade tactique de la SQ. Je me rends immédiatement au quartier général et j'y serai toute la nuit s'il le faut."

"Merci, commandant, je..."

"Je fais mon boulot, c'est tout. Et toi, Alexandre, arrange-toi pour faire le tien comme du monde." C'était une remarque gratuite et criante d'injustice. Une remarque qui aurait mérité un grief ou, à tout le moins, une riposte cinglante. Ou encore simplement un grand rire moqueur.

S'il n'avait pas été si tendu, le lieutenant aurait probablement opté pour le grand rire moqueur. Mais il n'avait pas le cœur à rire. Sans demander son reste, il coupa la communication et téléphona au chef de police de Magog, son ami Maurice Dagenais.

Comme le plus fort de l'action se passerait dans sa région, il était certain que Maurice ne lui pardonnerait jamais de ne pas l'avoir prévenu suffisamment à l'avance. Cela fait, il se tourna vers ses collègues et leur signifia que, tempête ou pas, il était temps de filer vers les Cantons de l'est.

Tout le monde sauta dans sa voiture. Cap sur l'Estrie.

56

"Pourquoi ne pas la porter au sous-sol comme les autres ? demanda Diane Gendron.

"Tais-toi et va chercher de l'eau tiède, lui intima son amant.

Ils venaient d'arriver à destination et Frédéric Dumas avait déposé Kim Lemelin, toujours inconsciente, sur un divan dans la grande salle de séjour. L'animatrice avait une large blessure à la tête et saignait abondamment : l'oeuvre" de Diane Gendron.

C'était elle qui était chargée "d'étourdir" l'animatrice avec une batte de baseball. Lui s'était occupé de la garde du corps. Pour être bien certain de ne pas la rater, il avait tiré deux fois plutôt qu'une. Mais le vent avait fait dévier le deuxième coup. La grande noire était-elle morte ? Il n'avait pas eu le temps de vérifier.

De toute manière, se disait-il, même si elle est encore vivante, elle n'avait pas pu voir quoi que ce soit. De ce côté-là, il était tranquille. Le problème, c'était l'état de Kim Lemelin. Deux heures de trajet et elle n'avait toujours pas repris conscience.

Diane avait frappé trop fort. *La garce ! Elle l'avait fait exprès...*

Frédéric Dumas n'était pas content du tout.

.....

Diane Gendron, alias "la garce", se ramena servilement avec un bol d'eau tiède .

"Donne-moi ça. Je m'en charge, fit rageusement Frédéric Dumas.

"Tu l'aimes, hein ! C'est pour ça que tu lui réserves un traitement de faveur."

"Ta gueule salope. Si tu continues, c'est toi que j'étrangle. OK !"

Diane Gendron se protégea instinctivement la tête avec les mains. Quand il était en rogne, et présentement, il l'était terriblement, valait mieux attendre que ça passe. *Sinon...*

Dumas avait pris la peine de débarrasser l'animatrice de son manteau d'hiver. Il avait même ouvert le col de sa chemise pour qu'elle respire mieux. Il commença à bassiner le front ensanglanté et se rendit vite compte que la blessure était très sérieuse.

Pas besoin d'être médecin pour poser le diagnostic : "Vas dans la salle de bain, ordonna-t-il sèchement à sa complice. Il y a un onguent antibiotique dans l'armoire et prends des pansements."

"On n'a pas besoin de la soigner pour ce qu'on veut faire d'elle, avança timidement Diane Gendron. Il me semble que..."

Devant le regard que lui lança son amant, la belle rousse partit en flèche vers la salle de bain. Désormais, elle ne dirait plus un mot. Elle avait enfin pigé. Si elle voulait rester en vie, elle ferait bien de se déguiser en courant d'air.

.....

Frédéric Dumas étendit la pommade et pansa la tête de l'animatrice.

Pourquoi ne se réveillait-elle pas ? : "Kim, c'est moi... Frédéric. Allez, ouvre les yeux."

Il ne savait pas très bien pourquoi il la traitait avec autant de sollicitude. Ou plutôt oui, il le savait. Et ça remontait à bien avant leur nuit passée ensemble. Une nuit agréable certes, mais qui n'avait rien d'extraordinaire, du moins, pas pour lui.

Des filles plus belles et plus jeunes que Kim Lemelin, il en avait eues des masses. C'était si facile de les séduire. Ne serait-ce que cette idiote de Diane. Il est vrai, que déjà, à onze ans, la garce était physiquement un des plus parfaits spécimens du genre.

Non. Ce n'était pas uniquement le sexe qui l'attirait chez Kim Lemelin. À ses yeux, elle était beaucoup plus qu'une jolie femme désirable. Dès les premiers temps, il avait su qu'elle était spéciale.

Sa vitalité, sa joie de vivre, son talent de communicatrice, sa vive intelligence. Elle était d'une étoffe différente des autres et il avait voulu s'emparer de son âme. Était-ce de l'amour ? Il l'ignorait. Aussi loin qu'il se souvienne, il n'avait jamais éprouvé un sentiment semblable pour qui que ce soit.

Surtout pas pour sa génitrice ! Celle qui l'avait laissé tomber comme une vieille chaussette alors qu'il n'avait que huit ans. Celle qui l'avait trahi pour s'enfuir au loin. Il ne l'avait jamais revue depuis.

Pourquoi haïssait-il sa mère ? *Non pas sa mère !* Cette salope qui l'avait abandonné ne méritait pas ce titre. Frédéric Dumas repensa au dégoût qu'il avait lu dans les yeux de "*cette femme*" quand elle l'avait surpris en train d'écraser avec une pierre la tête du chaton qu'elle lui avait offert pour son anniversaire. Elle n'avait rien compris. *N'avait même pas essayé de comprendre...*

Après la fuite de la "garce", il y avait eu d'autres chats, des chiens et des oiseaux aussi. Il les avait tous massacrés. *Dieu qu'il s'était amusé !* Plus tard, il était passé aux êtres humains. Des femmes, bien sûr. *Toutes des salopes...* Quelle jouissance de voir la lueur de vie s'éteindre dans leurs yeux fous de douleur. Leurs souffrances, leurs morts. *Des instants de pur bonheur, de plénitude !*

Sa drogue à lui, c'était la torture et le meurtre. En même temps, c'était sa façon de se venger du départ de "la garce". Au fil des années, curieux de savoir comment était sa vie sans lui, il l'avait fait suivre. Et il enrageait de la savoir heureuse. La fille qu'elle avait eue, *ma demi-soeur, tu parles !* était mariée maintenant et elle avait des enfants.

Penser que cette salope était grand-mère, lui faisait mal aux tripes. S'il pouvait lui faire la peau à celle-là. *Un jour, il n'était pas dit qu'il n'essaierait pas.*

.....

Non, Frédéric Dumas n'était pas du tout content de la tournure des événements. Il savait que tôt ou tard, le grand flic, celui qui était toujours fourré chez Kim Lemelin, finirait par le pincer. Ou si lui ne l'attrapait pas, ce serait les gens de Roselli qui l'auraient. Roselli avait deviné que c'était lui, Frédéric Dumas, le tueur tant recherché.

Si bien que le chef de la mafia montréalaise avait "mis un contrat sur sa tête" et le temps lui était compté. *Non, rien n'allait comme il l'avait planifié...*

Son plan initial était de s'emparer de Kim Lemelin, tuer Diane Gendron dont il ne voulait plus, *ça l'idiot ne l'ignorait*, foutre le feu à la baraque de sa marraine, cette vieille folle qu'il avait tuée pour hériter. Et partir en Amérique du sud avec Kim Lemelin qu'il finirait bien par convaincre du bien-fondé des grands projets qu'il avait pour eux deux.

Avant Noël, l'animatrice lui avait cédé pour quelques heures en lui faisant miroiter, je ne sais quelle félicité éternelle. Après, la traîtresse n'avait pas retourné ses appels, l'avait snobé. Elle l'avait rejeté, *comme l'autre l'avait fait. Et ça, c'était intolérable !*

Il avait voulu la punir, un peu, pas trop quand même. Les inscriptions sur sa voiture et sur le corps e des victimes, c'était seulement pour l'ébranler, la rendre plus malléable à la suggestion quand il lui ferait part de ses intentions. Mais ça n'avait pas fonctionné comme il l'avait escompté.

Pouvait-il encore s'en sortir ? Même avec une Kim Lemelin estropiée ? *Non, bien sûr que non.* Tans pis ! Il allait l'achever d'une balle dans la tête et il trouverait une autre femme digne de faire équipe avec lui. *Au Brésil, les femmes jeunes, belles et sensuelles, il y en a à la tonne. Ouais... une brésilienne...*

Mais d'abord, il devait se débarrasser de Diane Gendron. Cette connasse qu'il traînait comme un boulet. Elle, il lui réservait le traitement standard. Celui qui faisait très mal. Après, il tuerait Kim Lemelin, foutrait le feu à tout le bazar et il partirait au loin, *libre comme l'air...*

.....

Quand le verdict tomba pour elle, Diane Gendron comprit immédiatement que c'était terminé. Elle eut soudain très froid. Pourquoi ne s'était-elle pas enfuie dès l'instant où elle avait vu dans les yeux de Frédéric cette lueur meurtrière qui lui était devenue si familière ?

Elle n'avait jamais pu ou su comment lui échapper. *Maintenant, c'était trop tard, beaucoup trop tard.* Elle était sa chose depuis si longtemps. C'est lui qui l'avait dressée. Il lui avait tout appris. Le sexe, la drogue, le goût des femmes, le meurtre. *Et elle avait adoré ça !*

Le meurtre de Grandbois, c'était son meurtre à elle. Bien sûr, Frédéric lui avait ordonné de le tuer. Mais, c'était elle et elle seule qui avait décidé de l'heure, de la méthode. *De tout, quoi !* Elle ne détestait pas Grandbois, mais Frédéric voulait qu'il disparaisse. Alain Grandbois en savait trop sur leurs activités et voulait les faire chanter.

À ce qu'on dit, quand la fin est proche les images du passé nous assaillent et l'on revoit sa vie. Diane Gendron, elle, repassait ses meilleurs moments avec Frédéric. Entre autres, la capture d' Ariane Séguin, une très belle fille qu'elle avait séduite. Évidemment, Frédéric avait voulu la "rencontrer".

La pauvre sotte ne s'était pas méfiée. Oh ! comme elle avait crié, supplié, hurlé quand ils l'avaient torturée... Oui grâce à Frédéric, elle avait vécu des moments inoubliables. Il l'avait révélée à elle-même. Mais elle, Diane, qu'avait-elle été pour lui ? Sa muse, sa complice, son esclave ?

Probablement, un peu tout ça... À sa manière, Frédéric était un artiste, un créateur. À chaque nouveau crime, il se réinventait. Un trait de caractère qu'elle avait bien apprécié chez-lui. Mais c'était aussi à cause de ce même trait de caractère que pour elle, c'était fini maintenant. Elle avait trop servi, était parfaitement corrompue et ne présentait plus de challenge pour lui. Il avait cherché et trouvé une nouvelle égérie, Kim Lemelin.

Mais celle-là, il n'en jouirait pas longtemps... Kim Lemelin allait mourir des blessures *qu'elle*, Diane Gendron, lui avait infligées. *Au moins, j'aurai eu le dernier mot*, se consola la fille de Paul Gendron en tremblant de peur.

Il neigeait à plein ciel quand les membres des divers corps de police se regroupèrent non loin de la maison de Dumas près de Magog. Pour ne pas alerter le tueur, il avait été convenu de ne pas utiliser les gyrophares et les sirènes. Ce serait un raid "discret". Et pas question de se servir d'un porte-voix ou de sonner à la porte en demandant poliment à parler au maître des lieux, ça allait de soi.

L'imposante demeure de quatre étages se dressait au bout d'une allée bordée de pins aux branches alourdies par la neige. La stratégie consisterait à encercler la demeure pour parer à toute tentative de fuite. Maintenant, comment pénétrer dans la demeure à l'insu du tueur ? On eut vite fait de constater que seul le rez-de-chaussée était éclairé. Le reste de la maison était plongé dans le noir.

Il fut donc décidé que cinq membres de l'escouade tactique de la SQ se hisseraient jusqu'au dernier étage où un balcon leur permettrait de s'introduire à l'intérieur. Les grimpeurs comptaient sur le sifflement du vent pour couvrir le bruit de leur ascension.

Alexandre Denis n'était pas sur son territoire, et bien que ce fût son enquête, il n'avait pas la direction des opérations. Mais il lui était impossible de n'être qu'un participant comme un autre. Pas quand il crevait de peur pour Kim. S'il s'était écouté, il aurait foncé à l'intérieur, tête baissée. Il avait besoin d'agir pour ne pas devenir complètement cinglé.

Il proposa donc de se joindre au grimpeurs.

"Tu n'y penses pas sérieusement, Alexandre ? T'as pas l'entraînement nécessaire, voyons !"

Celui qui venait de s'interposer, c'était le chef de police de Magog, Maurice Dagenais. De tous ceux qui étaient sur place, Maurice était le seul qui pouvait se permettre d'apostropher le lieutenant de la sorte.

Les deux hommes étaient amis depuis l'enfance, autant dire depuis toujours. Ensemble, ils avaient fait les quatre cents coups, d'abord à l'école primaire, ensuite au secondaire, puis au collège. Si bien que, si quelqu'un connaissait le côté casse-cou et compétitif du lieutenant, c'était Maurice Dagenais. Physiquement, les deux amis étaient aux antipodes.

Alors qu'Alexandre était très grand et svelte, Maurice était trapu et sa bedaine avait pris de l'expansion au fil des années. Évidemment, avec une quinzaine de kilos en trop, il pouvait difficilement prétendre accomplir l'exploit que le lieutenant se proposait de réaliser. Mais ce n'était pas par envie que Maurice Dagenais protestait, il était réellement inquiet pour son ami.

Et il n'avait pas tout à fait tort.

Alexandre Denis n'avait pas la préparation voulue pour se lancer dans une pareille équipée. Or, à voir la tête qu'il faisait, il était clair qu'il ne voulait rien entendre. Il serrait les mâchoires et avait pris un air buté que Maurice lui avait souvent vu : "Bon, OK ! espèce de tête de pioche, fit-il exaspéré. Si ça te fait plaisir, vas-y, casse-toi la gueule."

Pour sa part, Bédard, le leader de l'escouade tactique de la SQ, ne débordait pas d'enthousiasme devant ce développement inusité. Bédard ne connaissait le lieutenant que de réputation. *L'enquêteur étoile du SPVM, tu parles ! Un grand fendant qui veut jouer au héros*, pensait-il. Maussade, il lui lança : "As-tu déjà fait de l'alpinisme ? Parce que c'est précisément ce qu'on va devoir faire."

"Non, mais j'apprends vite, rétorqua le lieutenant, nullement intimidé par la mine rogue du "Rambo" qu'il avait devant lui.

.....

L'antique demeure semblait avoir été conçue par un architecte mégalomane et complètement dément. Des balustrades qui ne protégeaient rien, de faux balcons sans portes ni fenêtres, des corniches en abondance qui ornaient sa façade.

L'ensemble n'avait aucun style connu, mais offrait des points d'appuis suffisants pour réussir une escalade. Bien entendu, dans la mesure où l'on était rompu à ce genre d'exercice et jeune de préférence. Or, sans être Mathusalem, le lieutenant n'avait plus vingt ans.

Au collège et à l'université, il avait fait beaucoup de sport. Course à pied, ski, tennis. Sa haute stature lui avait notamment permis d'exceller au basket-ball. Il s'était taillé une réputation enviable auprès de ses condisciples et avec son physique impressionnant, il était vite devenu la coqueluche de la gent féminine. À l'époque, il en avait largement profité.

Cela dit, désormais pour garder la forme, Alexandre Denis allait au gym trois fois par semaine et faisait régulièrement de la course à pied. Il considérait que c'était indispensable pour conserver un équilibre physique et mental dans sa profession.

Était-ce suffisant pour se mesurer à la tâche qui l'attendait ? Probablement pas.

Quoiqu'il en soit, il était déterminé et ça n'était pas l'accueil plus que mitigé que sa proposition recevait qui allait le faire changer d'idée : "J'empiète sur un champ de compétence qui n'est pas le mien. Mais j'en assume toute la responsabilité, fit le lieutenant en jetant à Bédard un regard acéré, celui qu'il réservait pour les grandes occasions. Un regard froid comme une lame de couteau et qui vous faisait vous sentir très petits dans vos souliers.

C'était sans appel et Bédard, qui continuait à maugréer, baissa finalement pavillon : "Ouais bon, on n'a pas le temps de niaiser, grommela-t-il. Tu peux venir avec nous mais je te préviens, c'est à tes risques et périls." Bédard n'avait pas la reddition aimable.

Toujours est-il qu'on prêta un équipement au lieutenant.

Heureusement, l'escouade tactique en avait toujours en réserve. Ou peut-être pas si heureusement que ça, car l'attirail n'était pas tout à fait à la taille du lieutenant. Et ce qui devait arriver, arriva. Empêtré dans des bottes et des vêtements trop petits pour lui, Alexandre Denis dérapa à plusieurs reprises pendant l'ascension.

Il ne se cassa pas la gueule comme l'avait craint son ami Maurice Dagenais, mais il s'écorcha les genoux, se tordit un poignet et s'érafla le nez. Galvanisé qu'il était par l'angoisse, il s'en rendit à peine compte. Peut-être y avait-il aussi une part de bravade dans sa détermination ?

Vous savez, ce besoin, qu'a tout mâle alpha qui se respecte, de se mesurer à d'autres mâles tout aussi alpha et ce, même s'ils sont plus jeunes et mieux entraînés.

Oui et puis après ! Alexandre Denis n'était pas en mode "introspection".

Il était dans l'action et c'était ce dont il avait besoin.

58

Le vent ramenant constamment des rafales de neige sur les grimpeurs, l'ascension fut très lente, un peu comme dans un film tourné au ralenti. Au bout d'un temps qui leur parut une éternité, les six grimpeurs se retrouvèrent sur le balcon. Indemnes ou à peu près.

La porte était verrouillée mais qu'à cela ne tienne ! Bédard (monsieur SQ) pratiqua une ouverture dans la vitre au moyen d'un appareil de succion. Une technique chère aux cambrioleurs mais que les dignes représentants de la Loi et l'Ordre ne dédaignaient pas utiliser à l'occasion. L'opération réussie, Bédard glissa un bras à l'intérieur, ouvrit la porte sans problème et fit signe aux autres de le suivre à l'intérieur.

Comme on l'avait pressenti, les étages supérieurs étaient déserts. Néanmoins, ils s'avançaient prudemment, arme au poing. Le moindre craquement du plancher pouvait les trahir. Précaution indispensable mais présentement, inutile. Personne n'était là pour les accueillir.

Ce ne fut qu'en arrivant au rez-de-chaussée qu'ils découvrirent la victime gisant inconsciente sur un divan. Les yeux de Kim Lemelin étaient clos et du sang maculait le pansement de fortune appliqué autour de sa tête. Bousculant les autres, le lieutenant se précipita auprès d'elle, tâta son pouls, et à son soulagement, constata qu'il battait faiblement.

Pendant ce temps, le reste des effectifs déboulait à l'intérieur. Pour une opération de cette envergure, parmi les intervenants, une équipe de paramédics était toujours prête à intervenir. "Faites vite ! leur hurla Alexandre Denis. Elle est gravement blessée et..." Évidemment, les secouristes n'avaient pas attendu que le lieutenant leur dise quoi faire pour se mettre à l'ouvrage.

Oxygène, intraveineuse, soluté et le reste étaient déjà déployés et prêts à servir. Pendant que les paramédics s'affairaient auprès de Kim, le lieutenant tournait autour, s'énervait et voulait aider. On lui fit vite comprendre qu'il n'avait rien à faire là.

.....

Mais où donc se trouvaient Dumas et sa comparse ?

Il ne restait que le sous-sol à visiter. Le gros des troupes s'engagea prudemment dans l'escalier y conduisant. Au fur et à mesure que l'on progressait, on entendit faiblement d'abord et de moins en moins faiblement, les cris d'une femme. " **Aie... Ah... Ah... Aie... Noooooooooooo.** "

Accélérant la cadence, les flics aperçurent, au fond de la cave, une sorte de réduit dont la porte était entrouverte et d'où filtrait une vive lumière. Ils s'approchèrent silencieusement et...

... un spectacle, digne d'un film d'horreur classé XXX, s'offrit à leurs yeux incrédules.

Allongée sur une sorte de bloc opératoire, Diane Gendron maintenue par des sangles aux pieds et aux poignets, se tordait de douleur sous les coups de scalpel que lui infligeait Frédéric Dumas. Les deux protagonistes étaient complètement nus et Dumas, tel un satyre, avait le sexe dressé et émettait des onomatopées lubriques : " *HAN !... HAN !... HA !* "

"Les mains en l'air ! Rends-toi salaud."

Surpris en flagrant délit, Dumas tenta quand même de résister en menaçant les flics avec le couteau sanglant qu'il brandissait comme un sabre de cavalerie. Mal lui en prit car l'un des flics, prompt sur la gâchette, tira l'atteignant au bras. Le flic aurait fort bien pu viser la tête ou la poitrine et ce n'était probablement pas l'envie qui lui manquait, mais ça ne se faisait pas. Enfin pas souvent. Ça arrivait des fois, mais toujours par inadvertance, bien sûr...

Le scalpel tomba par terre et l'énergumène, hurlant comme un porc à l'abattoir, fut rapidement maîtrisé et menotté. Le lieutenant, qui s'était joint à ses collègues pour l'assaut final, pensa que , malgré son atrocité, la scène avait quelque chose de loufoque. *Du Grand Guignol !*

.....

Du Grand Guignol ! L'expression s'avéra bien en deçà de la réalité.

Les policiers n'étaient au bout des surprises que leur réservait le couple infernal. Les découvertes qu'ils firent par la suite dépassaient l'entendement. Dans la chambre des tortures, comme ils désignèrent le réduit avec le bloc opératoire, ils aperçurent une trappe en métal qui s'ouvrait dans le plancher. Dès qu'ils la soulevèrent, une puanteur indescriptible les saisit à la gorge.

Si bien qu'ils durent s'enduire les narines de vaseline et porter des masques pour emprunter l'escalier qui menait à un deuxième sous-sol. L'escalier étant très étroit et le plafond très bas, ils descendirent à la file indienne, têtes baissées.

En bas, un autre spectacle les attendait.

Et celui-là les laissa sans voix si tant est qu'ils en aient encore une. Dantesque ! Même les plus aguerris d'entre eux en feraient probablement des cauchemars pendant des semaines. Peut-être même des mois. Certains devraient sans doute avoir recours aux services de psychologues.

Deux jeunes flics furent pris de violentes nausées et durent s'éclipser pour aller se soulager, d'au moins, un ou deux repas de frites et de hot-dogs avalés sur le pouce. Et très franchement, il y avait de quoi guérir les envies de *junk food* de toute une armée.

Une dizaine de cadavres, en état de décomposition variée, jonchaient le sol. Sans compter plusieurs squelettes empilés dans un coin. Une nécropole...

Pas tout à fait, car un peu plus loin, les flics découvrirent une très jeune fille, presque une enfant, qui respirait encore faiblement. Le corps couvert de plaies infectées, elle gisait nue sur un matelas souillé de sang coagulé et de déjections. La petite était d'une maigreur à faire peur.

Sut-elle qu'on était venu la délivrer ? Les policiers en doutaient. La pauvre enfant paraissait avoir basculé dans la folie. Ses lèvres desséchées bougeaient constamment et d'étranges borborygmes en sortaient. Dans son regard, le vide.

.....

Au cours des jours qui suivraient cette nuit effroyable...

... les experts en scène de crime passeraient la maison des horreurs au peigne fin et récupéreraient des piles de vêtements déchirés et moisis, des cassettes vidéo et de nombreux clichés qui racontaient des histoires d'horreur sans nom.

59

Centre d'enquêtes du SPVM, section Homicides, réunion de l'équipe d'Alexandre Denis.

"Finalement, commenta Régimbald, les victimes qu'on a trouvées à Montréal ont été plus chanceuses que les autres. Enfin, façon de parler, évidemment. Vous comprenez ce que je veux dire."

"Moi, je ne comprends qu'une chose, lui répliqua Liliane Thomas en frissonnant, c'est qu'il n'y a rien à comprendre !" Toute l'équipe était ébranlée par les récents événements. Qui ne l'aurait pas été ? Et non, il n'y avait rien à comprendre dans cette terrible affaire...

Était-il préférable de mourir étranglée au moyen d'un garrot après avoir subi les pires tortures ? Ou était-ce mieux de mourir de faim et de soif au fond d'une cave après avoir subi des sévices corporels innommables ? Seules les victimes auraient pu le dire. Et toutes étaient décédées, y inclus, celle qui respirait encore quand elle avait été rescapée.

Une enfant d' à peine treize ans...

Il n'y avait pas de limite à la cruauté du duo Gendron- Dumas !

.....

Les deux prévenus étaient maintenant derrière les barreaux. Pas en très bon état, mais suffisamment éveillés pour qu'on puisse les questionner.

Frédéric Dumas refusait de parler. En revanche, Diane Gendron était intarissable. Elle racontait tout. Son association avec Dumas. Les victimes qu'ils avaient torturées et tuées. Celles qu'ils avaient épargnées pour satisfaire leurs plus bas instincts et qu'ils laissaient mourir de faim et de soif dans les "catacombes" de la maison de Magog.

Qui étaient-elles toutes ces filles ?

Diane Gendron ne le savait pas, ou si elle le savait, elle n'était pas disposée à le dire. Les forces policières en étaient donc réduites à échafauder des suppositions. La plupart de ces pauvres filles, pensait-on, devaient être de jeunes prostituées. Certaines venaient probablement de centres Jeunesse dont elles s'étaient échappées. Et dans le lot, comme Montréal était une plaque tournante pour la traite de personnes, il y avait sans doute aussi des filles venues d'ailleurs. Amérique du sud, Europe de l'est, Afrique du nord, Asie... Faites votre choix.

Le service d'anthropologie judiciaire prendrait des semaines, peut-être même des mois pour parvenir à identifier toutes les victimes. Et quand on pensait à l'état des corps et au nombre considérable de disparitions non résolues, c'était un véritable puzzle. Peut-être même impossible à solutionner. De ce côté-là, le lieutenant n'était pas très optimiste. Pas plus d'ailleurs qu'il ne l'était sur un plan beaucoup plus personnel. En effet, on ne savait toujours pas si Kim Lemelin allait survivre à ses blessures. Elle était dans le coma. *Et si elle en sortait, dans quel état serait-elle ?*

N'empêche que, optimiste ou pas, Alexandre Denis avait un travail à faire et il le faisait du mieux qu'il pouvait, dans les circonstances : "Chaque année, dit-il, un bon nombre de disparitions ne nous sont même pas signalées. Comment voulez-vous qu'on y arrive ? D'ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles des monstres comme Dumas et Gendron réussissent à passer sous le radar pendant tant d'années." Les autres l'approuvèrent d'un hochement de tête.

.....

N'allons pas imaginer, qu' après la capture du duo, l' enquête avait été bouclée comme par enchantement. Style : on s'en lave les mains et on passe à autre chose.

Ce n'était pas comme ça que le système fonctionnait. Pas du tout.

Suite aux arrestations, des mandats de perquisitions avaient émis. Pour le condo de Dumas et pour sa galerie d'art, entre autres. Les lieux avaient été fouillés de fond en comble et la quantité de drogue qu'on y trouva, whoa ! Il y en avait pour des centaines de milliers de dollars.

Qui plus est, dans un des ordinateurs du "prince des ténèbres", les enquêteurs avaient frappé le jackpot, comme on dit. Ils avaient découvert, bien encryptée, une liste de noms de personnes très en vue dans la société québécoise. Des amateurs d'arts ? Et bien, détrompez-vous. Il s'agissait d'amateurs de drogues illicites. Eh, oui !

Comment pensez-vous que certaines lois idiotes avaient été votées ? Ou que certains jugements de cour avaient paru farfelus ? Ou que certaines transactions commerciales avaient été complètement foireuses ? Hein ? Comment ? La poudre, la neige, la came... Snif... Snif... Vous pigez ?

Évidemment, cet aspect du dossier intéressait davantage Pierre Galipeau du Service d'enquêtes sur le Crime organisé. Il aurait enfin tout ce qu'il lui fallait pour accuser Dumas de trafic de stupéfiants. Et en prime, sur cette fameuse liste, figurait le nom d'un certain juge. Vous souvenez-vous du juge Hamel ? Et bien oui, le juge Hamel...

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'enquête sur Dumas, le trafiquant de drogues, s'était terminée en queue de poisson ? "Toutte est dans toutte" comme dirait l'autre !

Pierre Galipeau aurait enfin sa revanche. Amen...

Quant à l'enquête sur Dumas, le tueur en série, celle qui concernait le Service des Homicides, Alexandre Denis pensait avoir tout ce qu'il fallait pour obtenir une condamnation à vie. Mais qu'en ferait la justice ? Ça c'était une autre paire de manches.

.....

"C'est tout de même incroyable que Dumas ait réussi à donner le change aussi longtemps. Ça aura pris dix ans pour le capturer, cet enfoiré ! s'exclama Lambert.

"Dix ans, tu dis ? Moi, je pense que Dumas opère depuis beaucoup plus longtemps. À mon avis, les victimes qu'on a trouvées ne sont que la pointe de l'iceberg, fit sombrement Alexandre Denis.

"Donc, selon vous, il y aurait des victimes dont on n'a jamais entendu parler ?"

"J'en suis certain et probablement des victimes qu'on ne retrouvera jamais."

"Vous n'êtes pas très optimiste, lieutenant."

"J'essaie simplement d'être réaliste, se défendit Alexandre : "Avant son association avec Diane Gendron, je parie que Dumas opérait en solo. Les tueurs en série commencent souvent à tuer dès l'adolescence, parfois même avant et... à moins que le gaillard décide de se mettre à table, je crains fort qu'on ne connaisse jamais le nombre de ses victimes, déplora-t-il.

"J'espère qu'il ne s'en tirera pas avec une sentence bonbon, celui-là. Il va peut-être plaider l'aliénation mentale. Après tout, c'est à la mode maintenant, fit Régimbald, railleur.

"C'est probablement ce que ses avocats vont lui conseiller de plaider. Mais je serais étonné que ça fonctionne, et..." Alexandre Denis s'arrêta, pesant ce qu'il allait dire : "Dumas va être évalué par les psys des deux côtés. Ils devront se prononcer sur sa capacité à distinguer le bien du mal, fit-il. On verra bien ce que la défense présentera au procès... Toutefois, mes amis, je vous annonce que Diane Gendron accepte de témoigner pour la couronne et..."

"Donc contre Dumas, s'écria Lambert. C'est certainement un élément qui peut jouer en notre faveur. Un gros plus pour la couronne, non ?"

Théoriquement, c'était une excellente nouvelle. Et il était évident que tout le monde souhaitait que Dumas écope de la peine maximale sans possibilité d'appel. Mais le témoignage de sa complice serait-il suffisant pour... Les enquêteurs n'ignoraient pas qu'un bon avocat pourrait réussir à persuader un jury que l'homme n'avait pas toute sa tête. Le verdict de non responsabilité criminelle pour cause d'aliénation mentale se portait plutôt bien, au Québec. À preuve, récemment un procès, qui avait ému tout le Québec, s'était conclu par la libération conditionnelle d'un meurtrier. En dépit d'une preuve béton et des aveux de l'accusé.

Frédéric Dumas, l'homme qui avait porté le meurtre à des sommets encore jamais égalés, du moins à la connaissance des détectives, réussirait-il à s'en sortir malgré tout ?

Le lieutenant proposa de faire une pause-café. Proposition acceptée à l'unanimité.

60

Après la pause...

"Bon, on sait que Diane Gendron sera accusée du meurtre de Grandbois. Mais on ne sait pas officiellement pourquoi elle l'a tué et surtout pour le compte de qui elle l'a fait, dit Marie Garneau.

Les tests d'ADN sur Grandbois prouvaient que c'était bien Diane Gendron qui avait couché avec lui, peu avant sa mort. De plus, elle avait avoué l'avoir tué. Mais elle n'avait pas dit pourquoi et avait refusé d'incriminer son amant pour ce meurtre-là, à tout le moins.

"Liliane, as-tu du nouveau à ce sujet ? s'enquit le lieutenant.

"L'examen du contenu de l'ordinateur de Grandbois prouve hors de tout doute qu'il s'appêtait à faire chanter Dumas au sujet des meurtres, répondit la sergent-déetective d'un ton ferme.

Comme toujours les connaissances en informatique de Liliane Thomas portaient fruit.

"Donc Dumas voulait lui clore le bec une fois pour toutes. Mais sait-on comment Grandbois avait appris pour les meurtres ?"

"Quelques courriels nous incitent à penser que Diane Gendron avait vendu la mèche, lieutenant. Et qu'en échange de son silence, Grandbois comptait obtenir sa drogue gratis. En sus, il exigeait un supplément en espèces sonnantes et trébuchantes. L'imbécile ne s'est pas rendu compte qu'il venait de signer son arrêt de mort."

Ainsi, c'était bêtement par cupidité, que Grandbois s'était fait trucider ! Dieu ait son âme...

"On ne sait toujours pas pourquoi Dumas a choisi de torturer Diane Gendron et d'épargner Kim Lemelin, fit Régimbald. Enfin quand je dis épargner, heu.. ce n'est peut-être pas le bon terme, je... "

Jusqu'alors les enquêteurs n'avaient pas osé aborder directement la question du sort de Kim Lemelin devant le lieutenant. Mais voilà, c'était fait. *Du Régimbald tout craché...* pensèrent ses camarades. Le lieutenant fronça les sourcils. Visiblement, il aurait préféré éviter le sujet.

Si bien que Marie Garneau eut pitié de son chef et se hâta d'intervenir : "Peut-être que Dumas ne le sait pas lui-même ? fit-elle. Ce type aime varier ses plaisirs. Ses nombreuses activités en font foi. Kim Lemelin, animatrice de radio connue, devait représenter une sorte de défi pour lui !"

"Oui et probablement qu'il en avait assez de Diane Gendron, la relança Guy Lambert : "Mais ce que je m'explique mal, c'est l'état de transe dans lequel on l'a surpris quand on l'a capturé. On aurait dit un rite initiatique ou..." Lambert ne termina pas sa phrase. Comme les autres, il ne comprenait pas.

"Il était peut-être drogué. Après tout, c'était un trafiquant." C'était au tour de Duclos de s'en mêler mais, contrairement à son habitude, il le fit sur la pointe des pieds.

Personne dans l'équipe n'ignorait les sentiments du chef- enquêteur pour Kim Lemelin. Ils parlaient tous à mi-voix comme dans une salon funéraire. Et leur sollicitude maladroite avait quelque chose de touchant.

Le lieutenant se racla la gorge puis : "Dumas n'était pas drogué, fit-il, la voix éraillée. On lui a fait des prises de sang et on n'a rien trouvé. Pour ma part, je pense qu'il ne prenait pas de drogue dure. Il en vendait, c'est bien différent."

"Un trafic très lucratif qui lui permettait de mener la grande vie. Sans compter l'énorme emprise qu'il pouvait exercer sur une clientèle de choix, pas vrai ? rigola Lambert.

Comme il n'était plus directement question du sort de Kim Lemelin, un sujet à éviter autant que possible en présence du lieutenant, celui-ci parut soulagé : "Saviez-vous demanda-t-il à ses collègues, que certains scientifiques émettent l'hypothèse qu'il existerait un gène du tueur en série ?

Et bien non, personne ne le savait mais tous comprirent qu'ils allaient avoir un cours 101 sur les tueurs en série. Personne n'eut le cœur de protester.

"Aux États-Unis, poursuivit le lieutenant, on a disséqué les cerveaux de certains de ces meurtriers après leur exécution. Jusqu'ici ça n'a pas donné de résultats concluants mais... "

"Donc, il pourrait y avoir une cause biologique à ce besoin irréprouvable de tuer ? s'enquit Marie Garneau. La sergent-déetective révérait son chef et sentait confusément, que de le faire parler de ce qu'il connaissait bien, l'aiderait à surmonter ses inquiétudes.

Alexandre Denis la remercia du regard : "Dans les années 1970, les scientifiques distinguaient trois causes. Selon eux, la première était effectivement biologique. Une tumeur au cerveau par exemple. La deuxième cause serait psychologique. Contexte familial difficile ou encore pulsions sexuelles incontrôlables."

Et comme son auditoire était exceptionnellement attentif et ne bayait pas aux corneilles, le lieutenant continua : "En troisième lieu, le milieu social jouerait possiblement un rôle. À l'époque, on croyait que les ghettos et les milieux d'une extrême pauvreté prédisposaient à la violence. Un individu enclin à vouloir tuer pourrait ne jamais passer à l'acte dans un milieu social différent. C'est ce qu'on pensait, alors."

Le "climat ambiant" s'y prêtant, Alexandre Denis alla jusqu'au bout de son exposé : "De nos jours, ces notions sont largement dépassées. On sait maintenant que des individus, apparemment sains d'esprit et de corps et issus de tous les milieux, sont susceptibles de commettre des crimes odieux. Surévaluation du moi, soif de domination, délire religieux. On se perd en conjectures sur les motifs qui poussent quelqu'un à poser de tels actes."

Sans être passéiste, le lieutenant se méfiait de certaines avancées scientifiques. Il trouvait que la tendance actuelle à réduire les comportements humains à une simple mécanique ne faisait pas suffisamment de place à l'aspect spirituel de l'homme : " Personnellement dit-il, je doute qu'on arrive à saisir la complexité du cerveau humain. L'âme, ou appelez ça comme vous voulez, est un champ d'investigation presque insondable."

"Mais Dumas a-t-il une âme ? questionna Liliane Thomas qui n'était pas mal non plus dans le genre introspectif.

Le lieutenant la regarda longuement : "S'il en a une, elle demeure une énigme pour moi."

Et peut-être le resterait-elle indéfiniment, songea-t-il. D'ailleurs, il ne savait pas très bien comment qualifier l'homme : ... un sadique, un malade, un dégénéré, un forcené, un... Le mal que ce démon avait fait lui glaçait les neurones. Le lieutenant avait atteint le degré zéro de la pensée objective.

D'habitude, si porté à l'analyse et à la déduction, Alexandre Denis était brusquement atteint d'une sorte de blocage mental. Toutes ces jeunes femmes, certaines presque des enfants, atrocement violentées, mutilées et tuées. Trop de morts, trop de vies brisées. Rita et Kim gravement blessées.

Il ne voulait pas, ne pouvait pas s'interroger sur le pourquoi et le comment. Il y avait des limites à ce qu'un homme, tout flic fut-il, puisse supporter. Tant qu'il avait pu se réfugier dans des détails techniques, c'était relativement supportable.

Mais maintenant qu'on allait dans les questions existentielles, Alexandre Denis se sentait incapable de continuer à donner le change. Il leva la réunion.

61

Kim Lemelin et Rita Latendresse étaient toutes deux hospitalisées au même endroit. À l'hôpital Saint-Luc, pour ne pas le nommer.

Rita avait dû subir une opération majeure. La balle qui avait atteint son dos s'étant logée tout près d'un poumon, il avait fallu lui briser des côtes pour l'extraire. Une opération fort délicate qui avait duré cinq heures. Elle se rétablissait lentement mais... sûrement.

Pour Kim, c'était une autre histoire. On avait d'abord craint pour sa vie et deux semaines après les événements, elle était toujours aux soins intensifs. Fidèles à leurs habitudes, les médecins avaient posé un diagnostic en termes plus ou moins accessibles au commun des mortels : double fracture du crâne avec un important hématome sous-dural créant une pression intracrânienne inquiétante.

Arrangez-vous avec ça !

Dans le but de prévenir l'oedème cérébral, l'animatrice était maintenue dans un coma artificiel jusqu'à nouvel ordre. Cependant, les médecins refusaient de se prononcer sur de possibles dommages au cerveau. Accourus de Mauricie, ses parents se relayaient à son chevet.

Quant au lieutenant, il passait la voir tous les jours. Kim était si pâle et paraissait si fragile... Il s'assoit de longues minutes auprès d'elle et lui murmurait des mots d'amour, espérant, sans trop y croire, qu'elle les perçoive du fond de son sommeil. Lui, l'athée, se surprenait à invoquer un Dieu auquel il ne croyait plus depuis des lunes.

Après, il allait rendre visite à Rita, hospitalisée dans une autre aile. C'était à elle, sa grande amie, qu'il se confiait.

.....

Le lieutenant déposa un baiser sur le front de Rita.

"Comment vas-tu aujourd'hui, ma grande ? s'enquit-il.

Celle-ci lui répondit d'une voix encore affaiblie : "De mieux en mieux et le médecin me dit que j'aurai peut-être mon congé en fin de semaine."

"Et pour ta convalescence ?"

"Mes parents vont habiter chez-moi pour un certain temps. Et puis, il y a Steve... Heu... nous avons l'intention de nous marier à l'automne. Je... j 'hésitais à t' en parler à cause de... de Kim, mais... "

"Rita, tu me connais mieux que ça. Tu sais bien que je ne peux que me réjouir de votre bonheur... Et pour Kim, je ne perds pas complètement espoir, tu sais. On a déjà vu des guérisons spectaculaires. Pourquoi pas elle ?"

Rita regarda son ami, navrée. Depuis les tragiques événements, elle se sentait terriblement coupable. Elle avait failli à sa tâche. Elle n'avait pas su protéger Kim : *comment avait-elle pu tomber dans un pareil traquenard ?* Même si tout le monde, Alexandre inclus, lui répétait qu'elle n'y était pour rien, qu'elle n'aurait pas pu voir venir le coup à cause du blizzard, que cela aurait pu arriver à n'importe qui et que... Rita restait sourde aux arguments qu'elle croyait uniquement inspirés par l'amitié. Et contre toute logique, elle continuait à se faire de reproches. Elle aurait dû se méfier.

Kim devait guérir, il le fallait, pensa-t-elle en s'emparant de la main du lieutenant. Le pauvre paraissait épuisé. Ses traits tirés en disaient long.

Rita avait toujours admiré la force de caractère d'Alexandre. Elle l'avait vu se battre avec l'énergie du désespoir au temps de la maladie qui avait emporté Sophie, la mère de Nicolas. Après sa mort, il avait fait preuve d'une dignité et d'un courage exemplaires. Alexandre ne méritait pas cette nouvelle épreuve. *Kim allait guérir...*

"Kim est entre les mains des meilleurs spécialistes de la province, fit-elle. Tu as parfaitement raison d'espérer, mon ami." Rita accentua sa pression sur la main du lieutenant.

Pendant un moment, ils demeurèrent silencieux. Entre eux, les silences n'étaient pas gênants. Ils n'éprouvaient pas le besoin de les meubler avec une foule de paroles inutiles. Pour eux, ces moments de réflexion étaient souvent lourds de signification.

Finalement Rita reprit la parole et parla de la visite que lui avaient rendue Claire et Giullia. Les deux femmes revenaient d'un séjour en Italie où elles étaient allées enterrer le père de Giullia, mort d'une embolie. Les deux femmes n'avaient donc pas assisté au dénouement de l'affaire et c'est avec beaucoup de tristesse qu'elles avaient appris l'état de Kim.

"Sont-elles passées la voir, s'enquit Alexandre.

"Mais bien sûr. Et elles ont promis de revenir tous les jours." Rita savait à quel point Alexandre appréciaient les deux femmes. Un jour, il lui avait dit qu'elles étaient parmi les êtres les plus intéressants qu'il lui avait été donné de rencontrer. Intelligentes, cultivées, chaleureuses et enveloppantes, c'était dans ces mots qu'il les avait décrites.

"Je ne doute pas un seul instant que Claire avec son babillage finisse par réveiller Kim. Tu verras, Alexandre ! fit Rita en souriant.

Le lieutenant lui rendit son sourire : "Tu as raison. Un moulin à paroles au chevet de ma chérie, c'est exactement ce qu'il faut."

"Une recette miracle, je te dis, Alexandre !"

Là-dessus, une infirmière entra dans la chambre et demanda au lieutenant de sortir : "Le temps de faire un examen à ma patiente préférée. Ça ne sera pas très long, fit-elle aimablement.

Le lieutenant dit qu'il irait prendre un café en attendant.

.....

Les cafétérias d'hôpitaux n'étant pas spécialement réjouissantes, Alexandre Denis but son café en vitesse pour ensuite se diriger vers une boutique de souvenirs où l'on vendait des babioles mais aussi, des livres et des revues. Son intention était d'acheter le dernier Dan Brown, un auteur que Rita aimait bien.

Que Kim aime bien, aussi, pensa-t-il avec un pincement au cœur.

En entrant dans la boutique, que vit-il d'abord au présentoir ? Des revues et des journaux, évidemment. Et qu'y avait-il en page couverture d'une des revues ? Vous avez deviné. Eh oui, des photos de Frédéric Dumas et de Diane Gendron sous-titrées : **Des meurtriers bien de chez-nous.** !?!... Le lieutenant eut un haut-le-cœur.

Depuis les arrestations des deux présumés meurtriers, tout ce qui s'appelait médias : radios, télévisions, magazines, journaux, ne parlaient pratiquement que de leurs crimes. À croire qu'il ne se passait rien d'autre dans le monde. *Et la Syrie, et l'Irak et Nice, Paris, Bruxelles, Berlin. Istanbul ? Non ?* Deux semaines après les événements, Alexandre Denis était encore sollicité pour des entrevues. Il en avait très peu accordées et encore, elles étaient triées sur le volet.

Il détestait cette façon qu'avaient certains médias de chercher l'accrocheur, le sanglant, le... Surtout quand on essayait de lui faire dire ce qu'il n'avait pas envie de dire. Lui, s'en tenait strictement aux faits. Pas de sang, pas de chairs en décompositions, pas de... *Si c'est ça que voulez, bande de connards, et ben, louez-vous un film d'horreur, ça vous donnera une vague idée.*

Bien entendu, ce n'était pas ce que le lieutenant répondait aux journalistes, mais ce n'était pas parce qu'il n'y pensait pas. Certains reporters avaient essayé de lui tirer les vers du nez sur la psychologie des deux meurtriers. D'autres lui avaient demandé de prédire l'issue des procès. *Non mais, ça va pas la tête !*

Alexandre Denis ne jouait ce jeu-là.

N'empêche que les médias ne lâchaient pas le morceau.

L' Affaire du duo infernal était un trop bon filon. Il leur fallait presser le citron jusqu'à ce qu'il ne reste plus de jus. À la télévision, les chaînes d'information en continu multipliaient les commentaires d'experts. On spéculait à qui mieux mieux sur la gravité des blessures infligées à Kim et à Rita, sans négliger, les inévitables vox populi :

"Comment avez-vous réagi en apprenant la nouvelle ?... Aviez-vous peur avant ?... Quel effet ça vous a fait quand les meurtriers ont été pris ?... Quelle sentence, méritent-ils ?... Pensez-vous que Kim Lemelin va s'en tirer ?"

La presse allait très loin. Beaucoup trop loin.

"Oh ! le dernier Dan Brown. Merci Alexandre, c'est vraiment très gentil. Ça va m'aider à passer le temps. Parce que, je commence à en avoir assez de regarder les inepties qu'on nous sert à la télé. Surtout, les chaînes en continu. Ce qu'ils appellent de l'information ! fit Rita en levant les yeux au ciel.

Les deux amis pensaient souvent aux mêmes choses presque en même temps. N'allons surtout pas y voir un lien cosmique ou je ne sais trop quelle baliverne du même genre. Les gens qui se connaissent bien ont souvent les mêmes idées au même moment. Pas vrai ?

Alors, pas étonnant que Rita pestât contre l'information à la télé. Tout comme le lieutenant, elle ne portait pas une certaine presse dans son cœur : "Alexandre, fit-elle, il faut que je te parle d'une émission spéciale que j'ai vue hier soir concernant l'affaire Dumas-Gendron. C'était tellement... heu... en tout cas... ça m'a laissé un goût très amer."

" Ah, bon ! Raconte."

"D'abord, on nous a infligé un panel d'invités composés de deux psychologues et de deux avocats. Tout ce beau monde a péroré pendant vingt minutes sur Frédéric Dumas et Diane Gendron. L'enquête n'est même pas encore complétée. Franchement !"

Rita avait envie d'en découdre et ne se gêna pas : "Personne, dans l'émission, ne connaissait les accusés. Pas plus l'animateur que ses invités et d'ailleurs, entre toi et moi, Alexandre, pas plus que Monsieur et Madame Tout le Monde, au fond."

Et c'était un fait, personne ne savait exactement qui étaient Frédéric Dumas et Diane Gendron. Enfin, qui ils étaient réellement. Du moins, pas encore...

Les deux accusés n'avaient comparu qu'une seule fois et mis à part leur capture spectaculaire et les chefs d'accusations qui avaient été portés, le grand public, et même un public plus restreint, ne connaissaient rien d'autre que les rumeurs les plus folles qui pullulaient sur les réseaux sociaux et reprises... et oui, reprises sans vergogne, dans les médias dits, sérieux.

"Tu vois un peu où je veux en venir, Alexandre ? s'enquit Rita.

"Un peu, ouais... Et ce n'est pas parce que nous, de la police, on n'a pas fait tout ce qu'on a pu pour taire les détails les plus scabreux. Moins on en dit à la presse, mieux ça vaut."

"En tout cas, ça ne semblait pas poser problème pour Yvan Barnabé et ses invités."

"Yvan Barn... Celui qui prétend nous informer autrement ?"

"Précisément, Alexandre. Monsieur "chaîne WWWW", lui-même. Son émission est très écoutée et pas toujours aussi mauvaise, mais hier, c'était gênant. Les deux psychologues, par exemple. Je me suis demandé comment ces deux-là pouvaient se prononcer avec autant d'assurance sur l'état mental de deux personnes qu'ils n'ont pas examinées et que ... "

"Des psychologues sérieux ne se seraient pas prêtés à ce genre d'exercice. Cette émission c'était vraiment n'importe quoi !"

" Tu parles ! On a même eu droit aux clichés éculés sur l'enfance malheureuse. Tout le blabla habituel. Un peu plus et ces soi-disant psys nous faisaient pleurer sur le sort de deux assassins. Enfin, présumés assassins... Ils n'ont pas encore été jugés mais, de là à les prendre en pitié, il y a tout de même des limites. J'en ai plus que ma claque de ces brasseurs d'idées creuses !"

"C'est assez insupportable, en effet. Avec la multiplication des chaînes de nouvelles en continu, on n'a pas fini de voir ce genre de pseudo- experts. Ils ne coûtent pas cher et ils impressionnent un certain public avec leur assurance dogmatique."

"Ouais... Et la prestation des deux avocats n'était pas meilleure, je te prie de me croire."

"Ah, non ? Étonne-moi, chère Rita, ironisa Alexandre.

"Eux se sont engueulés sur la pertinence des chefs d'accusations et sur les sentences qui devraient être rendues. Imagine ce que ça donnait, ricana l'ex-policieère.

"Tu peux être certaine que les cotes d'écoute ont grimpé en flèche. Un animateur fort en gueule, des invités qui se chamaillent, quoi de mieux pour distraire le bon peuple. La démagogie à son meilleur !" Alexandre Denis s'était toujours défendu d'être élitiste. *Mais au fond, il l'était et pourquoi pas !* La tendance populiste très prononcée chez certains diffuseurs l'indisposait au plus au haut point.

Pour lui, l'information-spectacle ne faisait pas avancer le débat. *Bien au contraire.*

"Alexandre, attends que je te dise qui était le dernier invité... Ted Leblond, ce charognard ! Je ne sais pas où il prend tous ses scoops mais, hier, il s'est surpassé."

Rita prit une voix de fausset pour parodier le charognard : *"Une source, que je ne peux identifier, m'assure que la T Blondi, l'araignée monstrueuse retrouvée dans l'appartement de Kim Lemelin, y avait été introduite par Diane Gendron. C'était un souvenir que lui avait rapporté Frédéric Dumas, d'un de ses voyages au Mexique."*

Rita aurait pu faire carrière dans le show-business. Elle était une excellente imitatrice et le lieutenant se mit à rire : "Ce Ted Leblond est incorrigible ! Qu'est-ce qu'il a dit ensuite ?"

"Apparemment, Diane Gendron en aurait eu marre de nettoyer la cage de la bestiole et de devoir se procurer des souris pour la nourrir. C'est alors qu'elle aurait décidé, à l'insu de Dumas, de libérer le monstre chez Kim Lemelin en souhaitant que celle-ci se fasse mordre et en meure."

"Ces détails ne devaient sortir qu'au procès... Ça pose toute la question de l'éthique journalistique. C'est vrai que Ted Leblond et l'éthique, on repassera... Mais le vrai problème est ailleurs, Rita. Qui, à l'intérieur de l'appareil judiciaire, lui refile ces informations ? Qui a intérêt à le faire ?"

Le lieutenant soupçonnait que les fuites étaient tout, sauf innocentes.

Il en fit part à son amie en citant les noms mentionnés sur la liste des clients de Dumas : " Rita, fit-il, j'ai de bonnes raisons de penser que plusieurs de ces personnages haut placés ont l'intention de faire tout en leur possible pour que ce procès n'ait pas lieu. Ces gens-là n'ont certainement pas envie d'être cités à comparaître ou pis encore, accusés de complicité."

"Crois-tu sérieusement qu'on puisse faire avorter le procès, Alexandre ?"

"Si j'y crois sérieusement ? Je ne sais pas... Je doute qu'on puisse réussir un coup pareil mais... tout est possible !" Le lieutenant était ambivalent. C'était dans sa nature de toujours peser le pour et le contre. "Mais les preuves sont accablantes, lui objecta Rita : "Vous avez pris Dumas sur le fait et..."

"Oui je sais et au moins soixante policiers sont prêts à en témoigner. Alors, peut-être qu'on veut simplement gagner du temps en laissant couler des informations qui... "

"Alexandre, des fuites, il y en aura toujours. Et des journalistes à la conscience professionnelle élastique, aussi. Oh ! incidemment, hier soir, Ted Leblond en a même rajouté. Il a dévoilé comment Diane Gendron s'était procuré la succinylcoline qui lui a servi pour paralyser Grandbois. La substance provenait d'un laboratoire clandestin relié, semble-t-il, au crime organisé."

"Encore un détail qui ne devait être connu qu'au procès... Les mafieux ne vont certainement pas apprécier et Ted Leblond risque de se faire taper sur les doigts, persifla Alexandre.

"Penses-tu vraiment ça, Alexandre ? Parfois, je me demande quel jeu il joue, celui-là. Il semble avoir des amis des deux côtés, non ? Dans la police et dans la mafia."

"Bah ! ça ne m'étonnerait pas. Mais je pense que le bonhomme veut surtout se rendre intéressant. Et ça marche. Il a un public fidèle et on l'invite partout."

"Mais les détails qu'il a donnés hier soir... Je ne comprends pas qu'on le laisse faire."

"Oh, pour ça !"

Le chef -enquêteur était loin de trouver amusant ce que lui racontait son amie. Décevant, inquiétant, horripilant. Mais qu'y pouvait-il ? Protester ? Dénoncer ?

Peut-être le ferait-il un jour... Pour l'instant, il avait d'autres chats à fouetter. Boucler son enquête, établir son rapport... *encore que ça, c'était le plus facile.* Ce qui ne l'était pas du tout, c'était l'état de Kim, sur lequel il n'avait aucun contrôle, hélas ! *Attendre...*

"On vit dans un monde très étrange, hein Alexandre ? murmura Rita.

"Oui... très étrange en effet, soupira le lieutenant.

63

"Papa, papa ! Devine ce que mamie a préparé pour le souper."

Le chef- enquêteur avait à peine eu le temps d'enlever son manteau et de poser son porte-documents quand son fils se rua sur lui. Ébouriffant les cheveux de l'enfant, Alexandre fit un effort pour paraître joyeux : "Hum, ça sent bon, ici ! Qu'est-ce qu'on mange ?"

"C'est ton plat favori, papa. Du bœuf mijoté avec plein de légumes et une purée de pommes de terre !" Nicolas voyait bien que son père filait un mauvais coton et ne savait plus qu'inventer pour le voir sourire. La plupart du temps, Alexandre jouait le jeu.

Le petit n'avait pas à supporter ses états d'âme...

Un jour, Nicolas lui avait demandé ce qui n'allait pas. Étant de ceux qui croient que les enfants ont droit à la vérité, du moins en partie, le lieutenant lui avait dit pour Kim. Évidemment, le coma étant une notion quelque peu abstraite pour un enfant de cet âge, le petit lui avait fait une suggestion : "Si tu l'embrasses très très fort, papa, peut-être qu'elle va se réveiller, non ?"

Ému, le lieutenant avait pris son enfant dans ses bras et c'est en souriant qu'il avait expliqué que... : "Dans la vie, mon chéri, ça prend des médecins et beaucoup de médicaments pour réveiller une dame qui dort aussi profondément."

Témoin de la scène, la grand-mère avait souri, elle aussi. Il faut dire qu'en matière d'éducation, Alexandre et Louise étaient sur la même longueur d'ondes. Non pas que celle-ci s'en mêlât directement, elle était beaucoup trop discrète pour ça. Mais si elle n'avait pas été d'accord, le lieutenant l'aurait vu dans son regard. Louise ne savait pas dissimuler et c'était très bien ainsi.

D'ailleurs, il s'entendait à merveille avec cette femme jeune de cœur et d'esprit. Il lui avait même révélé l'ampleur des sentiments qu'il avait pour Kim et son désir de l'épouser. Sans applaudir à tout rompre, Louise l'avait encouragé : "Tu ne peux pas rester veuf indéfiniment, lui avait-elle dit.

Pour Louise, approuver le choix d'Alexandre ne signifiait pas : oublier la mémoire de sa fille Sophie, l'épouse décédée et la mère de Nicolas. Sophie resterait éternellement présente dans son cœur, dans leurs coeurs : "La vie continue, Alexandre. Depuis que j'ai compris ça, je me sens beaucoup mieux. Je souhaite que tu puisses faire de même, mon grand."

Bien sûr, ce sont des choses que l'on dit quand on a fait la paix avec ses émotions, le lieutenant n'en était pas encore rendu-là. Le cancer avait emporté son premier grand amour, et ne voilà-t-il pas qu' il allait peut-être perdre la nouvelle élue de son cœur. Sa détresse était palpable.

Compatissante, Louise faisait de son mieux pour arrondir les angles. Si bien que, grâce à ses bons soins et à la présence rafraîchissante de son fiston, Alexandre retrouvait toujours avec soulagement l'intimité de son foyer. Son point d'ancrage.

.....

Ce soir-là, comme c'était vendredi et qu'il ne prévoyait pas ressortir pour le travail, Alexandre avait ouvert une bouteille de rouge pour accompagner le bœuf braisé. Après le repas, il passa un long moment avec son enfant. Puis ce fut l'heure du coucher pour Nicolas et ensuite, le père et la grand-mère allèrent s'installer au salon pour siroter le reste du vin tout en jetant un œil au bulletin de nouvelles télévisées. La télé, c'était plus par habitude que par réel désir de voir ce qui se passait à l'écran.

Mais... fait à noter, il était de moins en moins question du couple Dumas-Gendron aux nouvelles. Pas de nouveaux développements dans l'histoire équivalait à "pas d'angles de traitements" et conséquemment, le silence. Ce qui était une excellente chose de l'avis du lieutenant : "Enfin, ils n'ont plus rien à dire. Comme c'est dommage ! fit-il, sarcastique.

À la télé, les images continuaient à défiler.

Le monde ne manquant pas de détraqués de tout acabit, d'autres drames retenaient désormais l'attention : une mère assassinée devant ses jeunes enfants, un père tué par son fils, un violeur dénoncé par ses enfants devenus adultes, des prêtres pédophiles...

La politique provinciale et fédérale reprenait également ses droits. Des rumeurs d'élections générales au Québec couraient. Le gouvernement minoritaire ferait-il le pari de déclencher un scrutin avant l'automne ? À Ottawa, parfum de scandale au Sénat.

À l'international. Un nouvel attentat revendiqué par le groupe armé État islamique, la Syrie, la Chine, Vladimir Poutine et ses manigances, les U.S.A. et le protectionnisme, la montée du populisme d'extrême-droite en Europe. Que de bonnes nouvelles, quoi !

Bref, Frédéric Dumas et Diane Gendron avaient cessé d'intéresser la presse.

Quoique pas complètement... Le bulletin de nouvelles tirait à sa fin quand on annonça une nouvelle de dernière heure. Vous savez, le genre de nouvelle qu'on lance en fin de bulletin, histoire de racoler les gogos de téléspectateurs pour la prochaine édition.

"On apprend à l'instant que Frédéric Dumas doit retourner en cour sous peu et enfin, nous connaissons la date du procès."

C'était une vieille nouvelle !?!

"Quant à Diane Gendron, les blessures infligées par son comparse, se sont mystérieusement infectées. Rappelons qu'elle est présentement à l'infirmerie de la prison pour femmes où on la traite avec des doses massives d'antibiotiques. C'est tout pour ce soir, chers téléspectateurs. À demain."

Sourire de commande...

"Ah, j'ignorais que la condition de Diane Gendron s'était détériorée à ce point-là, commenta Alexandre, se gardant bien d'ajouter tout haut ce qu'il pensait bas. *Diane Gendron tiendrait-elle le coup suffisamment longtemps pour témoigner au procès ?*

Dans les circonstances, c'était une pensée très "humaine" mais pas forcément très charitable. Louise, qui était la bonté même, l'aurait peut-être mal interprétée.

Incidentement, la grand-mère en savait beaucoup plus que la moyenne des ours en ce qui avait trait à l'enquête. Après tout, elle bénéficiait d'une source de renseignements privilégiés : Alexandre, son "indic-maison". Si bien qu'aussitôt le poste de télé éteint, elle se tourna vers son gendre et lui dit : "Je n'arrive pas à comprendre comment ces deux-là ont pu faire autant de mal ! Peux-tu m'expliquer ça ?"

Expliquer ! Le lieutenant soupira.

Il n'était pas un gros buveur mais pour ce qu'il allait raconter, il aurait souhaité qu'il y ait encore du vin dans la bouteille : "Je vais me chercher une bière, annonça-t-il. En veux-tu une, Louise ?"

Pressentant que ce qui suivrait ne serait pas agréable à entendre et bien qu'elle ne but pas beaucoup, elle non plus, la grand-mère accepta : "Oui, pourquoi pas, fit-elle. Et s'il-te-plaît, Alexandre, pas de bière légère." Louise avait un certain sens de l'humour.

Heureusement parce qu'elle en aura besoin, pensa Alexandre.

64

"Nous avons rejoint la mère de Frédéric Dumas à Grenoble, fit le lieutenant en prenant une gorgée de bière : "Elle accepte de témoigner pour la couronne et ce qu'elle nous a dit est tout bonnement dévastateur. Elle raconte qu'elle a déjà vu son fils tuer un chaton à coup de pierres. Frédéric Dumas avait alors huit ans."

"Bonne Sainte-Anne ! s'exclama la grand-mère.

Si l'état de Kim ainsi que l'histoire qu'il s'apprêtait à développer n'avaient pas été aussi dramatiques, Alexandre aurait souri. Peut-être même qu'il aurait ri. Parce que quand Louise invoquait la bonne Sainte-Anne, ça le faisait marrer. Mais pas en ce moment : "La mère en a parlé au père qui ne l'a pas crue. Elle voulait que leur fils subisse un examen psychiatrique. Dumas père lui aurait alors rétorqué que c'était elle qui avait besoin de consulter."

"Penses-tu que cette femme dise la vérité ?"

"J'ai tendance à la croire. Bon, nous avons communiqué via Skype et ce n'est pas comme d'avoir la personne devant soi en chair et en os. Si bien que nous avons fait analyser l'entrevue par un synergologue. Tu sais, ces gens qui interprètent la gestuelle et l'expression du visage. Ça vaut ce que ça vaut, mais il a confirmé mon impression. Cette femme ne ment probablement pas."

"Ah, bon. Mais, pourquoi le père ne l'a-t-il pas crue ?"

"Je n'en sais rien, Louise. Peut-être que le couple ne fonctionnait pas bien ou... Le bonhomme est loin d'être commode. Il avait d'abord refusé de nous parler puis, après l'arrestation de son fils, il s'est ravisé. Il maintient qu'il n'a rien vu, rien soupçonné à l'époque. Bref, selon lui, la mère ment."

"Il aura fait preuve d'aveuglement volontaire ? C'est quand même étonnant. Dumas père est un avocat très en vue, et si je ne m'abuse, il n'est pas le premier imbécile venu, non ?"

"Bof ! ce type a sans doute beaucoup à perdre. Il craint probablement la publicité négative pour sa firme d'avocats. Alors, il essaie de travestir les faits. Il tente de se dissocier de toute l'affaire. Je ne le trouve pas très convaincant."

"Ah, non ?"

"En fait, pas du tout convaincant. D'autant que la mère de Dumas en a rajouté. Elle raconte que, quelques semaines après l'épisode du chaton, elle faisait une sieste quand une douleur l'a brusquement réveillée et... " Alexandre marqua une pause. Non pas pour ménager ses effets mais plutôt parce qu'il savait que Louise aurait du mal à entendre la suite. Sauf que tôt ou tard, elle finirait par l'apprendre. À la télévision ou dans un article de Ted Leblond, par exemple. Il valait mieux qu'il le lui dise, lui-même :

"... c'est alors qu'elle a surpris et je le répète, son fils de huit ans, à côté d'elle, un couteau de cuisine à la main. Il avait réussi à lui infliger une blessure au sternum. Légère bien sûr, mais une blessure quand même."

"Oh, Alexandre, dis-moi que c'est faux !"

Louise était bouleversée. Mais maintenant qu'il avait commencé, le lieutenant estimait qu'il devait aller jusqu'au bout du récit, si atroce soit-il : "Aux dires de la mère, il s'apprêtait à lui porter un second coup. Quelle a été la réaction du père quand il apprit la chose ? Il a accusé la mère de s'être volontairement blessée pour faire croire que leur fils avait des problèmes psychiatriques. Après cet épisode, la mère a décidé de lever les feutres."

Alexandre expliqua, qu'étant française d'origine, la mère de Frédéric Dumas s'était réfugiée chez des parents à Paris : " Par la suite, elle a obtenu le divorce et renoncé à tous ses droits sur l'enfant. Depuis lors, elle n'a jamais remis les pieds au Québec et n'a jamais revu son fils."

"C'est affreux, quelle triste histoire !"

Louise avait les larmes aux yeux : "Mais l'abandon de la mère, les dénégations du père, penses-tu que ça puisse jouer en faveur de Dumas au procès ? fit-elle, des trémolos dans la voix.

"Mmmm... Dumas a retenu les services d'un des meilleurs avocats criminalistes du Québec. J'espère que la couronne va se montrer à la hauteur ! Sinon..." Le lieutenant continuait à craindre que le sinistre personnage s'en tire avec une peine réduite et ce, malgré toute la preuve accumulée.

"Est-ce qu'il peut invoquer l'aliénation mentale ?"

"Bien sûr, et c'est probablement ce qu'il fera. Il y aura des experts qui viendront témoigner d'un côté comme de l'autre. Fou ou pas fou, déséquilibre chimique dans le cerveau et tutti quanti. Le verdict du jury dépendra de l'habileté des uns et des autres à faire valoir leurs points de vue."

"Toi, Alexandre, tu as étudié en criminologie. Crois-tu qu'un enfant de huit ans puisse être dangereux à ce point ?"

"Oui, Louise. Et c'est peut-être plus fréquent qu'on ne le croit. On aura beau tenter d'expliquer de toutes les manières possibles les comportements aberrants de certains individus, moi, j'ai tendance à penser qu'il y a des êtres foncièrement mauvais."

"Tu as une vision plutôt pessimiste de l'humanité, non ?"

Comment ne pas l'être, pensa Alexandre. Des guerres insensées. Des milliers de vies sacrifiées au goût du pouvoir, à l'argent, à la religion, à...

"Nous venons d'écouter le bulletin de nouvelles, Louise. Les as-tu trouvées amusantes ? Non, bien sûr que non. Alors, tous ces dirigeants qui envoient des troupes décimer des populations, raser des villes et des villages, crois-tu que ces gens-là aient jamais été bons, ne serait-ce qu'une minute ? Impossible ! "

"Je vois où tu veux en venir, Alexandre. Et oui, vu sous cet angle, tu n'as pas tort."

"Je sais que ce que je dis est décourageant. Probablement simpliste. Mais je ne crois pas que nous naissions tous bons. Ça te choque sans doute et j'en suis désolé, Louise."

"Ça ne me choque pas, Alexandre. J'essaie simplement de trouver des raisons à... Il doit bien y en avoir. Que sais-je ! Des mauvais traitements, l'indifférence des parents, le..." Louise demandait à comprendre. Malheureusement, des réponses claires, nettes et précises, personne n'en avait .

Le lieutenant aurait préféré en rester-là, mais fit quand même un effort : "Jusqu'à maintenant, les études qui ont été faites portent surtout sur les tueurs de masse et ça n'a pas donné grand-chose, hélas ! Cela n'a pas empêché Polytechnique, Colombine, Dawson... et j'en passe."

"Et pour les tueurs en série qu'est-ce que...?"

"Pour les tueurs en série, quelques tests ont été faits. Tiens, on est même allé jusqu'à disséquer les cerveaux de certains de ces criminels après leur exécution. On s'est demandé s'il n'y avait pas un élément chimique qui... Encore-là, les résultats ne sont pas fameux."

"Je veux bien, mais... ? "

"Bon, il est évident que dans certains cas, les conditions psychosociales peuvent jouer un rôle. Prenons le cas de Diane Gendron, par exemple. Elle n'a pas connu sa mère. Et son père ! Un être abject qui n'a pas hésité à la livrer aux bas instincts de Dumas, alors qu'elle était toute jeune."

Alexandre poursuivait, songeur : "Elle avait peut-être des tendances criminelles, elle aussi. Ça reste à voir. Les tueurs en série commencent tous de la même manière. Dès leur plus jeune âge, ils se font la main sur de petits animaux. C'est bien répertorié et Frédéric Dumas en est l'exemple typique."

"Comment, pendant toutes ces années, a-t-il réussi à bernier les gens de son entourage ?"

"Dumas est très manipulateur et il possède un charisme exceptionnel. Enfant, il devait être charmant. Il devait savoir d'instinct comment faire les entourloupettes nécessaires pour bernier les adultes. Qui sait, c'est peut-être lui qui a réussi à persuader Dumas père de son innocence."

"C'est tellement monstrueux. Je souhaite que cet homme ne sorte jamais de prison."

"Moi aussi, Louise... moi aussi."

65

Une semaine plus tard, Kim Lemelin sortait du coma.

Les dernières scanographies de son cerveau ayant rassuré ses médecins, ils l'avaient réveillée. Selon eux, tout était normal et il n'aurait pas d' oedème résiduel. Kim ferait partie du faible pourcentage de traumatisés crâniens qui s'en sortent sans aucune séquelle, affirmaient-ils. Un miracle ou presque.

La nouvelle fut accueillie avec un grand soupir de soulagement par sa famille et tous ses amis. Pour sa part, le lieutenant ne se tenait plus de joie. Dès qu'il le put, il se précipita à l'hôpital, un énorme bouquet de roses rouges à la main.

Alexandre Denis était un grand romantique : "Mon amour, mon amour, je suis si heureux, répétait-il, en couvrant de baisers le visage de sa dulcinée. Et l'on assista à un émouvant tableau de retrouvailles comme après un long voyage. *Un très long voyage au bout de l'enfer !*

Les deux amoureux avaient les larmes aux yeux. Enfin la vie, dont ils rêvaient depuis des mois, serait désormais possible.

.....

Bien sûr, la convalescence serait longue.

Kim Lemelin dût démissionner de son poste d'animatrice à la radio de nuit. De toute manière, elle avait déjà une solution de rechange. La proposition qu'on lui avait faite de travailler à la télévision d'état tenait toujours. Maxime Gélinas, l'animateur-vedette, insistait pour que ce soit elle et personne d'autre qui soit sa co- animatrice pour la nouvelle émission d'affaires publiques qui débiterait en janvier de l'année suivante. Kim aurait donc amplement le temps de se rétablir d'ici là.

Du moins, c'était le vœu de tous ses proches. Et justement, parlant de ses proches, les parents de Kim, qui étaient restés à Montréal pour la durée de son hospitalisation, annoncèrent qu'ils ne pouvaient prolonger leur séjour davantage.

Michelle Lemelin devait regagner la maison familiale pour s'occuper des deux plus jeunes frères de Kim. Des jumeaux de quinze ans en pleine crise d'adolescence. Quant à Jacques Lemelin, il lui fallait reprendre le chemin de Québec. À titre de député de l'opposition à l'Assemblée nationale, sa présence était requise pour un vote important qui se prendrait sous peu.

Michelle Lemelin aurait bien aimé ramener sa fille avec elle en Mauricie. Mais elle comprit très vite que Kim préférerait rester à Montréal, auprès d'Alexandre. Or il était clair que, dans son état, Kim aurait besoin de soins constants et ne pouvait habiter seule, pour l'instant.

Ce fut Louise, la grand-mère de Nicolas, qui proposa un compromis. Kim pourrait peut-être venir habiter chez Alexandre et comme elle était une ancienne infirmière, Louise veillerait au rétablissement de la jeune femme. Inutile de dire que le lieutenant abonda dans son sens.

La maison de trois étages du Carré Saint-Louis offrait le confort et l'espace voulus pour que personne ne se pile sur les pieds. Si bien que Kim mit son condo en vente et quitta définitivement la CO-OP. Trop de mauvais souvenirs y étaient liés.

Une nouvelle vie commençait pour tout le monde.

.....

La froidure lâcha finalement prise. Et comme c'est souvent le cas au Québec, la chaleur d'un été hâtif lui succéda. Alexandre Denis prit quelques jours de congé bien mérités, mais la vraie raison était qu'il voulait consacrer du temps à sa Kim adorée. Légèrement dépressive au début, celle-ci redevint peu à peu la jeune femme primesautière et dynamique qui avait conquis le cœur du lieutenant.

Pour le couple, ce fut une période "délicieuse".

Main dans la main, les amoureux faisaient de courtes promenades au parc et quand Kim se sentit plus forte, ils se permirent de plus longues randonnées. Le beau temps aidant, après avoir arpenté la rue St-Denis, le couple s'arrêtait, ici ou là, pour prendre un café ou une limonade.

Les terrasses regorgeaient de gens qui profitaient du soleil, mais Kim et Alexandre en étaient à peine conscients. Ils étaient dans leur bulle. Seuls au monde et les yeux dans les yeux, ils échafaudaient des plans pour l'avenir. Parfois, Kim s'amusait à faire des pitreries et le très sérieux lieutenant-détective Alexandre Denis, enquêteur-étoile au SPVM, riait à gorge déployée.

Deux gamins !

.....

Au Carré Saint-Louis, l'ambiance chaleureuse de la maisonnée contribua pour beaucoup au rétablissement de Kim Lemelin. En sus, se produisit un événement qui ne gâta rien. Et oui, elle et Alexandre devinrent amants. Au début, Kim éprouva certains scrupules à se livrer à des ébats sous le même toit que Louise, la mère de l'épouse décédée.

Devant les réticences de l'élue de son coeur, Alexandre s'employa à la rassurer : " Louise a fait son deuil. C'est une femme très généreuse et elle se réjouit pour nous. Elle me l'a confirmé."

C'est ainsi que l'animatrice, qui ne demandait qu'à se laisser convaincre, prit possession du lit d'Alexandre en même temps que de son grand corps d'athlète. Enchanté de la tournure des événements, le lieutenant se montra parfaitement à la hauteur de la situation et plein de fantaisie !

Tout paraissait simple dans cette famille recomposée et Kim y retrouvait la même atmosphère bon enfant que celle qui régnait chez ses parents. Ce fut donc avec enthousiasme qu'elle se coula dans la routine de la maisonnée. Un jour, elle proposa à Louise de l'aider pour les repas.

Une offre que cette dernière accepta sans façon. Du coup, Kim apprit quelques trucs culinaires qui manquaient cruellement à cette jeune femme plutôt gâtée par la vie et qui, avouons-le et sans mauvais jeu de mots, avait souvent eu tout , "tout cuit dans le bec".

En revanche, beaucoup plus familière que Louise et Alexandre avec le monde des nouvelles technologies, Kim devint la partenaire de jeux vidéo du petit Nicolas. Ce qui ne manqua pas de faire l'affaire du père et de la grand-mère, deux êtres antédiluviens dans ce domaine.

Pour ses six ans, l'enfant avait reçu une console de jeu Wii.

Kim et son jeune compagnon de jeux s'amusèrent follement avec ce gadget. Nicolas, un enfant plein d'imagination, surnomma sa partenaire, la fée du cyberspace. Cyberspace étant un nouveau mot pour lui, le petit le répétait à qui voulait l'entendre.

.....

Mine de rien, on approchait de la Saint-Jean et Louise, toujours soucieuse du bonheur des autres, eut l'idée de réunir les amis de Kim pour l'occasion. Giullia, Claire, Rita et Steve.

"Nous pourrions en profiter pour souligner les fiançailles de Rita et de Steve. Qu'en penses-tu, Kim ?" fit Louise. La mamie avait fait la connaissance de toute la bande quand Kim était à l'hôpital et les avait trouvés amusants et fort sympathiques. La bande s'étant quelque peu dispersée depuis lors, Louise avait bien vu que Kim s'ennuyait d'eux.

"Quelle merveilleuse idée, Louise ! Vous avez compris qu'ils me manquent tous. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous faites pour moi."

"Tu peux commencer par me tutoyer. Comme ça, je me sentirai moins vieille !"

"Oh ! Louise. Vous... tu n'es pas vieille, voyons ! D'ailleurs j'ai cru remarqué que tu ne laisses pas notre voisin indifférent. Tu n'as pas vu comment le notaire Saintonge te reluque, Louise."

"Ben, voyons donc ? Qu'est-ce que tu vas chercher -là ?"

"Vous feriez un très beau couple, insista Kim en examinant son interlocutrice.

À soixantaine-cinq ans, Louise paraissait dix ans de moins. C'était encore une très jolie femme. Pas du tout le genre "mémé" avec des cheveux permanentés et teints en blond pour donner le change.

Louise n'avait pas besoin de ces subterfuges pour paraître dans le vent. Elle l'était naturellement, sans efforts et sans fausse coquetterie.

"Pourquoi ne pas inviter le notaire à notre petite fête ? suggéra l'animatrice, il a tellement l'air gentil et quelque chose me dit qu'il ne refuserait pas. Il semble très seul."

Le notaire Saintonge, un veuf dans la soixantaine venait quelques fois à la maison et Alexandre aimait bien discuter avec cet homme dont l'érudition n'avait d'égale que l'extrême simplicité des manières. "Au fond, pourquoi pas, murmura Louise. Il s'entend bien avec Alexandre et... " Louise était rouge comme une pivoine.

Kim lui en fit gentiment la remarque et toutes deux éclatèrent d'un rire joyeux. Après "l'ère" des ténèbres, on entrait dans "l'ère" de la légère de l'être...

.....

Et comme prévu, la fête eut lieu à la Saint-Jean.

Il faisait un temps magnifique et il y avait une douceur dans l'air qui incitait à s'attarder à l'extérieur. On dressa une grande table dans la cour arrière. Le notaire et Alexandre se chargèrent du BBQ. Claire et Giulia avaient apporté les salades. Rita et Steve avaient concocté un dessert savoureux. Nicolas avait invité un petit copain qui habitait non loin.

Après le repas, Steve prit sa guitare et régala la compagnie d'accords mélodieux qui se mariaient parfaitement à l'atmosphère détendue d'une soirée exceptionnelle. Louise et le notaire Saintonge, assis côte à côte se souriaient, déjà complices.

Ce soir-là, au Carré St-Louis, on était heureux.

Pendant qu'on fêtait chez Alexandre Denis, Frédéric Dumas était assassiné dans sa cellule.

On le retrouva le lendemain matin, le corps lacéré de coups de couteau.

Juste retour des choses, dirent certains. Peut-être. Mais ce n'était pas une réponse aux questions que sa mort suscita. Qui avait fait le coup ? Comment avait-on réussi à s'introduire dans sa cellule ? Était-ce l'oeuvre d'un gardien, d'un codétenu ? Ou encore une commande venue de la mafia ou de quelqu'un de haut placé ? Les rumeurs allaient bon train et toutes les hypothèses étaient sur la table.

On ouvrit une enquête.

Du coup, le lieutenant Denis et son équipe, qui croyaient en avoir terminé avec cette histoire de tueur en série, furent replongés, bien malgré eux, dans cette sordide affaire.

"Quant à moi, je me fiche éperdument de savoir qui a tué ce monstre, grogna Régimbald.

Ce faisant, le sergent-détective donnait le coup d'envoi à une kyrielle de remarques, tout aussi empreintes "d'empathie" : "Bon débarras !" ... "Au moins on est sûr qu'il ne pourra plus faire de mal." ... "Sa mort évitera aux contribuables de payer des taxes pour des années de détention." ... "C'est une très bonne chose." ... "Pourquoi on se morfondrait à chercher qui a fait le coup !"

Alexandre Denis écoutait les commentaires de ses collègues d'une oreille complaisante. Les pauvres avaient besoin de se défouler et franchement, lui même n'était pas en total désaccord avec ce qu'ils exprimaient. Sauf que tôt ou tard, il leur faudrait se mettre au boulot.

Le cœur n'y était pas, mais on ne fait pas toujours ce qui nous plaît : "Bon, fit-il, vous savez aussi bien que moi qu'on n'a pas le choix d'enquêter, pas vrai ?"

"Ouais... ben, reste à voir si on trouvera, fit Duclos, prêt à tout lâcher avant même d'avoir commencé. Le lieutenant l'ignora.

"La disparition de Dumas a dû arranger beaucoup de monde, fit-il pensivement : "Il se peut que ce soit en lien avec le trafic de drogues. Dans le milieu du crime organisé, on savait probablement que Dumas se proposait de se mettre à table. Ça ne devait pas plaire à tout le monde, non ? On va devoir en discuter avec Pierre Galipeau et les gens de son équipe."

"Ils vont vouloir s'en mêler et tant mieux ! Qu'ils prennent tout le dossier s'ils le veulent. Ça ne me fera pas un pli sur la différence. Nous pourrons enfin respirer un peu. Passer un été plus pépère, s'écria Régimbald en se frottant les mains.

"Oh toi, on sait bien ce que tu veux en faire de ton été "plus pépère", fit Marie Garneau avec bonhomie. "Aller lever des jolies filles aux terrasses des cafés. Casanova !"

Tout le monde éclata de rire.

.....

Ouais... l'enquête ne serait pas facile.

Beaucoup de personnes avaient d'excellentes raisons de vouloir la mort de Frédéric Dumas. À commencer par ceux qui avaient le plus à perdre s'il parlait. Et ils étaient nombreux. Entre autres, il y avait les personnalités figurant sur la liste trouvée dans son ordinateur. Ou encore, ça pouvait également être une vengeance de quelqu'un qu'il aurait fait chanter dans le passé. Ce qui était loin d'être exclu.

Et vu la nature des activités du personnage, il y avait aussi ses "copains " du crime organisé. Les mafiosi ne devaient pas voir d'un très bon œil qu'un ami du caïd de la mafia Paolo Roselli soit accusé de meurtres en série. Ça faisait mauvais genre ! Ces "parangons de vertu" devaient sans doute estimer qu'en commettant ses crimes Dumas avait trahi leur confiance et pour eux, ça devait être impardonnable.

D'autant que, et l'enquête le démontra, Dumas avait bel et bien conclu une entente avec la couronne pour une réduction de peine. Il avait accepté de devenir délateur. Une pratique courante. Et pourquoi Dumas se serait-il privé d'un pareil recours, je vous le demande un peu.

"Plus j'y pense, avança le lieutenant, plus je trouve que c'est probablement du côté de la mafia qu'il faut chercher." Et il exposa sa théorie. Celle-là même qu'il soumettrait au commandant Brière, lequel l'avait mandé à son bureau, "dans les plus brefs délais". C'était en ces termes que la convocation au bureau du chef avait été émise.

Bon, cette théorie en quoi consistait-elle ? En fait, elle se résumait en très peu de mots :

"Comme on le sait, les mafieux préfèrent travailler dans l'ombre. Or, le fait que Dumas devienne délateur signifiait que certains de leurs agissements seraient inévitablement dévoilés au cours d'un procès qui promettait d'être retentissant. Donc, ils ont éliminé le danger. Ouais... et pour eux, quoi de plus facile que d'assassiner quelqu'un en prison. Un endroit où ils ont déjà leurs entrées, pas vrai !"

Élémentaire, mon cher Watson !

.....

Oui, la théorie était assez élémentaire, merci beaucoup !

Toutefois, quand le lieutenant la soumit à son chef, celui-ci ne fit pas de remarque désobligeante. Au début, du moins. "Et pour la galerie d'art, qu'est-ce qui va se passer ? demanda le commandant d'une voix acerbe. Bien que livrée sur ton cassant, la question de Brière était pertinente. Et aurait mérité une réponse plus claire que celle qu'Alexandre Denis avait à fournir.

Mais c'était la seule qu'il avait : "Pour l'instant, elle est fermée. Présentement, le galériste employé par Dumas est interrogé par Pierre Galipeau et les gens de son équipe."

"Ah ! parfait. Si les gens du Service des enquêtes sur le crime organisé s'en mêlent, ça va aller."
Sous-entendu : *ça va mieux aller qu'avec ton équipe, Alexandre.*

Le lieutenant fit comme s'il n'avait entendu.

"Hem... le galériste affirme n'avoir rien su du trafic de drogue, fit-il calmement. Puis sur le même ton calme, il ajouta : "C'est difficile à croire, d'autant que le type a possiblement des liens avec la mafia, lui aussi."

"Ouais, en tout cas, Alexandre, arrange-toi pas pour tout faire foirer, ronchonna Brière.

Tout faire foirer, il en avait de bien bonnes, Brière...

Au fond, le lieutenant n'était pas vraiment surpris. Depuis les arrestations, Brière était d'une humeur massacrate. Pire que d'habitude. Et alors qu'il aurait dû, à tout le moins, se montrer satisfait du résultat, il n'avait pas eu un seul mot d'appréciation pour le travail accompli. *Rien, zilt, nada...*

Si bien que, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, et ça faisait un bail, Alexandre Denis s'était demandé si Brière n'était pas tout simplement envieux. Cela pourrait expliquer sa constante mauvaise foi, s'était-il dit. *Mais cela ne l'excusait pas.*

Contenant son exaspération, le lieutenant se fit conciliant : "Soyez assuré, commandant, que nous faisons tout en notre possible pour trouver qui a tué Frédéric Dumas."

"Mouais... on verra, bien !... Tu peux disposer maintenant, fit Brière, comme s'il s'adressait à un valet de pied. Un instant, le lieutenant contempla l'idée de faire un doigt d'honneur à son supérieur. Mais étant donné qu'il était un homme comblé par la vie, il se sentait magnanime : "Je vous souhaite une excellente fin de journée, monseigneur ! répondit-il faussement, obséquieux.

Magnanime oui, mais pas vaincu...

Alexandre Denis sortit du bureau de son patron, souriant et la tête haute.

67

À l'annonce de la mort de Frédéric Dumas, Kim ne s'écria pas, bien fait pour lui ! *Ce monstre*, elle avait tout de même passé une nuit torride dans ses bras. Mais n'allons surtout pas croire qu'elle le pleura. Non, même que jusqu'à un certain point, cette mort l'arrangeait.

Si Dumas avait vécu, il y aurait eu procès et l'animatrice n'ignorait pas qu'elle aurait eu à témoigner pour la couronne. Elle savait aussi que, pour discréditer son témoignage, la défense n'aurait pas hésité à mettre l'accent sur le fait qu'elle avait couché avec l'accusé. Et dire que cette perspective la comblait d'aise serait mentir.

Au mieux, elle serait devenue la cible de commentaires désobligeants, voire orduriers. Au pire, elle aurait sans doute été obligée de dire adieu à sa carrière de journaliste. Et pis encore, elle aurait déçu ceux et celles qu'elle aimait. Bref, la mort de Frédéric Dumas fermait un chapitre pour Kim Lemelin.

Quoique pas complètement car la nouvelle de cette mort avait fait remonter à la surface le sentiment de déshonneur qu'elle était parvenue à refouler. *Comment avait-elle pu être si bête ?* Jusquelà, mis à part Alexandre, nul ne connaissait son aventure avec Dumas. Et encore, Alexandre était au courant, parce qu'en bonne citoyenne, elle avait voulu collaborer à l'enquête. *Il avait compris, bien sûr.* Et elle avait une chance inouïe d'avoir un tel homme dans sa vie.

Mais ses parents, ses amis, comment auraient-ils réagi ?

En tout cas, elle ne l'avouerait jamais à son père et à sa mère, pas plus qu'à ses frères, d'ailleurs. Et encore moins à Louise. Peut-être à Rita et à Steve ? Non, ce n'était pas nécessaire. Alors, pourquoi pas à Claire et à Giulia ? N'avaient-elles été les premières à la mettre en garde contre le séducteur ?

C'était un peu grâce à leur intervention qu'elle avait coupé les ponts avec Frédéric Dumas. Si elles ne lui avaient pas révélé certaines choses à son sujet, aurait-elle continué à le fréquenter ?

Peut-être... et où en serait-elle maintenant ?

Kim Lemelin ressentait très fortement le besoin de se dédouaner, de faire la paix avec elle-même, de laver la crasse qui lui collait à l'âme, de ... Ce fut alors qu'elle prit la décision de se confier à ses amies. Il s'agissait simplement d'attendre le moment propice pour le faire.

.....

Et l'occasion se présenta quelques jours plus tard.

Louise et Nicolas étaient partis pour une semaine au chalet du notaire Saintonge. Et oui, depuis la Saint-Jean, Louise et le notaire étaient devenus inséparables. Ce qui était absolument merveilleux pour eux. En même temps, leur absence laissait à Kim le champ libre pour avoir une conversation "très privée" avec Claire et Giullia. Elle les invita donc à venir lui rendre visite.

Les deux femmes s'amènèrent par un bel après-midi de fin d'été.

Et ce fut dans la cour arrière de la maison du Carré Saint-Louis que Kim fit sa "révélation". Claire et Giullia avaient toujours soupçonné qu'il s'était passé quelque chose avec Dumas. Kim ne leur apprenait rien. Mais elles eurent le tact de n'en rien laisser paraître.

"Kim, cesse de te blâmer pour cette histoire, fit Claire : "Tu sais, en règle générale, les hommes ne m'attirent pas. Mais j'avoue que Dumas me faisait de l'effet malgré tout. Ce n'est pas pour rien que je l'avais baptisé l' irrésistible !"

Généreuse comme toujours, Claire accompagna sa déclaration d'une grimace comique qui fit rire Kim. Giullia, elle, approuva d'un signe de tête. Si bien que la réaction "positive" de ses amies soulagea l'animatrice d'un grand poids. Elle se sentit plus légère.

Enfin, peut-être pas complètement légère, mais... *moins déshonorée.*

.....

Confortablement installées sur des transats, les trois femmes prenaient le soleil tout en sirotant une limonade. Évidemment, et bien qu'elles n'y furent pas obligées, elles se mirent à remuer les souvenirs d'une période fertile en péripéties et en émotions dévastatrices.

"Un hiver de montagnes russes, commenta Claire, jamais à court d'images.

Impossible de parler de Frédéric Dumas et de toute cette époque sans penser à Diane Gendron dont la situation n'était pas très reluisante. Aux dernières nouvelles, la prévenue se mourait d'une infection bactérienne à la prison des femmes.

"C'est fou, mais j'éprouve de la pitié pour cette fille, déclara Kim. "Elle devait être très malheureuse pour être aussi méchante !"

"Kim, tu ne vas pas pleurer sur le sort de cette criminelle, s'écria Claire. " Elle a failli te tuer. La maudite vache n'a que ce qu'elle mérite !"

"Claire, un peu de retenue, grogna Giullia. Visiblement, l'avocate n'appréciait pas du tout les excès de langage de sa compagne . Pas du tout. Malaise ...

En bonne hôtesse, Kim s'empessa d'intervenir : "Diane Gendron était une femme sous influence. Frédéric Dumas l'avait façonnée à son image. Je n'arriverai jamais à croire qu'une femme puisse faire autant de mal sans y être poussée ! fit-elle en secouant la tête. L'animatrice avait gardé de son enfance protégée de gosse de riche, une certaine naïveté. Elle ne concevait tout simplement pas que le mal à l'état pur puisse exister.

"Il est évident qu'elle a subi l'influence de Dumas, remarqua Giullia. "Mais les actes qu'elle a posés sont d'une telle cruauté que... je serais curieuse de savoir comment elle se comportait avant de le rencontrer ?" L'avocate paraissait résolue à se questionner sur l'enfance de Diane Gendron ou de qui l'on voudra, plutôt que d'entendre sa compagne se répandre en déclarations à l'emporte- pièce :

"Comment était-elle enfant ? Son comportement avec les autres ? Il y a quinze ans, on ne parlait pas encore de cyber- intimidation ni même d'intimidation tout court."

Giullia Orsini savait de quoi elle parlait. Avocate en droit de la famille, elle était bien placée pour mesurer à quel point les choses avaient dégénéré dans la société québécoise et ailleurs. Sans permettre à sa compagne d'y aller d'une autre de ses réflexions "choc", l'avocate poursuivit :

"De nos jours, c'est tellement répandu chez les jeunes et même chez les moins jeunes. La violence est partout. Les jeux vidéo, les médias sociaux, la télé, le cinéma, les... "

Permission ou pas, Claire lui coupa la parole : "Ben voyons donc ! Des enfants qui prennent plaisir à faire mal aux autres, il y en a toujours eu. Quand j'étais écolière, les autres se moquaient de moi à cause de mes rondeurs. On m'appelait Claire, la bouboule. Je me souviens qu'un groupe de jeunes m'avait interceptée à la sortie de l'école pour me donner une raclée. Alors la violence gratuite, ça ne date pas d'hier !"

Giullia, qui avait probablement entendu l'histoire plus d'une fois, fit comme si de rien était : "Pour Diane Gendron, le mystère reste entier. Comment était-elle à l'école ? Dans quel camp se situait-elle ? Du côté des matamores ou des victimes ? On ne le sait pas. Et peut-être qu'on ne l'apprendra jamais, car..."

... les questions que posait l'avocate risquaient fort de demeurer sans réponses, puisque, mis à part Diane Gendron qui n'était plus en état de parler, le seul être qui aurait pu en donner, son père, s'était pendu dans son condo, deux semaines auparavant. Paul Gendron n'avait laissé aucun mot d'explication. Pas d'excuses pour son comportement innommable à l'endroit de son enfant. Ne serait-ce qu'une ébauche de regret. Rien du tout !

"Ce minable aura choisi la voie de la lâcheté pour une dernière fois ! déclara Claire. Elle était sans pitié. Pas plus pour le père de Diane Gendron que pour les deux autres : "Dans la CO-OP, on respire mieux maintenant que Gendron, Grandbois et Dumas ont passé l'arme à gauche. Reste Diane Gendron qui n'en a plus pour longtemps et c'est tant mieux !"

"Claire, là, c'est trop ! hurla Giullia. Les deux autres sursautèrent.

"Tu es parfois si dure dans tes jugements que tu me fais peur. Que fais-tu de la charité chrétienne ?" L'avocate avait baissé le ton, mais très peu... Issue d'une famille italienne ultra catholique, Giullia Orsini avait conservé certains principes de base et l'intransigeance de Claire la heurtait souvent. Or cette fois, c'était du sérieux. Son exaspération atteignait des sommets.

Quelque chose ne tournait pas rond dans le couple et Kim s'en inquiéta : "Mes amies ! Mes très chères amies que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle, espérant se tromper. Dans son esprit, l'union de ces deux femmes, si dissemblables mais en même temps si complémentaires, lui paraissait, à peu près sans nuage et certainement, indéfectible.

Claire expliqua ou tenta d'expliquer : "Les derniers mois ont été très difficiles pour tout le monde. Nous avons les nerfs en boule. Mais rassure-toi Kim, ça ne durera pas. Giullia a raison, je manque de compassion... Mais c'est uniquement envers ceux et celles qui n'en méritent pas, se justifia la costumière.

"Claire a probablement été juge ou bien bourreau dans une autre vie et gare aux criminels qui ont eu le malheur d'avoir affaire à elle !" Giullia ne souriait pas. Ce n'était pas une plaisanterie.

Claire regarda sa compagne d'un air d'écolière prise en flagrant délit de mâcher de la gomme par la supérieure du couvent : " Il est grand temps que l'on s'offre de vraies vacances. N'est-ce pas ma chérie ? fit-elle d'une voix incertaine, presque implorante.

Kim en ressentit un profond malaise.

Elle ne croyait pas aux fantômes mais elle eut soudain l'impression que le spectre de Frédéric Dumas planait au-dessus de leurs têtes. *Et il ricanait ...*

68

C'était bientôt l'heure de l'apéro et Kim proposa à ses amies de prendre un verre et de rester pour repas. Claire et Giulia acceptèrent l'invitation avec empressement. On eut dit que les deux femmes n'attendaient que ça. Peut-être répugnaient-elles à se retrouver, seules, dans leur condo...

Le vin blanc servi, Claire fit une annonce : "Heu... Nous avons décidé de changer de crèmerie. Nous vendons l'appartement. Ça fait trop longtemps qu'on habite la CO-OP. Y en a marre !"

"Et bien, pour une nouvelle c'est toute une nouvelle ! s'exclama Kim en regardant discrètement Giulia. *Allait-elle faire un commentaire ?*

Pour l'instant, l'avocate ne semblait pas prête à dire quoi que ce soit. Claire prit les devants : "Nous venons de visiter une maison victorienne un peu plus haut sur le Plateau. On a fait une offre d'achat. C'est un peu cher mais... nous pouvons nous le permettre."

"Ah, bien !"

"La maison a trois étages et comme j'ai désormais l'intention de travailler à la maison, nous consacrerons un étage complet pour la confection et l'entreposage des costumes."

Claire s'était fait un nom enviable comme costumière pour le théâtre et le cinéma. Sa réputation dépassait maintenant les frontières du Québec. Elle avait des clients au Canada anglais, aux U.S.A et même en Europe. Et comme elle ne rajeunissait pas (c'était elle qui le disait) elle préférait ne plus avoir à se déplacer pour son travail.

"J'ai une nièce qui doit venir vivre avec moi, intervint Giulia.

"Ah ! je ne savais pas que tu avais une nièce qui..."

"Je ne t'en ai jamais parlé, Kim. Mais oui, Immacolata est la fille aînée de mon frère et ma filleule. Je me fais une grande joie de l'avoir avec moi."

Giullia avait dit, "avec moi", non pas "avec nous". *Hum !* pensa Kim.

"Immacolata vient poursuivre ses études de médecine à l'Université de Montréal, continua l'avocate, et j'en suis très fière !"

"Elle ne veut pas étudier à Rome ? J' imagine mal qu'on puisse préférer Montréal à Rome, fit Kim qui aurait certainement pu trouver une réflexion moins "cliché". Mais la tension, qu'elle percevait chez ses amies, lui faisait perdre ses moyens. *Ou peut-être que c'était le spectre de Frédéric Dumas qui continuait à ricaner dans sa tête...*

"Je pense qu'elle cherche à s'affranchir du joug familial, continua Giullia, les familles italiennes, c'est parfois lourd à supporter !" Décidément, l'avocate n'était pas en forme.

Nul doute, il y a de l'eau dans le gaz, se dit Kim.

Là-dessus, Claire intervint en insistant sur le "nous" du couple : "Dans **notre** nouvelle maison, Immacolata pourra loger sous les combles. Figure-toi, ma chère Kim, que **nous** aurons une chambre mansardée ! **Notre** rêve depuis toujours. Une maison à trois étages avec une mansarde !"

"Que c'est romantique, sous les combles ! Alors, quand va-t-on être invités pour pendre la crémaillère ? Kim ne savait plus quelle banalité inventer pour alléger l'atmosphère.

"La maison ne sera libre qu'à la fin septembre, répondit Claire. **Nous** aurons donc le temps d'y faire quelques aménagements et de vendre le condo."

.....

Deux verres de vin blanc plus tard, le malaise autour du "je" et du "nous" se dissipa quelque peu. Et les trois femmes se mirent à discuter rénovations. Elles en étaient rendues à parler de la couleur des murs et des rideaux de la future résidence, quand Alexandre vint les rejoindre.

Le lieutenant arrivait des locaux du Service des enquêtes et avait la mine grave .

Il embrassa les trois femmes en s'attardant, évidemment, sur les lèvres de sa dulcinée, puis... :

"Diane Gendron est morte. C'est arrivé, il a y quelques heures, annonça-il, presque tristement.

Les décès d'Alain Grandbois, de Frédéric Dumas et de Paul Gendron l'avaient laissé assez froid.

Mais la mort de Diane Gendron lui laissait un goût amer.

Comme une impression d'avoir raté quelque chose.

À aucun moment, pendant sa détention et sa maladie, Diane Gendron n'avait exprimé le moindre remords pour les crimes qu'elle avait commis. Certes, avec sa disparition, une boucle était bouclée, n'empêche qu' Alexandre ne pouvait éviter de penser à l'enfant sacrifiée qu'elle avait été.

"Vendue" par son père à l'âge de onze ans, bon Dieu ! *Le mal était-il déjà en elle, ou bien ... ?* C'était une question qui le poursuivrait longtemps.

L'annonce de la mort de Diane Gendron fut accueillie dans le silence.

Même Claire ne trouva rien à dire.

Finalement, ce fut Kim qui résuma : "Quel destin tragique, quel gâchis !"

69

Le lieutenant avait vu juste.

Le meurtre de Frédéric Dumas avait bel et bien été commandé par la mafia.

Alors, comment les mafieux s'y étaient pris ?

Simple comme bonjour ! Un gardien de prison avait été soudoyé pour que Gino Verdi, exécuter des basses oeuvres du caïd, Paolo Roselli, puisse s'introduire dans la prison à sécurité maximale et perpétrer son crime sans que personne n'y trouve à redire.

Le gardien de prison était maintenant en cellule. Mais Gino Verdi était en cavale, quelque part au Mexique. Restait à voir si le traité d'extradition, que le Canada avait avec ce pays, allait permettre de le rapatrier. Or, ces choses-là ne se réglaient jamais en criant "ciseau".

Quand elles se réglaient, bien entendu...

Pendant ce temps (et ça n'avait probablement rien à voir avec le meurtre de Frédéric Dumas ou peut-être que oui, après tout...), une purge avait lieu dans le milieu du crime organisé. Quelques incendies de pizzerias. Des meurtres de personnages haut placés dans l'organisation. Plusieurs factions adverses se disputaient le marché montréalais. Des frères ennemis !

Chose certaine, aux Crimes majeurs du SPVM, on ne s'ennuyait pas. Beaucoup de pain sur la planche ! Ce fut à peu près à la même époque, qu'une bombe, posée devant le Centre des enquêtes, Place Versailles, faillit éclater. Le monde interlope n'appréciait pas que la police se mêlât de ses affaires et il le signalait à sa manière. Délicate comme toujours ! L'édifice ainsi que ceux des alentours furent rapidement évacués. Périmètre de sécurité, poste de commandement et tout le bataclan.

Ce ne fut qu'au dernier moment, que les spécialistes en désamorçage de bombes réussirent à éviter l'hécatombe. Le tout diffusé en direct à la télé, évidemment...

.....

Dans la maison du Carré Saint-Louis, Kim et Louise avaient suivi l'action, rivées devant le téléviseur et frémissantes d'angoisse. Où était Alexandre ? Que faisait-il en ce moment ? Qu'est-ce que...? Kim Lemelin comprit alors, une chose : aimer un flic n'était pas fait pour les cœurs fragiles. Elle tremblerait souvent pour son homme.

Les deux femmes retinrent leur souffle jusqu'à ce qu' Alexandre leur donne signe de vie. Ce fut Kim qui prit l'appel : " C'est bien toi, mon amour ! Tu... tu vas... bien ?"

"Ça va ma chérie. Tout est maintenant sous contrôle."

"Mon amour, mon amour, nous avons eu si peur pour toi, fit l'animatrice : " Arrives-tu bientôt ? J'ai hâte de te serrer dans mes bras. Et oui, Louise et Nicolas t'embrassent aussi, et... " Les mots se bousculaient sans qu'elle puisse en enrayer le flot.

Au bout du fil, Alexandre était calme : "Ne m'attendez pas pour manger. J'arriverai sans doute très tard. Brière a convoqué tout le monde. Meeting de crise. Et il y a les rapports à produire et..."

Une douche froide... Kim soupira.

Les attentes interminables feraient aussi partie du lot qui serait désormais le sien : "Je comprends. Quand tu arriveras, si je dors, réveille-moi. Je me charge de te faire oublier cette journée !" La voix de la jeune femme en disait long sur la façon dont elle s'y prendrait.

Le chef enquêteur rigola doucement : "Hum ! Ça promet d'être très intéressant !"

.....

L'autopsie pratiquée sur le corps de Diane Gendron ne révéla rien de suspect à l'exception d'un détail... Les blessures, que Dumas lui avait infligées avec son scalpel, s'étaient infectées durant son incarcération. En termes médicaux, elle était morte des suites d'une infection nosocomiale.

Ce constat entraîna un sérieux questionnement sur la salubrité des lieux à la prison des femmes. Un groupe de détenues se forma pour réclamer des améliorations aux conditions de détention. À la télévision d'état, l'émission **Feuille de route** s'empara de l'histoire et un reportage, diffusé aux heures de grande écoute, contribua à faire bouger les choses de ce côté-là.

Alexandre Denis qui, comme on le sait, ne portait pas certains médias dans son cœur, dut convenir que, les journalistes avaient leur utilité quand ils s'y mettaient : "Heureusement, vous ne faites pas tous dans la démagogie, reconnut-il en s'adressant à sa dulcinée.

Kim abonda dans son sens. Cela allait de soi. D'autant qu'elle avait commencé à préparer l'émission **Télescope**, qu'elle animerait avec Maxime Gélinas à compter du mois de janvier.

Il va sans dire qu'une émission de cette envergure était une formidable machine à mettre en branle. Or, pour Kim Lemelin comme pour toute l'équipe de production, le défi serait décuplé. Car en sus, il s'agissait de concurrencer une émission très populaire, diffusée à la même heure, sur une chaîne privée. Techniciens, recherchistes, reporters et animateurs étaient bien conscients que, s'ils n'y arrivaient pas, l'émission serait rapidement retirée de l'antenne.

Kim savait qu'elle jouait son va-tout dans cette odyssee et s'en ouvrit à son amoureux.

"Si on rate notre coup, comme je suis la dernière arrivée, je serai la première à qui on dira bye, bye. Vois-tu, Alexandre, nous avons un double mandat. D'abord, et c'est primordial, il nous faut préserver la rigueur qu'on attend d'une émission d'information à la télévision d'état. En même temps, on nous demande d'être divertissants, un peu à la manière des chaînes privées. Alors, tu imagines !"

Oui, Alexandre imaginait assez bien. Mais il faisait entièrement confiance à Kim pour relever le défi avec brio : "Ma chérie, tu as toutes les qualités voulues pour parvenir à captiver les téléspectateurs, l'encouragea-t-il.

"Oh ! tu sais, je ne me fais pas d'illusion, lui répondit Kim. C'est tout de même Maxime Gélinas qui mène la barque. Normal, Maxime a tellement plus d'expérience que moi !"

"Lui fait ce métier depuis une trentaine d'années, Kim. Je suis convaincu que, dans peu de temps, tu feras aussi bien sinon mieux que lui. Et puis, tu es tellement plus agréable à regarder !"

"Alexandre, toi et tes propos sexistes !"

"Je te taquine, fit Alexandre en riant, mais tu tombes toujours dans le panneau, mon amour !"

Fin décembre, quelque part sur la route entre Trois-Rivières et Montréal.

Kim, Alexandre et Nicolas avaient passé la période de Noël en Mauricie. D'abord, chez les parents de Kim et ensuite, chez Élise, la sœur d'Alexandre, qui demeurait non loin. Leur séjour s'était déroulé dans l'allégresse, la boustifaille et les échanges de cadeaux. Ils revenaient à Montréal, gorgés d'air pur et de bonne bouffe. Restait à célébrer l'arrivée du nouvel an avec Louise, le notaire Saintonge et quelques-uns de leurs amis.

Ensuite, la vie reprendrait son cours.

Alexandre retournerait à ses enquêtes policières, Nicolas terminerait sa première année d'école et Kim ferait ses premières armes à la télé comme animatrice d'une émission d'affaires publiques. Une aventure qui l'excitait, bien sûr, mais qu'elle appréhendait un peu, aussi.

Et ça la rendait légèrement fébrile.

Résultat : depuis de départ, elle n'avait pas cessé de babiller, inondant ses deux compagnons d'une série "d'impressions de voyage". Elle avait passé en revue les meilleurs moments de leurs vacances, s'était extasiée sur ses deux nièces... : "As-tu vu, Alexandre, comme elles ont grandi !... Et tes neveux, je n'en reviens pas, de vrais géants !... Nicolas, tu vas être très grand toi aussi, comme tes cousins... Et ta sœur, Alexandre, je la trouve extraordinaire ! "

"Élise est quelqu'un de remarquable. Généreuse et dynamique. On se sent bien avec elle, rétorqua Alexandre, content d'avoir réussi à placer un mot, mais surtout heureux de pouvoir souligner, à quel point, il aimait et admirait sa soeur. Et pour cause...

Près de vingt-cinq ans auparavant, leurs parents décédaient dans un accident d'avion. Alexandre avait alors quinze ans. Plus âgée de quelques années, Élise s'était occupée de son jeune frère jusqu'à ce que celui-ci puisse voler de ses propres ailes. Ce n'était qu'après, qu'elle avait épousé l'homme de sa vie, Bertrand Mongeau, un cardiologue de Trois-Rivières.

Oui, le lieutenant avait pour sa sœur un amour quasi filial et lui rendait visite aussi souvent que son travail le lui permettait. C'est-à-dire, pas très souvent...

Le hasard, ou si vous préférez, le destin, avait voulu qu'Élise s'implique dans la campagne électorale du père de Kim, Jacques Lemelin, et que par la suite, elle dirige son bureau de comté. Ceci expliquant cela, c'était un peu grâce à ce partenariat que Kim et Alexandre s'étaient rencontrés.

"Tu te souviens, Alexandre, tu accompagnais Élise à la réception chez mes parents... J'ai peine à croire que ça fait déjà un an. Il me semble que c'était hier."

"Et pourtant, il s'en est passé des choses depuis ce temps. Pas vrai, ma chérie !"

Oui, et des choses très difficiles à vivre, songea Kim : "Il n'y a pas eu que du négatif dans tout ça. Nous sommes ensemble mon amour ! Maintenant, je préfère regarder vers l'avenir."

Kim avait pris un ton... spécial. Alexandre tendit l'oreille. *Qu'allait-elle dire ?*

"D'ailleurs parlant d'avenir, Alexandre, j'attends toujours ta demande en mariage, fit-elle avec un sourire en coin. Jusque-là, l'animatrice s'était montrée évasive quand il était question de mariage. Mais depuis que Rita et Steve avaient convolé en justes noces et qu'ils ne s'en portaient pas plus mal, la perspective du mariage lui faisait moins peur.

Et comme elle savait pertinemment qu'Alexandre ne guettait qu'un signe de sa part pour faire sa grande demande, et bien... elle lui passait le message.

Pas très subtilement, il faut le dire.

"Ah, bon, fit Alexandre affectant un air mi-figue mi-raisin : "... parce que madame se décide enfin à daigner me prendre pour époux !"

Kim pouffa : "Il est grandement temps de donner un caractère officiel à notre union. Tu ne crois pas, mon chéri ?" L'animatrice avait pris cette voix flûtée de fillette mutine qu'elle adoptait parfois. Alexandre la trouvait charmante quand elle se comportait ainsi. La coquine savait bien, que ce petit jeu innocent fournissait à son homme, l'occasion d'user de paternalisme à son endroit.

Une manie qu'il avait et dont elle s'amusait à son insu.

Était-ce le bruit des voix qui réveilla, Nicolas ? Ou bien faisait-il semblant de dormir sur la banquette arrière ? Toujours est-il que l'enfant s'écria : "Yé ! Vous allez vous marier. Quand ça ? "

"Qu'est-ce que vous diriez du mois de juin ? s'enquit joyeusement Alexandre.

"Top là ! s'écrièrent Kim et Nicolas en échangeant un *high five*.

.....

Quand ils arrivèrent à Montréal, il était presque minuit.

De gros flocons de neige s'étaient mis à tomber, donnant à la ville une allure de carte postale qu'on lui voyait rarement. À la radio, il y avait de la musique en sourdine. Spontanément, Kim changea de poste et les trois passagers entendirent...

"Ici Jean Bélanger. Vous écoutez présentement l'émission, ***La nuit, tous les chats sont gris.***"

Alexandre lorgna brièvement sa compagne : " Des regrets ?"

"Un peu de nostalgie, peut-être. Mais, je suis surtout curieuse. Je veux savoir comment s'en tire, le nouvel animateur. "

Kim était restée en contact avec le directeur de la station de radio. Ce dernier avait même tenté par tous les moyens, (y compris l'offre d'une hausse de salaire considérable) de la réembaucher comme animatrice. De toute évidence, sans succès. Depuis son départ, plusieurs animateurs avaient tenté leur chance au micro de la tribune téléphonique de nuit. Personne ne faisait l'affaire et ceux, qui auraient pu faire l'affaire, ne tenaient pas le coup.

"Jean Bélanger a une excellente feuille de route, fit Kim. Alors peut-être qu'avec lui... ?"

Travailler comme animateur d'une radio de nuit représentait un réel défi. L'horaire ingrat, les appels du public pas toujours intéressants, certains franchement pénibles, le manque d'envergure d'un job plus ou moins bien considéré dans le métier. Bref, peu de gens réussissaient à s'en sortir avec les honneurs de la guerre.

Kim résuma, à sa manière : "C'est un peu comme si on vivait dans un univers parallèle. Pas tout à fait *TWILIGHT ZONE*, mais quasiment !"

Alexandre rigola : "*TWILIGHT ZONE* ! Tu as de ces comparaisons... Heureux, de te voir de retour de ce côté-ci du miroir ! fit-il, un tantinet moqueur.

"Oh, toi, alors ! Tu as parfaitement compris ce que je voulais dire."

Pendant que les adultes badinaient aimablement, derrière eux, Nicolas s'impatientait : "Papa, papa, quand est-ce qu'on arrive à la maison ?"

"On y est presque, mon gars, répondit le père en souriant.

Montréal, décembre 2013

Septembre 2017